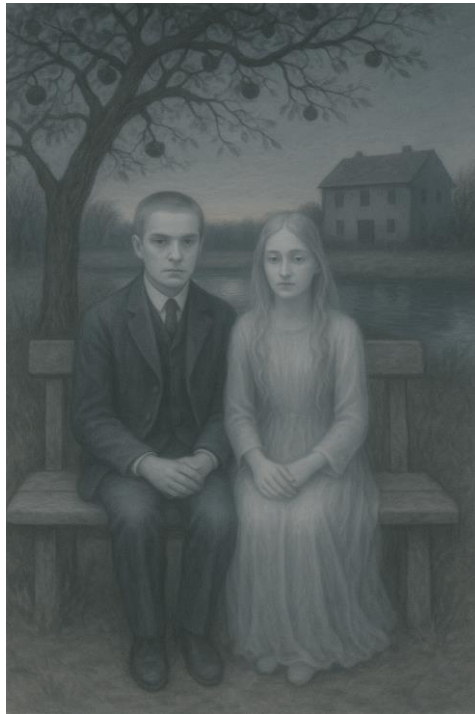


Denis CLARINVAL

LES MAUDITS



CODE ISBN : 9798276511993

©©Denis CLARINVAL

PREFACE

Il est des œuvres qui n'entrent pas dans la littérature par la porte de la narration ou de l'anecdote, mais par une faille, par une déchirure ancienne qui ne cherche ni à être expliquée ni à être résolue.

Les Maudits s'inscrit dans un espace singulier, celui des textes qui ne racontent pas une histoire mais qui se tiennent au plus près d'une souffrance, d'une fidélité, d'un destin, là où la parole ne cherche pas à expliquer mais à demeurer. Ce livre n'expose pas la vie de Georg et de Grete Trakl comme un fait biographique offert à la curiosité. Il parle depuis une blessure, depuis une profondeur où la poésie devient le lieu même de ce qui ne peut être dit autrement.

Georg Trakl fut un poète immense non parce qu'il maîtrisait la langue avec virtuosité, mais parce qu'il la traversait avec douleur. Sa parole ne procède pas d'un désir de beauté mais d'un combat intérieur, d'une impossibilité à habiter le monde sans qu'en lui ne se lève une nuit compacte, peuplée d'ombres, de silences et d'images déchirantes. Sa poésie est le témoin d'une âme fracturée, mais qui, précisément pour cette raison, touche à une vérité nue, dépouillée de toute complaisance.

Face à lui, Grete n'est pas une simple figure secondaire, un motif discret ou un personnage périphérique. Elle est une présence centrale, une voix silencieuse qui résonne en filigrane dans l'ensemble de son œuvre, une lumière fragile qui apaise sans jamais guérir. Pianiste sensible, jeune femme

habitée par une mélancolie profonde, elle porte en elle une douceur blessée, une noblesse intérieure que le monde ne sait accueillir. C'est dans la proximité de Georg qu'elle trouve une force, et c'est auprès de Grete que Georg découvre une forme d'apaisement, certes fugace, mais vital.

Le lien qui les unit échappe aux catégories morales, sociales, psychologiques. Il ne relève ni du scandale ni de l'innocence. Il appartient à une région plus obscure, plus troublante, plus sacrée. Une région où l'amour ne se laisse pas enfermer dans les normes, où la fraternité glisse vers une relation mystique, où deux êtres se reconnaissent comme les seuls refuges possibles dans un monde devenu inhabitable.

Dans un univers tissé de conventions, de jugements et d'interdits, la relation entre Georg et Grete prend la forme d'une transgression silencieuse, mais aussi d'une fidélité radicale. Ils s'aiment d'un amour pur, mais cet amour, précisément parce qu'il est absolu, devient leur perte. Il leur offre un salut provisoire tout en les condamnant à une solitude plus grande encore. Ce paradoxe est au cœur de ce livre, et il en constitue la tension la plus douloureuse, mais aussi la plus féconde.

Il ne s'agit pas ici de réhabiliter une figure, de défendre une cause ou de corriger une réputation. Il ne s'agit pas non plus d'expliquer Trakl par Trakl, de réduire sa poésie à un drame personnel ou à une lecture biographique simpliste. Il s'agit de se tenir au plus près d'une parole, de lui rendre sa légitimité, sa gravité, sa nécessité. Il s'agit de laisser parler ce qui, en elle, excède toute interprétation et toute réduction.

Mais il s'agit aussi de redonner à Grete sa place, sa dignité, sa présence essentielle. Sans elle, Georg n'aurait sans doute pas été ce poète traversé par une telle intensité, cette voix nocturne qui continue de nous atteindre bien au-delà de son temps. Grete n'est pas seulement celle qui accompagne, elle est une vibration fondamentale, une source silencieuse, une ferveur discrète mais déterminante.

Les Maudits ne propose ni pardon ni explication. Il ne cherche pas à consoler. Il expose avec retenue et profondeur ce que le tragique a de plus nu, de plus humain, de plus irréductible. Il invite le lecteur à une traversée intérieure, non pour y trouver des réponses, mais pour y rencontrer cette zone obscure où la poésie devient l'un des derniers lieux possibles de vérité.

ACTE I

SCENE 1

Cabane à la lisière d'une forêt. Au fond un château. C'est le soir.

LE PÈRE

Notre journée est faite. Le soleil s'est couché. Bienvenue à la maison.

GEORG

Près du moulin aujourd'hui on a trouvé le cadavre d'un garçon. Les orphelins du village chantaient son pourrissement noir. Les poissons rougeâtres ont dévoré ses yeux et une bête a déchiqueté son corps d'argent ; l'eau bleue tressé une couronne d'orties et d'épine sauvage dans ses boucles sombres.

LE PÈRE

Hier rouge, quand un loup déchira mon premier-né. Malédiction, malédiction au long des années sombres. À quoi me fais-tu resonger : doucement sonnent les cloches, lentement s'arque la passerelle noire au-dessus du ruisseau et l'écho des chasses rouges se perd dans les forêts. Sombre chante la folie dans le village ; demain nous soulèverons peut-

être le linceul d'un mort aimé. Allons. Ô les troupeaux
sonnant à l'orée de la forêt, le murmure du blé.

GEORG

Ta fille...

LE PERE

Que parles-tu de ta sœur ! J'ai vu son visage cette nuit dans
l'étang d'étoiles, enveloppé de voiles sanglants. L'étrangère
pour son père !

GEORG

La sœur chantant dans le buisson d'épines et le sang coulant
de ses doigts d'argent, la sueur, de son front de cire. Qui a bu
son sang ? Est-ce toi ? Non ! Son sang n'est plus le tien : elle
est une étrangère à son père, dis-tu, ma sœur seulement mais
plus jamais ta fille. Soit ! Alors Grete et moi, frère et sœur,
sommes du même sang, un sang qui désormais n'est plus le
tien.

LE PÈRE

Dieu tu as frappé ma maison. Dans la chambre crépusculaire
je me tiens, la tête courbée, devant la flamme de mon âtre ;
dedans sont suie et pureté, et je sais dans l'ombre un hôte
osseux ; est-ce le feu qui m'aveugle ? Où es-tu Georg ?

GEORG

Dans l'ombre, je suis dans l'ombre d'un père qui n'est plus le mien, un hôte osseux tandis que dans l'âtre le feu devient de cendres et purifie mais de quelle faute ? La lumière t'aveugle, dis-tu : allons des serpents verts chuchotent dans le noisetier, un pas dans la flamme angélique. Dieu a frappé ta maison, dis-tu encore : ma parole tu es né avec un crucifix entre les mains et une Ostie dans la bouche. De quel dieu parles-tu ? Celui qui te lave de ta mauvaise conscience ? Tu t'es maudit toi-même, père, et avec toi tous ceux de ta maison.

LE PÈRE

Ta sœur aussi et toi encore...

GEORG

Jamais ! Nous te sommes étrangers, tu l'as dit toi-même et cette maison n'est plus la nôtre ; la sœur chante dans le buisson d'épines, le sang coule de ses doigts d'argent et du haut du chemin nocturne lui revient le chant du frère mais toi, aveugle et bien plus sourd encore, tu ne les entends pas.

LE PÈRE

Ô ces chemins pleins de piquants et de pierraille. Qui vous appelle pour que dans le sommeil vous quittiez la maison et la tête blanche avant que le coq chante au matin. ?

GEORG

La porte du monastère se referme en silence et des orages passent au-dessus du château, grimaces d'enfer et les épées de flamme des anges. Entends-tu ce tonnerre qui fait trembler les murs ? Et ces éclairs, les vois-tu ces éclairs qui tombent sur toi comme des sentences ? C'est le ciel qui pleure sur ta misère...

Quelqu'un frappe à la porte...

GEORG

Qui est là ?

UNE VOIX EXTERIEURE

C'est moi ! Ouvre cette fichue porte...

Georg ouvre la porte et Erhard entre dans la pièce...

ERHARD

Dans la forêt j'ai rompu le garrot de mon cheval noir, quand jaillit de ses yeux pourpres la folie ; l'ombre des ormes tombe

sur moi, le rire bleu de l'eau. Nuit et lune ! Où suis-je. M'écroulant dans un doux sommeil, m'entourent de leur frémissement des cheveux argentés de sorcière ! Le proche autour de moi, étranger, se fait nuit.

Il se laisse tomber près du foyer.

GEORG

Sa tempe saigne. Son visage est noir d'orgueil et de détresse, père !

LE PÈRE

Hier rouge, le matin reverdit. Ma femme est morte, perdu le premier-né, aveugle le visage du vieillard. Malédiction au long des années sombres. Qui est venu vers nous en étranger ?

GEORG

De quoi parles-tu, vieillard ? Qui est ce premier-né que tu aurais perdu ? Celui que depuis si longtemps tu caches sous tes mensonges, cette faute inavouable ? Allons, Willy m'en a parlé un jour : si tragique fut sa mort, combien honteuse fut sa naissance... Ta femme est morte ? Dans les chambres obscures, aussi morte que vivante, elle s'égare dans un passé figé, refusant du présent ce qu'il ne peut lui accorder ; de

pierre tout ce qu'elle touche mais toi, le pénitent, es-tu bien sûr d'être vivant ?

ERHARD, *dormant*

Evanoui votre écho, chasses rouges. Passerelle noire, lentement arquée au-dessus du ruisseau. Forêts et cloches. Doucement la main d'argent soulève le linceul de la sombre dormeuse, présente dans des épines le cœur de métal. Visage lunaire.

LE PÈRE

S'est éteinte la flamme du foyer ! Qui donc me quitte, emportant la lumière ?

GEORG

N'as-tu pas vu le reflet de la sœur dans son voile maculé de sang ; dans l'étang nocturne une étoile est tombée...

ERHARD, *dormant*

Ô chemins dans la pierre. Visage d'étoiles enveloppé d'un voile de glace ; étrangère chantant ! Des ténèbres s'agitent dans mon cœur.

GEORG

Sueur et faute ! Père, écoute, la porte du monastère s'est refermée doucement quand l'étoile est tombée : le comprends-tu ? Comprends-tu enfin qu'il n'y a pas de rédemption pour les maudits ?

ERHARD, *dormant*

Fille, ton sein ardent dans l'étang étoilé...

GEORG

Ce sont les roses de l'enfance qui grondent dans le tonnerre, les rêves sont des étoiles filantes : ne demeure que la folie ! Ailleurs ! Ailleurs ! Adieu.

ERHARD, *dormant*

Cesse, ver noir qui creuse pourpre dans le cœur ! Lune en ruine, suivant à travers l'éboulis pourri...

LE PÈRE

Georg, fils le plus sombre, mendiant tu es assis à la lisière du champ pierreux, affamé d'accomplir le silence de ton père. Ô la lourdeur d'automne du froment, faucille et démarche rude et enfin s'affaisse dans la chambre nue la tête blanche.

GEORG

Alors qu'elle tombe et se taise enfin... adieu !

(Grete entre à cet instant, venant de sa chambre.)

LE PÈRE

Jeanne, une petite lueur nous parle, enfant plus silencieux, avec la voix bleue de la source ma femme est morte et les vieux arbres, qu'un mort a plantés, tombent sur nous. Mais qui parle ? Jeanne, fille, voix blanche dans le vent de nuit, équipée pour un pourpre pèlerinage et rêveuse dans la nuit de lune. Qui sommes-nous donc ? Ô vain espoir de la vie ; ô le pain pétrifié !

GEORG

Jeanne ! Est-elle sang de ton sang quand Grete n'est plus ta fille ? C'est Grete, père, et à cela tu ne pourras rien changer : qu'importe qu'elle soit ta fille ou non, qu'importe qu'elle ne soit que ma sœur, qu'importent les tiens ?

GRETE

(Somnambule. Sa tête s'affaisse) :

Ô l'herbe sauvage sur les marches, qui lacère les semelles gelées, image dans le dur cristal, laisse-toi creuser par des ongles d'argent — ô doux sang.

ERHARD, *s'éveillant*

Eveil après le pavot brun ! Doucement se taisent les tendres voix des anges. Gémis tempête d'automne ! Tombe sur moi, noire montagne, nuage d'acier ; chemin coupable qui m'a conduit ici.

GRETE

Une voix riant dans le vent de nuit, le murmure d'un enchanteur, un loup assoiffé de sang...

ERHARD, *il l'aperçoit*

Marches épineuses dans la poussière et l'obscurité ; flambe flamme pourpre d'enfer !

Il se relève et s'enfuit dans le noir.

GRETE, *dressée*

Mon sang sur toi, quand tu as surgi dans mon sommeil.

LE PÈRE

(Il se tourne vers Grete)

Que veux-tu dire ? Pourquoi ton sang serait-il sur Erhard quand il a surgi dans ton sommeil ? Pourquoi s'est-il enfui dès que, éveillé, il t'a aperçue ? Quels sont ces propos étranges qu'il tenait jusqu'alors, à moitié endormi ? Je n'y comprends rien...

GEORG

Tu m'as dit être ton fils le plus sombre, un mendiant assis au bord du champ de pierre et affamé de ton silence. Cette nuit, dis-tu, tu as vu le visage de Grete dans l'étang d'étoiles, enveloppé de voiles sanglants : comment peux-tu l'avoir vue dans l'étang d'étoiles si Grete est une étoile tombée ?

GRETE

Père, tu ne reconnais donc pas ta fille ? Pour toi elle ne serait qu'une étrangère, la sœur de Georg et rien d'autre ? Tout le sang de ta maison versé cette nuit-là ?

LE PÈRE

Je ne sais plus, j'erre dans l'obscurité depuis trop longtemps déjà et la lumière me fuit comme si elle avait honte de moi : qu'ai-je fait d'assez cruel pour que l'enfer lui-même ne veuille pas de moi ? Je suis un marchand, honnête et consciencieux et j'ai travaillé dur pour subvenir à vos besoins. Grete, tu es une brillante pianiste promise à un avenir radieux et toi,

Georg, t'ai-je une seule fois sali de préférer la poésie au commerce ? C'est alors que dieu nous a maudits, qu'il a jeté sur nous tous le voile de son mépris. Et puis, dites-moi, que faisons-nous dans cette cabane ? Où sont les autres ? Et votre mère s'il est vrai qu'elle n'est pas morte ?

GRETE

Elle n'est pas morte, je te l'assure, du moins pas tout à fait...

GEORG

Elle a failli cependant mais elle reprend goût à la vie et même elle délaisse volontiers les chambres obscures, là où elle vivait auparavant, perdue parmi tous ces vieilleries, ces témoins rigides et infidèles du passé qu'ils ont traversé.

LE PÈRE, *surpris*

Elle a failli, dis-tu, et moi je n'en sais rien : étais-je absent, de voyage pour mes affaires ?

GRETE

Effectivement, père, tu étais absent mais de ce voyage tu n'es jamais revenu jusqu'à ce jour, ici dans cette cabane ?

LE PÈRE

Et pourquoi pas chez nous, au milieu des miens, auprès de ma pauvre Marie ?

GEORG

Parce qu'il n'y a plus de chez toi, père... rien qu'un chez nous dont tu n'es pas, un chez nous dont tu es l'unique absent...

LE PÈRE

Si je ne suis pas chez nous, comme tu l'affirmes, il faut pourtant bien que je sois quelque part, ailleurs que cette cabane...

GRETE

Effectivement, père, tu es ailleurs mais pas là où tu penses : tu reposes désormais au cimetière Saint-Pierre auprès de ce premier-né dont tu nous parlais tout à l'heure.

LE PÈRE

Tu veux dire que je suis mort, que je me tiens ici devant vous tel un spectre, que je reviens d'outre-tombe, un fantôme, un revenant en vue de quoi ?

GEORG

De savoir...

LE PÈRE

De savoir ? Mais que faut-il donc que je sache ?

GRETE

Que tout cela est une erreur, un tragique malentendu, un préjugé hâtif, une blessure fausse et tissée de convenances, un aveuglement. Tu parlais tout à l'heure d'un aveuglement du feu, d'un hôte osseux dans la pénombre : cette malédiction cachée dans l'ombre n'était que ton propre reflet projeté sur le mur par les flammes dans l'âtre. Aussi faut-il que tu saches...

LE PÈRE

Que je sache ?

GEORG

Que tu saches en effet mais ne crois surtout pas qu'il s'agit d'une rédemption : nous sommes maudits jusqu'au dernier et c'est pourquoi il n'y aura jamais de premier-né. Il faut que meurent les fils, tous les fils, pour que « la flamme brûlante de l'esprit, une douleur puissante la nourrit aujourd'hui, Les descendants inengendrés. »

LE PÈRE

Que m'importe de savoir si nous sommes perdus, si les Trakl sont voués à disparaître ?

GEORG

Pour que tu le dises, que tu le répètes encore et encore...

LE PÈRE

Que je le dise mais à qui d'autre que ces morts dont je fais partie désormais ?

GRETE

A tous ceux dont tu n'es plus que le miroir, à tous ceux qui, comme toi, se laissent aveugler par leur propre lumière. Notre père est mort, le comprends-tu ? Il n'en reste qu'une image, l'image de ce qu'il fut, naïvement peut-être ou alors cruellement, l'image de tant d'autres aujourd'hui encore. Bien sûr que savoir n'a pour toi plus aucune importance car tu n'existes plus : il ne reste que cette image en laquelle tant d'autres se reconnaissent.

LE PÈRE

Que veux-tu dire ? De quoi parles-tu ? Quelle est image de tout ce que je fus si cruellement ? Vous réveillez les morts, vous les jugez, mais pourquoi donc ?

GEORG

Blanchi le père dans son caisson de chêne, lavé de tout soupçon, mémoire figée d'un homme trop ordinaire. Tu as tout emporté, ne laissant derrière toi que cette image pieuse.

LE PÈRE

Je suis parti sans bagage, laissant tout derrière moi, mon travail et ma fierté.

GRETE

Ta fierté, elle est morte avec toi : tu n'as laissé que nos tourments et cette malédiction qui nous ronge depuis l'enfance...

GEORG

Tu pensais que la mort effacerait tes mensonges mais ouvre enfin tes yeux, toi qui les as toujours fermés, et vois sur nos visages le reflet de ta race, les maudits.

SCÈNE 2

Broussaille épineuse, rochers, une source. C'est la nuit. On distingue, très loin en contrebas, comme une trace de la cabane : pas une lueur, non, mais un noir plus noir qui dessine un carré dans la nuit. Par moments, très loin, le balancement d'une cloche, étouffée par les arbres. Le vent est tournant. L'eau ne chante pas : elle respire.

JEANNE

Déchire, noire épine, déchire sans demander pardon, car j'ai marché jusqu'à ce seuil où les pas se souviennent en blanchissant, et je vois mes talons se couvrir d'une poussière de lune comme si les chemins nocturnes m'avaient adoptée, moi l'étrangère, moi la sœur, moi la petite qui revient toujours trop tard ; et tandis que le roncier tire un fil de sang de mon mollet, je me dis qu'il vaut mieux saigner ici, dans la lumière froide, que de se taire là-bas où la maison retient son souffle ; encore résonnent, dans mes bras d'argent, des coups d'orage, et je ne sais pas si c'est l'orage d'hier, ou celui que je porte depuis des années serré sous les côtes, là où l'on range les secrets qui noircissent les yeux ; j'entends dans la cour, non, pas la cour, dans ma mémoire, le criaillement des rats, et l'odeur épaisse des narcisses, cette odeur humide et blanche qui donne envie de dormir au milieu du linge ; le

printemps rose niche dans mes sourcils douloureux, comme si deux oiseaux s'étaient trompés de place et faisaient leur nid dans mon regard ; qu'avez-vous à jouer, rêves putréfiés de l'enfance, dans mes yeux brisés, pourquoi revenir à présent, quand la source respire et que l'ombre ne promet plus rien ; ailleurs, ailleurs, oui, mais où, puisque le dedans s'est retourné et que l'ailleurs est ici, dans cette clarté qui sait mon nom ; de l'écarlate coule-t-il de ma bouche, ou bien la lune, cruelle, a-t-elle bu la couleur pour ne me laisser qu'un froid goût de métal ; que les danses blanches se fassent, qu'elles se fassent sous la lune sans musique et sans témoin, car la bête a fait irruption dans la maison, gueule haletante, et j'ai entendu les verrous longues dents se tordre comme des doigts de vieillard ; mort, mort mais la vie est douce quand même, je ne sais pas pourquoi, elle est douce comme une paume tiède sur un front fiévreux ; dans l'arbre dépouillé habite la mère, et la mère a pris mes yeux pour me regarder, comme si je ne pouvais plus la voir qu'en me regardant moi-même ; la mèche blanche du père a glissé du peigne dans le buisson de sureau et, m'appelant petite, il a dit, sans lever la tête : c'est ma chevelure en flammes, n'y touche pas, sœur, pas avec tes doigts froids, pas avec ces doigts qui savent trop vite ; je n'ai pas touché, je n'ai pas osé, mais la flamme a léché

mes ongles et maintenant je vois les lunes pâles de ma main quand je ferme les paupières.

(Un silence se pose, non comme une absence de son, mais comme un poids posé sur les épaules. La source exhale une lueur brève, comme un tison sous l'eau.)

L'APPARITION

Silencieux balancement de la floraison qui s'embrase.

JEANNE

Tu viens par derrière, comme celles qui n'ont plus de pas ; tu sens l'épine avant moi et pourtant tu ne saignes pas ; douleur, dis-je, et le mot s'ouvre comme une graine noire : douleur, plaie béante dans ton cœur, chère sœur, si tu es ma sœur, ou mon double, ou ma future, ou ma morte ; ne parle pas trop vite, reste, ne t'arrache pas à la nuit, je reconnais le fer doux de ta voix quand il frotte la chair.

L'APPARITION

Jouissance brûlante ; tourment sans fin. Sens les souffrances noirâtres de mon sein.

JEANNE

De qui le visage apparaît-il dans ton ombre, qui pose ce masque de métal qui brille des deux côtés, dedans et dehors ; j'aperçois des anges de feu dans le regard et des épées

brisées dans le cœur, comme si l'on t'avait traversée de part en part avec des paroles trop lourdes, et qu'elles s'étaient arrêtées juste avant de sortir.

L'APPARITION

Douleur ! Mon assassin !

(Elle s'interrompt, la tête à demi tournée, comme si quelque chose, derrière, avait craqué. La lueur dans la source vacille et reprend.)

JEANNE

Ne te retire pas, ne jette pas ton ombre comme une peau morte ; honte ardente, oui, honte qui me tue, Élaï, je prononce ton nom, feu de neige dans la lune ; si tu t'en vas, que faire de mes mains, de mes deux mains faites pour tenir une autre main ; reste, dis-moi si la flamme blanche qui tombe dans le sureau a un goût ; réponds, ou je passerai de l'autre côté du buisson comme on passe du sommeil à la fièvre.

Elle s'avance, l'épaule heurtant les ronces. Le roncier frissonne, se resserre, puis s'ouvre d'un travers. Jeanne s'y glisse d'un mouvement entier. Le buisson se referme sur elle sans bruit. La source prend une teinte plus sombre, comme si

l'eau réfléchissait une nuit plus profonde que la nuit. Long silence. Le vent change d'orientation.

Une silhouette apparaît en amont, là où la terre penche et fait trébucher, manteau humide, cheveux plaqués, le visage tiré par une fatigue ancienne. Il s'arrête avant la pierre, observe sans regarder, comme s'il voyait par la peau.

L'ERRANT

Qui cria dans la nuit, et défit pour moi la couture du sommeil, qui planta son ongle juste là où la nuit s'attache à la paupière ; ne me réveillez pas par mon nom, n'appellez personne, que ceux qui dorment, car je marche mieux quand les vivants pèsent autour de moi comme des falaises ; chemin, colline, je les ai connus pleins de soleil, je me suis allongé dessus avec des larmes qui chauffaient si vite qu'elles faisaient une buée dans l'herbe, et j'ai dit à haute voix : laissez donc Dieu être rêve, qu'il ne s'occupe pas de moi, qu'il se tienne dans le coin où l'on met les outils, un peu rouillé, un peu saint, qu'il attende qu'on ait besoin de sa poignée ; j'ai posé le pied dans la forêt moussue, j'ai senti la boue me garder comme un secret ; la cabane, un carré d'ombre, je l'ai quittée au couchant, la porte n'a pas claqué, non, elle a expiré ; j'ai posé la main sur le montant, j'ai senti contre ma paume une chaleur qui n'était pas le bois, j'ai pensé à une hostie tombée

dans la braise, sainte, brûlée, bonne à rien ; femme et enfant, c'est ce que je dis pour me donner un centre, mais ma bouche le dit sans moi, ma mémoire a déplacé les chaises et je ne sais plus où m'asseoir ; fuyons, fuyons ces ombres terribles qui marchent à côté de mes pas plus lentement que moi, de sorte qu'elles me dépassent quand je m'arrête ; je connais la maison qui respire derrière la nuque, la maison qui fait un bruit de linge humide, j'entends les rats, j'entends l'odeur des narcisses comme une soupape qui siffle, et alors je me ferme au milieu du chemin, je mets ma tête entre mes bras, et je compte les battements jusqu'à ce que le cœur veuille bien s'endormir.

(Il approche de la source, ne boit pas, pose deux doigts sur l'eau, comme pour vérifier une fièvre.)

Mère, n'essuyez pas la sueur, laissez-la couler, elle sait la pente, elle va retrouver la bouche ; pourtant, si vous tenez à poser la paume, posez-la, comme autrefois quand j'inventais des fièvres pour rester au lit, et que vous faisiez semblant d'y croire ; je n'ai pas soif, c'est la nuit qui boit, elle a une bouche plus large que la mienne, elle aspire par la source, et l'eau descend par une corde invisible ; un merle pleure ! non, un merle ne pleure pas, c'est la mémoire qui imite mal ; soleil d'après-midi dans la forêt : qui a mis cette image ici, dans le

noir ; où ai-je rêvé cela ; je me souviens d'un filament blanc, pas la lune, une mèche, oui, une mèche blanche tombée dans le sureau ; une sœur a dit : ne touche pas ; mes doigts n'ont pas su s'arrêter, ils n'ont pas appris la retenue, ils ont voulu vérifier la chaleur, ils ont voulu savoir si le feu avait un cœur ; j'ai eu un frère — ou je l'ai tué — non, je ne l'ai pas eu ; un fils peut-être, un fils venu trop tôt avec le visage d'un vieillard ; quand je parle, les mots se déplacent comme des pierres de gué : on croit que c'est ferme, et la crue arrive, et tout bouge, et ce n'est pas l'eau qui est coupable mais le pas trop sûr.

(Le vent tourne encore. Au loin, un bruit d'acier ou de pierre frappée par une lame, trois fois, espacés. L'Errant lève la tête, écoute comme on écoute une consigne.)

Qui va là ; non, ne répondez pas, restez sans nom ; le monde marche mieux quand les visages ont renoncé ; si un enfant dort, ne le réveillez pas, il faut bien quelqu'un qui dorme pour empêcher la nuit de se déchirer jusqu'aux étoiles ; la lune recule, comme une bête blessée qui a peur de son propre sang ; nous sommes seuls, la source et moi, avec nos bouches ouvertes ; je ne demanderai rien ; seulement approchez sans me toucher, tenez-vous à portée de voix, et si je tombe, ramassez le couteau avant moi.

Il s'assoit, puis se relève, puis s'assoit à nouveau, comme si la pierre changeait de forme. Long silence. On entend un froissement profond dans la broussaille, pas un passage, un consentement.

L'autre ne surgit pas : il est déjà là quand on le voit. Un pan de veste couvre sa main droite. De la poussière finement collée sur la peau lui donne un air de statue qu'on aurait laissée sous la pluie. Il descend de biais, sans cesser d'écouter quelque chose qui n'est pas dans l'air.

L'ASSASSIN

Marches de plomb vers le néant, on me les a graissées pour que je glisse, on m'a arraché au sommeil en tirant un fil derrière la nuque, pas fort, pas brutal, non, d'une douceur autoritaire ; qui a pris mon visage, qui l'a cloué dans un autre crâne, qui a changé mon cœur en calcaire et me laisse marcher avec un poids dans la bouche ; je connais ce goût de pierre, il vient quand on prie sans croire et que la prière, vexée, vous recrachent des miettes ; maudit soit ton nom, toi qui as ôté la lampe de mes mains, toi qui m'as laissé une nuit sans poignée, une porte sans paume, toi qui as glissé dans mes doigts cette chose rieuse qui sait mieux que moi, qui reconnaît la gorge avant que je l'aie vue ; or rieur, oui, or rieur, la lame comprend son secret quand on la couvre, elle chante

plus bas mais elle chante encore ; qui pousse le couteau dans ma rouge main droite, je dis non de toute la tête et pourtant l'épaule acquiesce ; je me souviens d'un enfant qui dormait, d'une sœur penchée, d'une mère blanche tombée, d'une porte qui n'a pas claqué mais expiré comme un bœuf qui cesse de tirer ; il y avait un rire, pas un rire d'homme, un rire de fer quand il trouve son fourreau ; la source parle, avec une bouche de vieille : va ; alors j'obéis, parce que la vieillesse ne ment pas la nuit.

(Il s'arrête, à distance. Le pan de veste sur la main droite bouge si peu que le mouvement paraît venu d'ailleurs.)

On m'a ôté la lampe, je traverse les hommes comme des chambres éteintes, je n'allume pas, j'ouvre et je referme, je garde le noir à sa place ; si quelqu'un me parle trop près, je l'entends sous la peau ; si quelqu'un me nomme par mon nom, la main devient sourde et je tremble comme un cheval ; qu'on me laisse sans nom, qu'on me laisse avec la consigne, qu'on me laisse accomplir la fatigue, et j'irai, j'irai jusqu'à ce que la marche soit finie, et alors on me couchera comme on range un outil après usage ; maudit, maudit, oui, mais attaché proprement.

(Il lève le visage. L'Errant est devant lui, flou, comme vu à travers une vitre d'eau.)

L'ERRANT

Ne parle pas, ou parle ailleurs, je t'entends venir depuis le temps où je n'étais pas encore sur mes jambes ; passe si tu veux, passe tant que la cloche garde le battement ; si un enfant dort, ne pose pas ta main sur sa bouche, baisse seulement les yeux, il ne faut pas qu'il te voie, l'image se garderait trop longtemps, elle reviendrait dans sa vie d'homme quand il ne saura plus pourquoi il tremble.

L'ASSASSIN

On m'a appelé ; je n'ai pas de mots, seulement une marche à finir ; quiconque se tient sur la marche devient marche, je ne peux pas fermer la main, c'est elle qui m'ouvre, regarde, le tissu tremble, ce n'est pas le froid, ce n'est pas la peur, c'est la joie du métal qu'on retient.

L'ERRANT

Frère, le mot sort et me fait honte ; je n'ai pas de frère, j'en ai trop, j'en ai un dont j'ai dit le nom en avalant ma salive ; peut-être un fils, peut-être un mort qui me suit pour m'aider à tomber ; fuyons les ombres qui aiment notre dos ; la maison respire encore, j'entends les rats comme un essaim d'inquiétude, j'entends les narcisses, oui, on entend une odeur quand elle est assez insistante ; nous pouvons

reprendre le sentier avant que la cloche ne penche, viens, je te donnerai ma fatigue.

L'ASSASSIN

Tais-toi : tu fais bouger les pierres du gué ; chien... tes ossements.

(Bond. Le pan de veste glisse. L'éclair est bref mais fait du bruit, un bruit de lumière coupée net. La lame trouve, avec l'assurance d'un outil posé sur sa tâche.)

L'ERRANT

Ôte de ma gorge ta main noire, loin de mes yeux plaie de nuit, cauchemar pourpre de l'enfance, je n'ai pas eu le temps, la source respire trop fort, mère !

Il retombe contre la pierre, y laisse une écriture rouge et illisible, puis bascule en arrière. Sa tête se tourne de côté et regarde une branche de ronce qui vibre sans vent.

L'Assassin demeure penché, comme si la posture était l'inscription d'un ordre : puis il se redresse d'un cran, puis d'un autre, sans savoir que faire de sa hauteur.

L'ASSASSIN

Or rieur, sang maudit, oui maudit, mais c'était écrit dans ma main avant moi ; qui m'a commandé ; qui parle dans ma main maintenant qu'elle est vide ; la source a soif de tout, même

de ce qui n'étanche rien ; fouiller, oui, fouiller la sacoche, non pas pour prendre mais pour faire un geste qui bouche la brèche ; un chiffon, un fil, une pièce sans valeur, voilà la dot de l'exil ; rien qui pèse, rien qu'on puisse revendre contre une minute claire ; silence ; et la nuit qui ne finit pas quand on lave les choses.

Il se relève, regarde autour de lui d'un air de bête mise en présence de ce qu'elle vient de faire. Il essuie la lame à demi et la replonge dans l'eau. L'eau ne réagit pas. La cloche très loin cesse.

Le lieu demeure. Rien ne fuit, rien ne se délivre. Alors les voix commencent, pas des voix pleines, des échos à distance, trop lointains pour être entendus par qui que ce soit, mais juste assez près pour qu'on les prenne pour de la pensée.

ÉCHO DE GRETE

(Loin, fil de vent)

Ô l'herbe sauvage sur les marches ; ne touche pas, sœur, avec tes doigts froids, ne touche pas la flamme blanche sous le sureau, elle ne te veut pas, elle ne veut que laisser sa mue dans nos yeux.

ÉCHO DE GEORG

(Oblique, comme venant de sous la terre)

Ceux de la maison sont étrangers, l'aveu repart toujours avant d'arriver ; la mèche blanche tombe et tombe encore, et personne n'a la main pour la relever ; le premier-né ne vient pas, il laisse sa place vide comme on laisse une assiette à table pour le voyageur.

ÉCHO DU PÈRE

(Usé, déporté vers la cabane)

Qui suis-je ici ; je n'ai plus de lampe ; je reviens sans revenir ; je voudrais une paume pour tenir la poignée, mais la porte n'a plus de bouche, elle expire depuis longtemps.

(L'Assassin secoue la tête comme pour chasser des insectes ; puis il cesse de secouer, car rien ne s'en va.)

L'ASSASSIN

Assez ; rendez-moi le lourd, je garderai le lourd, prenez les voix, elles m'empêchent d'ignorer ; qu'on me laisse un visage, n'importe lequel, je le collerai au mien, je ne regarderai pas dans le miroir ; si je lave le couteau, la nuit me laissera-t-elle passer ; je lave, je lave, voyez, j'enlève le rouge, mais le rouge reste, dedans, sur la paume, dans la paume, pas le sang, la

chaleur ; alors je ne laverai plus, je porterai la chaleur comme on porte un anneau ; je ne suis pas un homme, je suis la main où l'on met les ordres ; la marche est finie ici, mais le chemin continue vers en bas, là où la cabane tient le noir en carré ; j'irai, je descendrai par l'endroit où la passerelle s'arque lentement au-dessus du ruisseau, je poserai le pied sur le bois sans faire grincer, je connaîtrai le clou qui manque, je passerai par l'endroit où il manque, je ne toucherai personne, et pourtant tout le monde sera touché.

(Dans la broussaille, un frisson en retour : JEANNE apparaît un instant, immobile, tournée de profil, comme un buste de neige. Sa bouche s'ouvre sans son. Sa main droite est levée au niveau de l'épaule. On dirait une demande, on dirait une interdiction, on dirait un adieu. L'instant se retire comme une vague. Les épines reprennent leur place.)

ÉCHOS ENTRELACÉS

(Si bas qu'on les devine plus qu'on ne les entend)

Allons... ô les troupeaux sonnante à l'orée... Ailleurs, ailleurs, oui, mais où quand le dedans est dehors... La porte du monastère s'est refermée doucement...

(Le vent tombe. La nuit prend du poids. La source reprend une respiration régulière. On entend, très loin, comme un pas unique, posé sur du gravier, puis rien.)

L'ASSASSIN

Je viens ; vous ne m'avez pas vu, mais je suis déjà dans votre maison ; père sans lampe, fils sans premier-né, sœur aux doigts d'argent, recevez-moi comme on reçoit la scie dans le bois mouillé : elle entre, elle hésite, puis elle mord, et le bois boit la sciure et ne dit rien.

(Il disparaît dans l'ombre où le sentier se fait couloir. La scène demeure vide : rocher, source, ronces. Un goutte-à-goutte commence, très net, régulier, entre deux épines, et l'on comprend qu'il ne s'arrêtera pas tout de suite.)

SCÈNE 3

Ils ont quitté la cabane sans refermer la porte, non par négligence mais parce que la main n'a pas trouvé la poignée, comme si les choses de la maison ne leur appartenaient plus, et ils ont marché sans se parler, descendant lentement le sentier où la passerelle noire s'arque au-dessus du ruisseau comme un reste de lien entre deux mondes qui ne se reconnaissent plus, et le vent a tourné, non comme un souffle naturel mais comme un changement de langue dans la nuit, de sorte que le silence n'était plus le même qu'à l'intérieur ; ils ont traversé les arbres, et le bois s'est épaissi, les branches se sont refermées au-dessus de leur tête comme une voûte de doigts noueux, et l'air s'est fait plus lourd, saturé de cette odeur stagnante des lieux que la vie a désertés sans mourir tout à fait, et en avançant encore, ils ont vu le parc du château, non comme on retrouve un endroit connu, mais comme un aveugle reconnaît une chambre par la froideur des murs et le goût de poussière dans l'air, car la terre elle-même semblait avoir perdu l'habitude du pas humain, et les pierres du sol, les marches rongées, les allées dévorées par les herbes hautes, se taisaient d'un mutisme qui n'était plus celui du repos, mais celui de ce qui a renoncé à être vu ; et là-bas, à travers les branches, le château, non comme une demeure

abandonnée, mais comme un animal de pierre tourné vers les nuages, fendillé, rongé par le lierre, ses fenêtres rondes devenues des orbites aveugles où se reflète une lumière sans regard, et sous cet édifice mort, l'étang, dont la surface verte, immobile, semble conserver le reflet d'un ciel qui ne vient plus, et tout respire lentement, comme un être épuisé qui ne dort pas mais attend sans savoir quoi.

Ils avancent encore. Le père marche devant, sans voir. Georg s'arrête le premier. Grete, légèrement en retrait, pose une main sur la pierre, comme pour sentir si elle est encore tiède d'une vie ancienne.

GEORG

(Ouvrant la parole dans un souffle long, lucide, tragique)

Je reconnais ce lieu, mais non par les yeux, car ce que je vois à présent est plus ancien que ma mémoire, plus vieux que nos pas, et pourtant je sens que nous sommes déjà venus ici, non comme des vivants viennent visiter une ruine, mais comme des morts reviennent toucher la surface de leur propre tombe, et c'est cela, père, c'est cela, Grete : nous ne marchons plus dans un parc, nous marchons dans l'image figée d'un monde qui a cessé de se souvenir de lui-même, regarde, les herbes n'ont pas repoussé : elles ont pris

possession, elles avancent non comme des plantes mais comme des langues qui recouvrent ce qui fut de la pierre, et le château là-haut ne nous regarde pas, il ne nous renie pas non plus, il est au-delà du refus, comme une bouche fermée par trop de siècles, et je dis que nous sommes en surplomb d'une ville invisible, d'une cité qui n'existe plus que comme une brûlure sous la peau de la terre, car tout ce qui fut place publique, maison, marché, autel, voix rassemblées — tout cela est tombé ici, compressé, resserré dans ce parc comme dans un cercueil trop petit, et nous marchons sur la surface de l'existence comme on marche sur une glace très mince, sentant sous nos pieds la présence d'un vide immense, non pas un néant pur, mais un monde écroulé qui continue de vibrer dans le silence, et chaque pierre que nous regardons porte encore un souvenir, non pas de ce qui fut, mais de la douleur de ne plus être.

...et je sens dans mes talons, sous la croûte des herbes, une pulsation lente, non de vie mais de quelque chose qui n'a pas encore admis sa mort, une sorte de battement enfoui, comme un cœur enterré sous des couches de pierre et de silence, et à chaque pas, il y a un frémissement, non pas du sol, mais de la mémoire du sol, comme si ce lieu se souvenait de nos pas avant même que nous les fassions, comme si nous ne

marchions pas de notre propre mouvement, mais fûmes rappelés ici par la ruine elle-même, non comme on revient chez soi, mais comme on est tiré par une corde invisible vers ce qui nous a formés et maudits dans le même geste, et je te le dis, Père, entends-moi, Grete, ce n'est pas nous qui regardons le château, c'est le château qui nous mesure, comme un juge mesure les ombres, il ne voit pas nos visages, il ne connaît pas nos noms, il nous pèse, et dans ce pesage il n'y a ni pitié ni haine, il y a seulement ce mutisme de l'abandon qui pénètre tout, et qui dit : ceci fut, ceci ne sera plus, et ce qui fut ne connaît plus ceux qui viennent, et nous sommes de ceux qui viennent trop tard, et cela se voit dans la lumière même, cette lumière qui ne réchauffe plus mais éclaire comme une lame sur un torse froid, cette lumière qui se pose sur les vitres aveugles comme une parole qui n'a plus d'oreille pour l'entendre.

(Georg marche un peu plus loin, puis s'arrête. Le Père, qui le suivait à distance, lève lentement la tête. Il regarde autour de lui comme quelqu'un qui cherche une place pour s'asseoir dans un lieu qui ne lui appartient plus.)

LE PÈRE

(Voix lente, disjointe, comme quelqu'un qui découvre qu'il ne comprend plus la réalité autour de lui)

Je ne reconnais rien, et pourtant je me souviens de tout, mais ce tout ne correspond plus à ce que mes yeux voient, je cherche un banc, une marche, une pierre sur laquelle poser ma fatigue, et je ne trouve qu'un sol hostile, non par colère mais par oubli, regardez, les murs ne sont pas tombés, ils se sont retirés, ils ont cessé d'être des murs pour devenir seulement des surfaces où la lumière se brise, je croyais venir ici en étranger, mais l'étranger encore est regardé, moi je ne le suis pas, je ne suis même pas reconnu comme intrus, je suis passé de l'autre côté de l'attention, et c'est cela, plus que la ruine, qui me fait vaciller, je marche dans ce parc comme un homme marche dans un rêve qui n'est pas le sien, et je voudrais poser la main sur un tronc, sur une porte, sur quelque chose qui me dise : tu peux entrer ou tu ne peux pas, mais rien ne me parle, tout se tait comme si je n'étais pas assez réel pour mériter une interdiction, et c'est cela, Georg, Grete, c'est cela qui me fend le front comme un clou invisible, je ne suis pas chassé, on ne chasse pas les ombres, je ne suis pas accueilli, on n'accueille pas les ombres, je suis...

(Il s'arrête, cherche le mot, le trouve enfin)

...transparent, plus mince que l'air qui me traverse, et je sens que même ma voix ne m'obéit plus, elle sort de moi comme la poussière sort d'un drap qu'on secoue, et elle retombe sans

être entendue, et je marche, oui, je marche, mais je n'avance plus, car on n'avance pas dans un monde qui a cessé de produire du temps, on flotte dans le présent comme un noyé flotte dans une eau immobile, sans rive à atteindre.

(Grete s'est arrêtée devant un bassin envahi de nénuphars. Son regard n'est pas tourné vers le passé ni vers le monde. Elle regarde la surface. On dirait qu'elle écoute quelque chose sous la surface.)

GRETE

(Très lentement, presque monotone, mais avec une intensité de rêve coupant la respiration)

Je sens le froid sur la pierre, pas un froid qui vient de la nuit, un froid plus profond, un froid qui monte du dedans, comme si sous la terre il y avait une eau plus sombre que l'étang, une nappe qui ne reflète rien, et je pense que cette eau-là est notre seule demeure désormais, non l'étang que l'on voit, mais l'étang secret sous le visible, l'étang où les poissons n'ont plus d'écailles mais des visages, et ces visages sont les nôtres, mais éteints, sans yeux, sans bouche, sans voix, et je sens que nous parlons encore par habitude, comme des enfants continuent de jouer après que l'orage a brûlé la maison, parce que la parole n'a pas encore compris que le

monde s'est effondré, et je regarde les nymphéas blêmes, et je vois que leurs ombres dans l'eau sont plus blêmes qu'eux-mêmes, comme si le reflet était plus mort que la chose, comme si toute image devenait cadavre avant même d'apparaître, et je sais, Père, je sais, Georg, que nous ne sommes pas venus ici chercher un lieu, nous sommes venus constater qu'il n'y a plus de lieu, et que le parc, le château, la ville qui a disparu autour, tout cela n'est qu'une seule et même figure, la figure de ce que devient le monde quand Dieu et les hommes se sont retirés ensemble, la figure de ce qui reste quand même la malédiction n'a plus de voix pour se prononcer.

(Ils marchent encore. La terre se fait plus meuble, presque spongieuse : les pas s'enfoncent sans bruit. À chaque pas, de petits souffles remontent du sol, comme si l'humus expirait des noms que personne n'entendrait plus jamais. Le château demeure en hauteur, immobile, les tours fendillées dressées comme les os d'un géant alangui.)

GEORG

(Il reprend, voix plus basse, plus contemplative que dénonciatrice)

Regardez les colombes, non, ce qu'il reste des colombes, ces ombres rapides qui tournent autour des meurtrières comme des pensées refusées, elles cherchent un refuge dans les failles des murailles, non pour pondre ni pour vivre, mais seulement pour se poser quelques secondes sur une pierre qui ne les rejettera pas, et je les envierais presque, car elles, au moins, peuvent encore se dissimuler dans un interstice, alors que nous, nous sommes trop grands pour nous cacher et trop absents pour être vus, et j'ai l'impression d'entendre leurs ailes comme on entendrait battre un cœur étranger, un cœur qui continue, par inertie, à accomplir son geste sans savoir qu'il n'y a plus de corps à irriguer, et je me souviens, père, Grete, que jadis, peut-être, ici se tenaient des fêtes, il y avait des hommes maniérés et des femmes aux gestes lents, ils marchaient sous ces arbres, ils échangeaient des paroles légères, ils avaient ce luxe insensé de croire au lendemain, et je les imagine encore, non pas par nostalgie, mais comme on imagine les fantômes d'un livre qu'on n'a jamais lu, et je me dis que le parc lui-même doit encore se souvenir d'eux, car parfois, dans l'air saturé de pourriture, il y a un frisson, comme une réminiscence de fraîcheur, un souffle d'été ancien, et le monde, l'espace d'un instant, semble vouloir se redresser, puis retombe, fatigué, plus bas encore, et ce

retombement est la mesure exacte de notre condition :
vouloir se redresser et retomber avant même d'avoir bougé.

*(Le Père avance, touche une colonne où le lierre a formé un
manteau vert sombre. Il passe sa main dessus comme on
caresse un front malade.)*

LE PÈRE

*(Plus lent, plus brisé encore, comme s'il parlait à la pierre et
non aux siens)*

Je voudrais m'asseoir ici, sur cette margelle, et attendre,
simplement attendre, comme attendent les pierres qui n'ont
pas demandé à être taillées, mais je ne trouve pas la posture,
mon corps ne sait plus comment se tenir dans un lieu qui n'a
plus de destin, et je réalise alors une chose, une chose terrible
dans son évidence : ce ne sont pas les lieux qui ont été
abandonnés, c'est nous, nous avons été abandonnés par eux,
car un lieu n'est un lieu que tant qu'il consent à notre
présence, et celui-ci ne consent plus, il ne nous accueille pas,
il ne nous rejette pas, il s'est simplement retiré de notre
perception, comme le fait un mourant qui cesse d'écouter les
paroles prononcées autour de son lit ; je regarde ce bassin,
ces nénuphars blêmes, ces reflets de nuages dans une eau
trop immobile, et je comprends que l'abandon n'est pas une

absence de vie, mais une vie qui ne nous inclut plus, une vie qui continue sans nous, et cela est plus cruel que la mort, car la mort au moins ferme une porte, tandis que ceci ouvre une infinité d'espaces où nous ne sommes attendus nulle part.

(Grete s'est rapprochée de l'étang. Elle se penche, non pour y voir son reflet, mais comme si elle cherchait à écouter ce qui respire sous la surface.)

GRETE

(Presque chuchotée, mais avec une intensité brûlante, la parole hallucine le réel)

Regardez les nymphéas, ils montent un par un comme des mains de femme, petites, mortes, et l'eau les pousse doucement, comme une mère berce un enfant qui ne respire plus, et je vois dans leur balancement un mouvement inutile, et je pense que c'est peut-être cela, désormais, vivre dans ce monde : balancer une dernière fois ce qui est déjà mort, sans espérer qu'un regard le perçoive, simplement parce que le geste continue, vide, et qu'il n'y a plus de main pour l'arrêter, et je me sens moi-même ainsi, balancée par ce lieu, non par tendresse, mais par inertie, et je me dis...

(Elle se tourne vers Georg et le Père)

Que nous ne sommes pas les derniers vivants d'un monde mort, nous sommes les premiers morts d'un monde qui refuse encore de l'admettre, et cela, oui, cela fait de nous les maudits, car même la malédiction a besoin d'un auditoire, et ici, il n'y a plus personne pour écouter la parole des damnés.

(Un silence d'une densité presque palpable. Le vent ne souffle plus. Le parc semble écouter, mais sans reconnaissance. Alors Georg, très doucement, prononce les mots qui ferment la scène comme on ferme lentement un cercueil.)

GEORG

(Avec calme, comme délivrant une sentence lente et définitive)

Nous sommes ici comme des étrangers dans la maison de nos morts.

(Ils se rapprochent du château. Le parc a cessé d'être un parc : il est désormais une marge entre deux mondes, un seuil où le temps semble attendre. La surface de l'étang n'a pas bougé depuis leur arrivée comme si l'eau avait été peinte dans l'immobilité.)

Regardez les marches, elles ne montent pas, elles s'effritent sous l'herbe, comme si l'escalier avait renoncé à guider quiconque, et pourtant nous avançons, non par choix, mais

parce que l'abandon lui-même nous pousse dans le dos, comme une main invisible qui ne sait pas si elle nous expulse ou nous convie, et je sens, je vous le dis, que nous ne sommes plus seuls à marcher, mais ce qui marche avec nous n'a pas de pas, ce qui nous suit ne soulève pas de poussière, ce qui nous suit n'attend pas le moment d'entrer, car il est déjà dans chaque pierre qui nous regarde.

(Le Père se tourne lentement, comme si quelqu'un venait de murmurer derrière lui, mais il ne voit rien. Pourtant il recule d'un pas, comme un animal sent une menace avant de l'identifier.)

LE PÈRE

Quelque chose nous prend la mesure, comme on mesure une planche avant de la scier, et j'entends dans l'air une sorte de suspens, une retenue de souffle, comme si chaque pierre attendait le signal, non pour nous tomber dessus, mais pour se refermer derrière nous, et je ne sais plus, Georg, Grete, si nous allons entrer dans le château, ou si c'est lui qui est en train d'entrer en nous.

(Grete touche le mur. Sa paume se pose sur la pierre, doucement, comme on pose la main sur un front fiévreux. Sa main reste. Une fraction trop longue. Puis elle parle, très bas.)

GRETE

Ce mur respire, mais pas comme un vivant, comme quelque chose qui a été vivant et qui se souvient trop longtemps, et je sens, je sens...

(Elle ferme les yeux)

Qu'il y a une forme tapie dans le silence, une forme sans corps, qui attend notre entrée comme on attend qu'un mot soit prononcé pour prendre vie, et je me dis, non, je me demande, si ce n'est pas notre propre malédiction qui cherche un visage à travers nous, comme si une bête sans museau voulait trouver enfin une bouche dans laquelle respirer.

(Silence. Un bruit très faible, à peine un frottement, dans les feuilles mortes comme si un pied avait glissé, mais un pied trop léger pour appartenir à un corps. Ce n'est pas un personnage. C'est la tragédie elle-même, en train de se rassembler.)

GEORG

(Dans un souffle)

Quelqu'un ajustait sa lame.

Ce n'est pas une phrase descriptive, c'est une phrase venue d'ailleurs, qui n'appartient pas à Georg, mais qu'il prononce malgré lui, comme un souvenir qui ne lui appartient pas. À cet instant, l'Assassin n'est pas encore là mais il a déjà une intention.

Le vent a cessé. Il n'y a plus de mouvement dans les arbres. Les herbes elles-mêmes semblent figées, comme enduites d'une fine couche de verre. L'eau ne respire plus ou alors elle respire si lentement qu'on ne peut plus distinguer l'inspiration de l'expiration.

Le château, massif, s'est rapproché ou peut-être est-ce eux qui, sans s'en rendre compte, ont déjà franchi une partie du seuil.

Une arche effondrée, ouverte, mais sans porte comme une bouche ayant perdu ses lèvres. Le Père est le premier à poser le pied sur la pierre qui marque l'entrée. Il ne parle pas. La pierre, sous son pied, ne rend aucun son comme si elle absorbait toute résonance.

LE PÈRE

Je...

(Il s'arrête, non par hésitation, mais parce que la parole ne trouve plus de place pour tomber)

Je pensais pouvoir nommer cela, dire que nous entrons, dire : ceci est l'entrée, mais je vois maintenant que nous ne sommes ni dehors ni dedans, nous sommes sur une ligne que je ne comprends pas, une ligne sans épaisseur, un fil sur lequel nous posons le pied sans savoir si ce fil nous tient ou si nous le tendons nous-mêmes dans le vide, et j'ai cette sensation étrange, comme si quelqu'un, juste derrière moi, posait exactement ses pas dans les miens, avec un temps de retard, comme un écho qui veut se transformer en voix, et je me dis, très doucement, sans vouloir vous effrayer, que nous ne sommes pas trois à avancer, mais quatre, et que le quatrième ne sait pas encore s'il vient pour entrer ou pour nous pousser.

(À ce mot, quatre, un bruit discret, presque rien, comme un ongle qui effleure la pierre, se fait entendre, à l'intérieur. Grete se fige, comme une bête de forêt quand elle comprend qu'elle a été vue. Elle ne tourne pas la tête, elle écoute.)

GRETE

Ne... bougez... pas.

(Sa voix est d'une lenteur extrême, comme pour ne pas faire de brisure dans l'air)

Ce... n'est pas... une pierre...

(Sa main se tend, très lentement, vers l'ombre de l'arche)

C'est une respiration.

(Georg, sans tourner la tête, regarde la dalle noire juste à l'intérieur, comme si elle battait, légèrement, comme une gorge. Il parle, non pour prévenir, mais comme on constate un fait irrévocable.)

GEORG

Ce château... a un cœur. Et ce cœur... nous attendait.

(Silence. Un craquement minuscule, une planche qui cède, ou une mâchoire de bois qui s'ajuste. Ce n'est pas encore l'Assassin mais c'est son ombre, sa promesse, son rythme. La lame n'est pas visible, mais elle vient de trouver le lieu où elle frappera.)

LE PÈRE

(Très bas)

Je sens... un poids sur ma poitrine...comme une main... posée... sans chair...Je crois... que nous avons déjà... franchi...

Il ne termine pas, le mot « seuil » ne vient pas...Et alors, ils ne décident plus. Ils avancent. Très lentement. Comme si le sol glissait sous eux. Et le château, sans bouger, les avale.

Ils avancent de quelques pas sous l'arche brisée mais ici, il n'y a pas véritablement d'entrée, car rien ne marque le passage, aucune porte, aucune rupture de sol. Les murs, de près, n'ont pas de texture stable par endroits ils semblent de pierre, puis de chair séchée, puis de cendre compacte. Le silence est absolu, mais ce n'est plus un silence vide, c'est un silence qui contient quelque chose, comme une gorge contient un cri qu'elle n'a pas encore décidé de libérer.

GEORG

Regardez ce mur, il ne garde pas sa forme, il fuit sous le regard, comme un souvenir mal fixé, et je comprends à présent que ce lieu ne nous montre pas ce qu'il est, il nous montre seulement ce que nous pouvons encore supporter de voir, et c'est cela, cela exactement, le visage de l'abandon qui devient monde : ce n'est pas la pierre qui est morte, c'est notre perception qui se brise, et le lieu ne fait que refléter cette brisure, comme une eau sale reflète un visage fragmenté par les rides du vent, et je sens, Grete, Père, que ce que nous voyons là, cette esquisse de château, n'est pas le château lui-même, mais le souvenir que le monde garde encore de lui, et ce souvenir s'amenuise, il s'efface, comme une image qu'on frotte trop souvent, et bientôt il n'en restera qu'un frémissement dans l'air, et alors même la ruine cessera

d'être ruine, il n'y aura plus que l'absence pure, sans support, sans nom, sans pierre à poser la main, et cela veut dire que nous sommes arrivés trop tard même pour habiter une ruine.

(Le Père, las, s'appuie contre un pilier. Le pilier ne réagit pas. Il passe la main dessus, comme pour vérifier qu'il existe encore. Le pilier a la texture du bois mort, puis du cuir, puis de rien du tout.)

LE PÈRE

Je touche, mais je ne sens rien, ou plutôt je sens quelque chose qui refuse d'être nommé, et cela m'effraie plus que le néant, car le néant au moins ne change pas, il est stable dans son vide, tandis que ceci..., ceci est un monde qui s'efface sous la main, comme une table de cendre qu'un souffle disperse avant même qu'on ait posé le pain, et je me surprends à vouloir demander pardon au mur, comme si j'étais l'intrus, comme si c'était moi qui avais quitté ce lieu trop tôt jadis, et que le lieu, maintenant, ne nous reconnaissant plus, se contente de nous laisser traverser comme on laisse passer des ombres étrangères sans leur adresser une parole, et cela, cela me brise plus que l'abandon, plus que la mort, cette indifférence minérale, cette patience terrible des choses qui n'attendent plus d'être vues.

(Grete s'approche du bassin intérieur, une eau stagnante, plus sombre que celle de l'étang, comme si toute la lumière du monde avait fui cet endroit. Elle se penche, sans chercher son reflet. Elle écoute.)

GRETE

Approchez...

(sa voix est presque une plainte retenue)

Écoutez bien... Sous l'eau... il y a quelque chose... qui respire... Pas comme un animal, mais comme un souvenir... qu'on n'a pas le droit de réveiller, et je crois que cette chose qui respire sous l'eau, c'est ce qu'il reste du monde, le dernier battement, mais... ce battement ne nous inclut pas.

(Un très lent mouvement de l'eau. Un cercle minuscule. Rien d'autre. Puis une sensation, comme si l'ombre du château descendait d'un cran, comme si la nuit elle-même pesait davantage. Et dans cet épaissement, une phrase, sans bouche, s'impose, comme un destin qui se formule tout seul)

GEORG

(Presque inaudible, mais chaque syllabe tombe comme un clou)

Il n'y a plus de lieu pour nous. Il n'y a plus de lieu... même dans la ruine.

(Ils avancent encore, mais la notion d'avancer perd son sens : le sol, les murs, l'air lui-même ne proposent plus de direction. Les formes du château se défont sous le regard, comme si le monde, épuisé, n'avait plus la force de soutenir ses propres contours. Chaque objet semble vouloir redevenir poussière avant même d'être nommé. Le temps s'étire, mais sans durée, comme un fil qui se tend dans le vide.)

Je sens que nous marchons encore, mais je ne sais plus dans quelle direction, car le château s'efface même en étant là, il ne disparaît pas comme une chose qu'on ne voit plus, il disparaît comme un visage qu'on oublie alors même qu'on le regarde, et je comprends enfin ce que veut dire l'abandon quand il ne laisse plus rien derrière lui, car ici ce n'est pas nous qui abandonnons le lieu, ni le lieu qui nous abandonne, c'est l'abandon lui-même qui a abandonné toute chose, comme si même le geste de renoncer s'était épuisé, et ce qui reste n'a plus de nom, plus de forme, plus de voix, ce qui reste est seulement une épaisseur de silence qui ne pèse pas mais rend chaque pas irréel, je parle mais j'entends que ma propre voix ne me parvient plus, elle ne résonne pas contre les murs, elle ne s'éteint pas non plus, elle se dissout dans une matière qui

ne sait plus réfléchir le son, et je vois que vous aussi, Père, Grete, vous bougez vos lèvres, mais vos paroles ne s'impriment plus dans l'air, comme si même le langage était trop lourd pour ce qui reste du monde.

(Le Père pose la main sur un mur, mais le mur n'offre aucune résistance, comme si sa matière avait perdu toute consistance, comme si la pierre n'était plus que le souvenir de pierre. Il reste ainsi, la main posée sur l'absence.)

LE PÈRE

Je ne sens plus rien sous ma main, ni froid, ni rugosité, ni même l'indifférence, rien, et c'est cela qui me glace plus que la pierre elle-même, car la pierre au moins résistait, elle disait : je suis là, tu ne me traverseras pas, alors que ceci, ceci ne dit rien, ceci ne refuse rien, ceci ne consent à rien, ceci ne vit pas et ne meurt pas, ceci attend, mais ce n'est même pas une attente, c'est une simple persistance sans objet, comme le battement d'un cœur dans un corps où la conscience a disparu, et je comprends que ce lieu ne sera pas notre tombe, car même la tombe est un lieu, ceci ne nous gardera pas, ceci nous laissera seulement flotter dans une ruine qui n'a plus assez de réalité pour être habitée.

(Grete, les yeux ouverts mais regardant comme à travers le monde, avance sa main devant elle comme on toucherait l'air pour savoir s'il y a encore une direction. Elle parle, mais elle ne s'adresse plus à eux, elle s'adresse à l'espace lui-même.)

GRETE

Je cherche un mur, n'importe lequel, un mur pour sentir le poids du monde, mais le monde se retire dès que je tends la main, comme si tout reculait de quelques pas pour rester hors de portée, et je comprends que ce retrait n'est pas une fuite, mais une liturgie, un rite d'effacement, comme si le monde se préparait à ne plus être représenté dans la mémoire des hommes, et je pense alors ceci, une seule pensée, claire comme une lame sous la peau : nous sommes les derniers à marcher sur la surface du monde, non comme sur un sol, mais comme sur une plaie, et cette plaie se ferme derrière nous, elle ne cicatrise pas, elle s'efface, et quand elle sera refermée, il ne restera même pas la trace de notre passage, pas même une empreinte dans la boue, rien, et c'est cela, oui, cela, le vrai visage de la malédiction, non pas d'être punis, mais de passer dans un monde qui ne se souviendra pas même de notre chute.

(Un dernier frottement, presque inaudible, comme un acier qu'on aiguisé très lentement, sans intention encore, mais avec

la patience de ce qui sait qu'il frappera. Aucun d'eux ne se retourne, et pourtant tous savent, sans avoir à se le dire, que quelque chose, derrière eux, a enfin trouvé le rythme.)

GEORG

(Plus bas qu'un souffle, avec la certitude glaciale de celui qui comprend)

Ce n'est plus le lieu qui nous efface. C'est quelque chose... qui nous succède.

SCÈNE 4

Intérieur du château, mais le mot « intérieur » ne veut déjà plus dire grand-chose : c'est une profondeur sans murs assurés, une suite de pièces qui ressemblent à des pensées anciennes, des couloirs comme des veines asséchées, des escaliers tournants où la pierre a perdu l'idée même de monter, partout une odeur d'automne arrêté, de mousse qui n'a plus de sève et pourtant garde sa fraîcheur de tombe, et l'on sent, comme une consigne muette, que ce qui a lieu ici n'est ni spectacle ni souvenir mais une opération lente, une alchimie noire où le mal cherche une forme pour se mettre à marcher au milieu des hommes ; l'air vibre d'un bruit sans source, peut-être une cloche lointaine, peut-être le battement incertain d'un organe qu'on n'a pas encore nommé, et tout à coup la forêt entre par les fenêtres aveugles, non pas le feuillage mais l'orée elle-même, son bord, sa progression sombre, ce moment de novembre où le soir, depuis longtemps tombé, descend encore, marche après marche, sur les degrés de mousse ; une minute de destruction muette se pose comme un linge sur le front du lépreux, là, sous l'arbre nu qu'on voit pourtant battre furieusement contre la muraille : nous n'avons pas quitté le parc, le parc a changé de peau et la pierre enregistre, c'est tout.

GEORG

Je dis que l'automne n'est pas dehors mais ici, dans le pli de la pierre et dans la fatigue des fenêtres, je dis que le soir depuis longtemps passé tombe encore, non du ciel mais de l'âme, marche après marche, et ce que j'appelle âme n'est plus une chambre intérieure, c'est la mousse humide sur des degrés que personne ne gravit, et l'on entend, très bas, presque dans l'os de l'oreille, une cloche qui sonne sans village, sans tour, peut-être une cloche posée au milieu d'un champ pour que quelqu'un vienne, mais personne ne vient, sinon un berger que je vois et que je ne vois pas, menant un troupeau qui n'est pas de brebis mais de chevaux noirs et rouges, animaux d'incendie et de nuit, et je comprends que ce cortège n'entre pas, il traverse, il passe dans nos corps comme une coulée de braise et nous laisse debout, immobiles, marqués d'une suie très fine qui n'est pas de cendre mais de consentement, pendant que sous les noisetiers un chasseur en veste verte vide un gibier dont la chaleur sort en fumée par les mains, et je vois, au-dessus des yeux de l'homme, se former dans le feuillage une ombre brune et taciturne qui soupire, et c'est l'âme de la bête, me dis-je, c'est son souffle retenu dans les feuilles, et pourtant l'ombre m'appartient un peu, elle descend sur mon front comme une fatigue plus ancienne que ma naissance ; et

soudain trois corneilles se dispersent, non comme des oiseaux mais comme des accords fanés dans une musique qui n'aurait pas été rejouée depuis cent ans, une sonate d'adieux au milieu d'une salle sans public, et un nuage d'or se dissout sans bruit, qui ne vient d'aucun couchant mais de cette lampe intérieure qu'on allume quand on n'a plus de lampe, et je dis, Père, Grete, que quelqu'un a allumé un feu près du moulin, là où la pierre tourne sans eau, et que les garçons se rassemblent autour, non pour se réchauffer mais pour se souvenir de ce que c'est qu'avoir un centre, et la flamme a pour frère un visage plus blême, et celui-ci rit, enfoui jusqu'aux yeux dans une chevelure pourpre, et je ne sais s'il s'agit d'un bal de village ou du lieu d'un crime, car un chemin pierreux passe tout près et ne s'arrête pas, il va, il note, il enregistre, il n'absout rien ; les épines-vinettes ont disparu comme disparaissent les noms quand la langue se ferme, et l'air de plomb sous les pins rêve à longueur d'année, rêve si fort que le gargouillement d'un noyé remonte par une bonde inconnue, et l'étang, étoilé comme une nuit qu'on aurait posée à plat, laisse surgir de sa page un grand poisson noir, visage cruel et égaré, et je ne sais plus si c'est l'eau qui exagère les traits ou si la race humaine a gardé dans ses légendes ce profil de pierre, et pourtant je le vois, le pêcheur, dos tourné aux voix d'hommes qui se querellent dans les

roseaux, il traverse, bercé par sa barque rouge, il glisse comme un somnambule sur les eaux à peine placées de l'automne, il vit dans les sombres légendes et ses yeux, ouverts de pierre, regardent des nuits que je n'ai pas vécues et des terreurs de vierge qui n'ont pas de visage, et je dis enfin le mot, non pour le conjurer mais pour qu'il prenne sa place dans l'air : le mal.

LE PÈRE

Qu'est-ce qui me force à m'immobiliser ici, sur ces marches délabrées qui ne mènent à rien sinon à ce mur où l'arbre se brise, qu'est-ce qui pose sur mes paupières cette main d'argent, est-ce la vôtre Grete, est-ce la tienne Georg, ou bien est-ce la main même du château qui me couvre les yeux comme on le fait aux morts pour qu'ils ne voient pas l'invisible, et je sens tomber une ivresse de pavot, non l'oubli mais ce qui, sous l'oubli, persiste et ne veut pas dire son nom, pourtant à travers le mur je vois, et cela me glace, je vois le ciel étoilé avec la voie lactée qui tire sur le rouge comme si Saturne saignait, je vois la fureur de l'arbre nu qui frappe contre la pierre sans jamais se rompre, et me voilà, moi, sur les marches délabrées, pris entre un arbre qui bat, une étoile qui rougit, une pierre qui ne cède pas, et dans ma poitrine tremble une bête bleue, silencieuse, que je voudrais

apprivoiser et que je conduis malgré moi vers l'autel noir où un prêtre blême, qui n'est autre que moi, l'égorge sans comprendre, et je souris dans l'arbre, triste et mauvais, je souris sans ma volonté, comme sourit un masque qu'on a cloué au tronc, et je sais, je sais qu'un enfant blanchit dans son sommeil pour un sourire qu'il ne verra jamais, parce que la flamme rouge a jailli et qu'un phalène s'y est brûlé, parce que la lumière a une flûte et la mort a la même flûte et qu'on ne distingue plus quel musicien joue dans la pièce d'à côté ; et de nouveau cette question me traverse comme une vis, qu'est-ce qui me force à m'immobiliser sur les marches délabrées de la maison de mes pères, qu'est-ce qui s'acharne à faire de moi une statue qui respire, et voici qu'en bas, très clairement, un ange frappe à la porte d'un doigt de cristal, c'est un son pur, translucide, qui ne demande rien, qui n'insiste pas, il touche une fois, il s'efface, et déjà l'enfer du sommeil remonte par la ruelle sombre au jardinet brun, et je reconnais dans l'air la forme d'une morte, douce sonnerie dans le soir bleu, autour d'elle voltigent de petites fleurs vertes, mais son visage l'a quittée comme quittent les eaux un reflet trop tard venu, et voici qu'elle se penche maintenant, blême, non pas sur moi mais sur le front froid du meurtrier qui se tient dans l'ombre du vestibule, et ce front est le mien à certaines heures, et je comprends que l'adoration peut être

une flamme pourpre de volupté, et que le dormeur meurt toujours un peu en tombant, glissant par-dessus les marches noires dans une obscurité qui n'est pas foncée mais active, une obscurité qui opère.

GRETE

Quelqu'un m'a quittée à la croix des chemins, je n'ai pas vu son visage mais j'ai entendu le son argenté de ses pas dans l'ombre des pommiers rabougris, et j'ai regardé longtemps en arrière jusqu'à ce que l'arrière devienne le devant, j'ai vu dans les branches le pourpre du fruit, éclat qui ne réchauffe pas, et dans l'herbe j'ai vu bouger quelque chose de plus ancien que la peur, un serpent qui ne menace pas mais qui continue, et j'ai senti alors sur mon front une sueur froide qui ne venait pas du corps mais du monde, et les rêves tristes ont levé leur verre dans le vin, à l'auberge du village, sous les poutres noires de fumée où des phrases restées en suspens depuis un siècle retombent d'un coup sur les tables, et toi, lieu sauvage, tu parlais par ma bouche, tu montrais comment la magie change les nuées brunes du tabac en îles roses où s'endorment des voyageurs qui ne se réveilleront pas, tu hissais du fond un cri de griffon, antique, inapte, cri d'un oiseau de pierre qui chasse autour d'écueils noirs au milieu d'une mer de tempête et de glace, et toi, métal vert dont la

rouille a l'éclat des plaies fermées, toi, visage de feu au-dedans de la tête qui veut partir, tu chantaïs déjà les temps sombres de la colline aux ossements et la chute flamboyante de l'ange, et je n'ai pas détourné les yeux lorsque le désespoir est tombé à genoux avec un cri muet, car le cri muet a la couleur du sang dans la mémoire, et le sang est venu, oui, il est venu avec un mort qui m'a visitée, non pour réclamer, non pour absoudre, il a simplement entrouvert sa poitrine et j'ai vu le sang qu'il avait lui-même fait couler se répandre sans avidité, et dans ce sommeil noir qu'il portait comme un manteau a niché un instant indicible, comme un oisillon dans la gorge, sombre rencontre dont on ressort plus vieille de plusieurs siècles ; et maintenant je vois deux lunes, l'une pourpre et l'autre qui apparaît dans l'ombre verte d'un olivier que nul vent ne remue, et je sais que la nuit qui suit ne cessera pas, elle ne connaîtra pas d'aube, elle sera la durée même du mal.

L'ASSASSIN

(Il ne s'avance pas, et pourtant sa présence densifie l'air, il parle comme on déplie un couteau qu'on n'avait pas remarqué dans sa propre main)

Je ne suis pas venu, j'étais déjà, j'ai attendu seulement que l'automne sache imposer sa seconde gravité aux marches et

que le doigt de cristal frappe une fois la porte pour que le battement trouve sa mesure, je n'ai pas cherché vos visages, ils m'ont été donnés comme on donne des chambres à un hôte qui ne demande pas, je n'ai rien inventé, j'ai suivi les consignes de l'ombre, j'ai avancé là où la sonate se déliait en accords fanés, j'ai posé la main là où la pierre gardait sa chaleur de bête, j'ai pris dans l'étang le poisson qui regardait le sang à travers l'eau, j'ai prêté mon souffle au prêtre blême et j'ai reçu de lui la tête de la bête bleue pour que la flamme rouge se lève enfin, j'ai souri à l'enfant qui dort non pour le troubler mais pour que la pâleur dise son nom, j'ai écouté l'ange frapper et je n'ai pas ouvert parce que l'ouverture n'était pas demandée, j'ai vu la morte tourner son visage perdu vers le vestibule et j'ai essuyé, du revers, la sueur sur le front du meurtrier, je n'ai pas séché le vin, il devait rester, et quand la croix des chemins a demandé un choix je me suis tenu au milieu jusqu'à ce que les chemins se changent eux-mêmes en couteaux, et maintenant je parle pour dire que la métamorphose est accomplie non parce que j'aurais frappé mais parce que votre langue a pris ma forme, et vous le savez, Georg, vous le savez, le Père, vous le savez, Grete : c'est la même flûte qui porte la lumière et la mort, c'est la même marche qui descend et remonte, et si vous cherchez un dehors vous ne trouverez qu'une autre chambre où les

fenêtres donnent sur Saturne rouge, et si vous cherchez un dedans vous ne trouverez que l'autel où l'on vous demandera d'être tour à tour prêtre, bête, enfant, ange et dormeur, jusqu'à ce que la nuit apprenne enfin votre nom véritable, celui qui ne se prononce pas.

GEORG

Alors je te dis que la marche continue non pas de nos pas mais de la vôtre, marche du mal qui ne se contente plus d'habiter les images mais les traverse, marche qui ne s'interrompt ni aux ruelles sombres ni aux jardins bruns, marche qui n'attend pas que le village reconnaisse sa cloche, marche qui prend dans la bouche humaine les mots disponibles, cheval, corneille, poisson, ange, autel, enfant, flamme, vin, croisée, auberge, griffon, ossements, lune et les ordonne comme un chapelet qu'on n'oserait plus faire tourner entre ses doigts, marche enfin qui ne tue pas d'abord mais qui nomme, car c'est ainsi que commence le meurtre juste : par une nomination qui nous ôte la propriété de nous-mêmes, et je sens déjà, dans le fond de ma gorge, une voix qui n'est pas la mienne, je la sens appuyer sa main d'argent sur mes yeux, je la sens me montrer, à travers le mur, la voie lactée où j'aurai à placer mon pas, et je n'ai pas peur, non, je n'ai pas peur, je reconnais seulement que la tragédie a trouvé sa forme et que

cette forme n'est pas une figure mais une opération, et qu'elle se fera en nous, sur nous, avec nous, comme la forêt progresse à l'orée jusqu'à ce que l'orée ne soit plus un bord mais une habitation entière.

LE PÈRE

Je reste sur les marches délabrées, non par lâcheté mais parce que c'est là que la maison de mes pères donne encore signe, et le signe n'est pas un salut, c'est un poids qui m'incline, je vois très nettement la main blanche frapper une dernière fois à la porte avec ce doigt de cristal qui n'insiste jamais, je comprends qu'il n'est pas venu pour qu'on lui ouvre mais pour fixer la note, et la note s'est gravée dans la pierre, elle passe dans mon sang, elle descend avec moi marche après marche, je sens sa clarté rouge me traverser la poitrine, je souris, oui, je souris, et je sais que quelque part un enfant blanchit à cause de ce sourire, je n'en détournerai pas la bouche, car détourner serait mentir et le mensonge retarderait seulement l'opération sans la défaire, et je consens, je consens à être tour à tour l'animal, le sacrificateur, l'aveugle, le dormeur et celui qui tombe, car peut-être, au fond du tomber, y a-t-il encore une poignée qu'on ne voit pas et qui pourtant tient.

GRETE

Je reste auprès de la flamme et je regarde brûler le phalène, non pour jouir mais pour apprendre, car il faut bien que quelqu'un apprenne la flûte de la lumière et la flûte de la mort, il faut bien que la main qui tremble sur la coupe de vin sache distinguer, dans le goût qui remonte par les dents, la part du rêve et la part du poison, alors je tiens la coupe, je la tiens longtemps, je laisse venir les îles roses dans la fumée, je laisse le griffon tourner autour de ses écueils, je laisse le métal vert chauffer sous sa rouille, je laisse la lune pourpre doubler l'autre dans l'ombre de l'olivier, et je dis : que cela vienne, que cela prenne, que cela opère, car nous n'avons plus à choisir entre les scènes, elles ont toutes été réduites à leur noyau et ce noyau est ici, et s'il faut que la nuit soit impérissable pour que la parole cesse enfin de promettre, qu'elle le soit, qu'elle demeure, mais qu'au moins la forme se montre une fois dans sa précision, et je la vois, je la vois, elle marche déjà dans ton souffle, Assassin, elle marche, mais ce n'est plus toi qu'elle porte, c'est nous, et c'est peut-être cela, au fond, la seule rédemption que la malédiction accorde : devenir assez lucides pour marcher à côté de ce qui nous consume sans chercher de détour.

Un temps très long, presque sans respiration, où l'on n'entend plus que la pierre reprendre, par à-coups, la mémoire des pas, et, très bas, comme au début, la cloche qui n'appelle personne ; la scène ne se clôt pas, elle continue de s'élargir dans l'obscur, comme si l'automne entier entraît par les murs, et que la métamorphose, désormais, n'avait plus besoin de témoins.

Le château n'est plus un lieu. Il est devenu l'intérieur d'une tête obscure. On ne sait plus si l'on marche dans des couloirs, dans des souvenirs, ou dans un organisme. La pierre respire, mais ce souffle n'est pas celui d'un être vivant, c'est le souffle même du Mal en train de prendre forme, comme une lente germination noire. Ils avancent, non guidés par des portes ou des marches, mais aspirés par des zones plus sombres que les autres, comme si chaque recoin de l'ombre était une bouche cherchant à les engloutir. Et alors les figures commencent à apparaître, non pas comme des fantômes mais comme des états successifs de la pierre elle-même.

GEORG

Ce n'est pas une apparition, c'est une formation, quelque chose comme une silhouette humide qui se détache d'un mur, et je vois, non de mes yeux mais comme par une fièvre derrière mes paupières, un homme couvert de croûtes

blanches, le front bas, penché sous un arbre qui pousse ici, au cœur du château, un arbre sans feuilles, un arbre d'hiver dont les branches frappent les murs avec un bruit de nerf, et le lépreux ne parle pas, il écoute, et il est à l'orée, mais l'orée n'est plus la forêt, l'orée est sa propre peau, cette frontière où la chair commence à ne plus être reconnue par elle-même, et je comprends que la lèpre est la première métamorphose du Mal : l'exil du corps hors de lui-même, l'exil silencieux du vivant rejeté par sa propre matière, et l'arbre, en frappant la pierre, l'acclame comme un prêtre acclame une victime, sans joie mais avec la gravité d'un rite accompli depuis des siècles, et je n'ai pas peur, car je sens que ma propre peau commence, elle aussi, à ne plus tenir tout à fait autour de moi, comme un manteau trop large qui glisserait lentement, et je marche encore.

Plus loin, un bruit de battement, non comme un vol vif, mais comme le froissement de trois grandes ailes lourdes, et les corneilles apparaissent au-dessus d'un puits intérieur, elles tournent, elles décrivent des cercles exacts, comme si elles suivaient une partition gravée dans l'air, et leur vol ne fait aucun son de plume, il sonne comme une musique, une sonate aux accords fanés, et je sens sous mes côtes cette musique, comme si mes os devenaient caisse de résonance, et je

comprends que ces oiseaux ne cherchent pas à s'enfuir, ils rejouent éternellement une boucle, la boucle d'un crime non résolu, et chaque tour est un aveu qui ne parvient pas à se formuler, et je me sens pris dans leur trajectoire, comme un point de leur cercle, et déjà je tourne, je tourne sans bouger, je suis pris dans la géométrie du Mal.

LE PÈRE

(A voix basse, serrée)

Je vois ces chevaux noirs et rouges que tu nommais tout à l'heure, Georg, ils sont là, dans les couloirs, ils ne galopent pas, ils avancent en silence, leurs sabots ne frappent pas la pierre, et pourtant je sens sous mes pieds la vibration de leur passage, comme un tambour intérieur, et leurs yeux ne regardent pas devant, ils regardent en arrière, comme s'ils se souvenaient encore du village, comme si le Mal les avait arrachés mais qu'un fil les retenait encore vers une lumière perdue, et je comprends qu'ils ne tireront plus jamais de charrue, qu'ils ne porteront plus de fardeaux vivants, ils ne sont plus les chevaux des hommes, ils sont devenus les chevaux du Mal, les montures silencieuses du destin, et je sens, dans ma poitrine, que je suis de la même race, arraché à la maison mais retenu par un fil invisible, un fil qui ne

ramène pas mais qui empêche de tomber tout à fait, et cela, cela est une torture plus subtile que la chute.

Dans un renforcement, une porte sans charnière, ouverte sur une salle basse. Une lumière rouge comme une braise refroidie vient du sol, et là, un gibier éventré, posé sur une table de pierre, et le chasseur vert, les mains fumantes, penché sur la carcasse, ne lève pas la tête, il répète un geste sans fin, il ne se nourrit pas, il ne dépèce pas pour manger, il dépèce pour dépouiller la vie de ses formes, il dépèce pour que la chair ne soit plus chair, et je sens que ce geste pourrait être le mien, ou le tien, Georg, ou le tien, Grete, car nous aussi, nous ouvrons les choses sans les consommer, nous ouvrons les lieux sans les habiter, nous ouvrons la vie sans en boire le sang, et ce crépitement dans l'air, est-ce la graisse qui brûle ou le rire étouffé du Mal qui expérimente sur nous son scalpel?)

GRETE

(Elle parle en descendant la voix, comme si elle écoutait sa propre gorge)

Je reconnais la barque rouge, elle glisse dans un couloir où coule une eau stagnante, c'est l'étang revenu ici, l'étang monté dans le château comme un rêve remonte dans la tête d'un mourant, et le pêcheur y est, assis dans sa barque, mais

il ne pêche plus, il tient le poisson noir contre lui, comme on porte un enfant malade, et le poisson a un visage, un visage d'homme, un visage qui pourrait être celui du Père, ou le tien, Georg, ou le mien, si l'on retirait de moi mes yeux, et je sens un dégoût très lent monter dans ma bouche, pas un dégoût de chair, un dégoût de vérité, et je comprends que la race humaine porte en elle le souvenir de ce poisson, cette forme du Mal qui a voulu sortir de l'eau pour apprendre à souffrir debout, et je tremble, non de peur, mais de reconnaissance : je reconnais dans cette nageoire crispée la main que j'ai tendue tant de fois pour aimer, et j'entends les roseaux qui crient comme des hommes en querelle, ils ne parlent pas, ils se déchirent, et je sens que le Mal prend note, il répertorie chaque cri, chaque plainte, comme on note les fautes dans un livre de comptes.

Une auberge apparaît, non comme un bâtiment, mais comme une odeur : vin sombre, poutres noircies, paroles suspendues dans l'air, quelqu'un rit, mais ce rire ne vient pas de la gorge, il vient d'un couteau posé sur une table, et la table est couverte de miettes anciennes, de gestes jamais achevés, et ils comprennent qu'ils y ont siégé avant de naître, et qu'ils y reviendront après leur mort, car l'auberge n'est pas un lieu : c'est le vestibule de toute violence, l'endroit où les hommes

boivent avant de tuer et s'assoient après avoir tué, et le vin, ici, n'est pas un breuvage, c'est un pacte, un pacte avec la nuit, et la nuit signe toujours.

Un souffle chaud, plus organique, plus animal : le griffon, non comme une bête mais comme un concept incarné, griffon des falaises intérieures, griffon des colères contenues, griffon des cris muets, il n'attaque pas, il tourne, il rode, il attend que la mer intérieure se fracture, et la mer est là, dans une salle basse, étendue noire, avec des éclats d'écume qui semblent faits de cendre, et le Mal, ici, prend la forme d'un horizon intérieur, une ligne de tempête que rien n'arrêtera.

Enfin, la colline aux ossements, elle n'est pas dehors, elle est là, elle est le cœur du château, un amoncellement de pierres, de marches, d'escaliers effondrés, qui montent vers une coupole où rien n'est inscrit, et pourtant on entend, oui, on entend clairement, le bruit de pas sur les os, comme des clochettes sèches, et chaque pas semble répondre à un nom, non pour l'appeler, mais pour l'effacer.

L'ASSASSIN

(Voix plus sombre, mais étrangement calme comme quelqu'un qui ne doit plus frapper, mais seulement conduire)

Vous voyez, je n'ai plus à lever la main, le Mal n'a plus besoin de mon bras, il se suffit à lui-même, il a pris la forme du château, il a pris la forme de vos souvenirs, il a pris la forme de tout ce qui fut vivant et qui refuse maintenant de mourir sans témoigner, et moi, je ne suis plus que l'intendant, celui qui veille à ce que la métamorphose suive son ordre, celui qui s'assure que chaque image trouve un corps, même pour quelques secondes, avant de se dissoudre, et je vous le dis avec une douceur qui n'est pas humaine : il n'y aura pas de retour en arrière, car ce que vous avez vu n'est plus un poème, c'est une chambre où le Mal a appris à respirer, et quand le Mal respire, il vit, et quand il vit, il marche, et quand il marche, il réclame.

Le château s'est retiré dans sa propre ombre et ne demeure plus qu'un rebord de nuit, un ourlet de pierre sur la rive, tandis que l'étang reprend toute la scène comme une pupille ouverte, lisse, froide, immobile, et pourtant chaque souffle, chaque mot, chaque regard y dépose une poussière d'ombre, un cercle lent, une fatigue d'étoile ; les arbres se penchent non comme des témoins mais comme des officiants végétaux, et l'air, saturé d'un novembre sans fin, a l'odeur des choses qui savent qu'elles vont servir ; Grete est là, sans geste, les mains le long du corps, la tête à peine inclinée comme pour écouter quelque

chose de plus bas que la surface, peut-être la respiration d'un monde submergé, et Georg, un pas en arrière, la voit avec cette lucidité blessée qui ne peut plus la défendre mais peut encore nommer, et le Père, plus lourd qu'une pierre, ouvre la bouche pour demander grâce et n'entend plus sa propre voix, car à cet instant l'étang, par un consentement presque imperceptible, accepte de devenir autel, et c'est alors qu'Erhart paraît, non en surgissant mais en se précipitant doucement depuis l'intérieur de la nuit, vêtu d'un noir sans reflet, non pas noir de deuil mais noir de consécration, un noir qui absorbe la lumière comme un sang ancien, et son visage, blême, n'est pas un masque de tyran mais le visage exact de celui qui célèbre, le prêtre qui sait, l'officiant d'un sacre inversé, et sa voix, lorsqu'elle s'élève, n'a pas l'âpreté d'un ordre mais la solennité d'un rite qu'on ne discute pas.

ERHART

(le prêtre noir)

Ce qui se tient ici n'est pas une femme à profaner, ce qui se tient ici est le vase du monde vidé par le sommeil et requis par la nuit pour qu'elle se verse enfin quelque part, et nous ne faisons pas une violence, nous accomplissons une logique, car lorsque la maison s'efface, lorsque le parc devient ville morte, lorsque le château perd son dedans et son dehors, il

faut qu'une chair reçoive la part d'ombre errante, il faut qu'un souffle humain accepte de porter le nom qui n'a pas de bouche, et c'est toi, Grete, c'est toi qui es venue sans le savoir jusqu'au bord exact où l'eau cesse d'être miroir pour devenir mémoire ; ne tremble pas, ne recule pas, car ce qui vient ne vient ni de moi ni de lui ni d'eux, cela vient du calendrier enterré sous la mousse, cela vient des chevaux noirs et rouges qui n'arrivent jamais au village, cela vient des corneilles qui rejouent la sonate éteinte au-dessus des puits, cela vient de la mèche blanche tombée dans le sureau et du doigt de cristal frappant la porte, cela vient de la flûte de la lumière et de la flûte de la mort, et je ne te demande pas d'y croire, je te demande seulement d'y tenir.

(Il avance, pas après pas, comme on compte des stations, sans hausser la voix, sans brusquer le temps ; ses mains ne saisissent rien, elles ne forcent pas, elles portent des objets pauvres, presque enfantins : une coupe basse en fer terni, un petit sac de cendre froide, une lame courte rangée dans sa gaine comme on range un mot dans sa phrase, et une bande de lin sans couleur, étroite, roulée sur elle-même ; il pose la coupe au ras de l'eau, non pour remplir mais pour offrir un bord, puis il ouvre le sac de cendre et en renverse un peu sur sa paume, et la cendre n'a pas l'odeur du foyer mais celle d'un

linge brûlé, d'un livre, d'un cheveu, d'une église vide ; il ne regarde personne, seulement la surface.)

GEORG

Erhart, si ton rite est une arme, retourne-la vers moi, si ton rite est une balance, pèse mes os, ma bouche, ma parole, pèse tout ce qui, en moi, a appelé la nuit par des noms trop exacts, mais laisse-la, laisse Grete dans l'ignorance qui la protège, car elle n'a pas parlé, elle s'est tenue là où le monde demandait une présence, elle n'a pas sollicité l'ombre, elle n'a rien exigé, et si la malédiction veut un visage, qu'elle prenne le mien ; et pourtant je sais, pendant que je parle, que ce que je propose est infirme, car la liturgie n'écoute pas les offres, elle s'accomplit, et la seule grâce qu'elle accorde est que le témoin voie jusqu'au bout et ne se retire pas.

LE PÈRE

Grete, mon enfant, petite, si ce nom a encore une place au bord de cet étang, tourne les yeux vers moi une dernière fois, non pour te sauver mais pour me laisser t'appeler, car je sens que le monde a décroché le crochet qui tenait la porte et que rien ne se ferme plus, et si l'on doit poser un signe sur ton front, que ce signe passe par ma main, que ce soit ma cendre, mon aveu, mon silence qui s'y dépose, afin que personne ne puisse dire que tu as été livrée sans père, et si je ne peux pas,

si ma main tremble et ne trouve pas la hauteur, alors qu'Erhart, le sombre, te marque, mais qu'il sache qu'il marque aussi ma maison, mes morts, tout ce qui en moi s'est tenu assis trop longtemps sur les marches délabrées.

(Erhart incline une fois la tête, non par componction mais par exactitude ; il approche et l'étang, sous ses pas, ne bouge pas, ce qui est plus terrible que le frisson ; il ne touche pas Grete d'abord, il entrouvre la bande de lin et la passe dans l'eau comme on tire une note d'un instrument, puis il exprime l'eau sur la cendre, et la cendre devient pâte sombre, la boue sacrée des commencements ; il lève sa paume et, très lentement, trace sur la surface de Grete ce que la nuit lui commande mais pas une croix, pas un signe ancien, mais un geste unique, oblique, une ligne qui part de la tempe gauche, descend sur la joue, passe à la commissure des lèvres, longe la gorge jusqu'à l'ombre de la clavicule, et s'arrête au bord du sternum comme on retient un cri ; la peau ne saigne pas, elle reçoit ; l'air, lui, change de densité.)

ERHART

Ce n'est pas un sceau, c'est une ouverture ; ce n'est pas une propriété, c'est une charge ; tu ne porteras pas ce trait comme on porte une honte visible, tu le porteras comme on porte une source bruissante sous la maison, et si quelqu'un

penche l'oreille vers toi, il entendra monter très bas l'automne entier, et la nuit entière, et la race entière, et tous les dormeurs de la colline aux ossements, et toutes les corneilles qui recommencent, et tous les poissons qui veulent des yeux, et tous les chevaux qui ne trouvent plus l'écurie ; ne prends pas peur de l'eau, elle ne t'engloutira pas, car ce n'est pas l'eau qui baptise ce soir, c'est la cendre, et la cendre ne lave rien, elle consacre.

(Grete n'a pas fermé les yeux ; elle ne recule pas ; elle ne consent pas par soumission mais par exactitude, comme quelqu'un qui comprend qu'il est arrivé au point d'une phrase où la conjonction attend ; sa voix, lorsqu'elle vient, ne supplie pas, elle dépose.)

GRETE

Je ne veux pas être reine d'un royaume de nuit, je ne veux pas être prêtre d'un temple dont la flamme brûle les ailes des phalènes et les joues des enfants, je ne veux pas, et pourtant je reconnais que ma chair s'ouvre comme une fenêtre qu'on n'avait jamais poussée et qui donne sur une cour plus vaste que toutes les villes, je reconnais que la marque sur ma peau n'est pas une morsure mais une mémoire, je reconnais que la cendre a une douceur froide et qu'elle se souvient à ma place, et si je dois porter, je porterai, non pour dominer ni pour

attirer, mais pour retenir un peu de nuit dans une forme qui ne dévore pas ; seulement, Erhart, prêtre noir, donne-moi un mot pour parler sans perdre mon souffle, donne-moi un mot qui ne soit ni lumière ni mort et qui pourtant ne trahisse ni l'une ni l'autre.

ERHART

Dis : demeure.

(À ce mot, un filet d'eau s'échappe de la bande de lin encore humide et tombe dans la coupe en fer, goutte après goutte, et chaque goutte sonne, ténue, comme une clochette lointaine ; Erhart tire alors la courte lame de son fourreau, non pour blesser, non pour posséder, mais pour couper dans la chevelure de Grete une mèche qui a blanchi trop tôt, souvenir du sureau, et il laisse cette mèche tomber dans la coupe avec la lenteur d'un rameau qu'on confie à l'hiver ; la lame ne touche pas la peau, elle coupe le lien qui reliait encore Grete à une enfance non instruite du mal, et le geste, sans cruauté, est plus terrible que la violence, parce qu'il est juste.)

GEORG

Je vois la marque comme on voit, par transparence, le chemin que prend une comète dans une eau noire, et je comprends que rien, désormais, ne sera rendu à sa place ordinaire, je comprends que le langage lui-même demandera à Grete sa

respiration pour ne pas devenir un feu sans bords, et je jure, ici, au bord de l'étang, devant la cendre et devant la lame, que je ne te laisserai pas seule porter la demeure, que je répondrai pour toi, que je serai, s'il le faut, le mur contre lequel l'arbre frappe et la pierre qui n'ouvre plus, et que si la malédiction réclame une bouche, elle me trouvera, mais qu'elle sache que la tienne s'ouvrira seulement pour le mot que tu as reçu.

LE PÈRE

Petite, ma petite, je ne te couvre plus de la main d'argent, je ne t'aveugle plus, je pose seulement ma paume au-dessus de ton front à la place où la cendre a tracé sa ligne, non pour effacer mais pour réchauffer, et je dis bas, très bas, de la voix qui m'est restée, celle qui ne commande pas : si c'est cela le rite, qu'il soit accompli, mais qu'il nous donne la force de ne pas devenir des bêtes bleues muettes sur les autels, qu'il nous laisse une marche sous le pied, une seule, même délabrée, pour que nous ne tombions pas tout à fait dans le sommeil sans réveil.

(Erhart referme la lame avec la discrétion de celui qui éteint une veilleuse ; il noue la bande de lin autour de la coupe, comme on lie une blessure ou un livre, puis il recule d'un pas, sans tourner le dos ; le vent ne se lève pas ; l'étang demeure ; l'odeur de cendre et d'eau froide remplace l'odeur de feuilles

; quelque part, très loin, un merle hésite entre deux notes et renonce ; alors Grete, d'une seule inspiration, dit le mot qu'elle a reçu, et ce mot, tombant, fait un cercle sur la surface.)

GRETE

Demeure.

(Le cercle s'élargit, touche la rive, revient, et lorsqu'il revient il n'y a plus d'ombre de château sur l'eau, il n'y a plus que trois silhouettes et un officiant, et la nuit autour d'eux paraît moins avide, non parce qu'elle a cédé, mais parce qu'elle a trouvé où se tenir ; la souillure n'a pas sali, elle a consacré ; elle n'a pas possédé, elle a pesé ; elle n'a pas humilié, elle a désigné ; et dans cette exacte horreur s'ouvre un passage minuscule, plus étroit qu'une veine, par où la tragédie peut continuer sans se dévorer elle-même.)

SCÈNE 5

Ils reviennent. Non par décision, mais parce que la forêt les ramène, comme on ramène un corps vers la maison avant de refermer la porte sur le deuil. La cabane est là, mais ce n'est plus celle qu'ils ont quittée, elle semble plus basse, comme affaissée sous un poids invisible, et les murs, tout en bois brut, portent maintenant une étrangeté, comme si les fibres avaient bu quelque chose de l'étang, de la cendre, du rite sombre accompli sous les arbres ; aucune lumière n'en sort, même pas une fente de feu. Ils s'arrêtent devant, sans entrer encore, et le silence autour d'eux n'est plus celui de l'attente, mais celui du retour du Mal dans sa demeure d'origine comme si la maison, elle aussi, avait toujours su que tout finirait ici.

GEORG

Père, tu vois cette cabane comme je la vois à présent : ce n'est plus un refuge, c'est une bouche, la bouche même du mensonge ancien, celle que vous avez dressée autrefois pour protéger votre honte en l'appelant foyer, et je te parle non pour te juger comme un fils juge un père, mais comme un homme parle au seuil du secret qui l'a engendré, car tout a recommencé ce soir, tu le sais, au bord de l'étang, sous les arbres où Erhart, sombre prêtre, a tracé la cendre sur le front de Grete comme on trace le signe d'un pacte irrévocable, et

ce geste n'est pas né de lui, il ne vient pas de la seule nuit qui nous a surpris, il vient de plus loin, de plus en arrière, là où ta vie touche celle du premier-né que tu as laissé mourir à Vienne, cet enfant sans visage qui n'a reçu ni bénédiction ni nom entier, car vous, toi et Marie, vous aviez déjà commencé à jouer au sacré, à appeler union ce qui n'était que fuite, à recouvrir de religion un lit né d'une tromperie, et le prêtre qui a béni votre mariage en Hongrie, n'était-il pas lui aussi une image d'Erhart, un Erhart d'avant, un Erhart de lumière blanche, qui prononçait des paroles vides sur un amour déjà souillé par la peur, par la honte, par la dissimulation ?

Et le premier-né, celui qu'on ne nomme plus, celui qui n'a jamais eu le droit de respirer dans la maison, l'avez-vous porté dans vos bras comme on porte la promesse d'un avenir, ou l'avez-vous abandonné en chemin comme on se débarrasse d'un témoin trop exact ? Dis-le, ne te cache pas derrière ton silence, car je sens dans les murs de cette cabane le souffle d'un enfant sans sépulture, je l'entends, oui, je l'entends, il ne pleure pas, il respire à peine, comme un poisson noir que personne ne veut regarder dans les yeux, et je comprends, père, que Grete, ce soir, au bord de l'étang, n'a fait que répondre au geste que tu as inauguré avant même notre naissance, toi qui as laissé un enfant mourir en bas âge

dans une ville étrangère pour sauver le mensonge d'une union bâtie sur un simulacre religieux, toi qui as fui vers ce bois pour cacher le cadavre de l'amour, toi qui as fait de cette cabane un tombeau aux planches mal jointes, et aujourd'hui Grete, dans son corps, a reçu la même cendre, la même marque, non parce qu'elle a fauté par désir, mais parce que le désir ne suffit pas à expliquer la malédiction, il faut la faute, il faut la fuite, il faut le mensonge, et tout cela tu l'as donné au monde par ta main.

(Le Père ne bouge pas. Il regarde la cabane comme on regarde un cercueil dont le couvercle ne ferme plus. Sa bouche s'entrouvre, mais aucun mot ne sort. L'air autour de lui pèse comme une pierre imbibée d'eau ; il vieillit d'un seul coup, comme si les années retenues derrière ses dents venaient de lui tomber sur les épaules.)

LE PÈRE

(Sa voix est comme tirée d'une profondeur, froide et lente)

Je ne nie pas... Je ne nie plus... Oui, il y eut un enfant, oui, il naquit à Vienne, il respira à peine, il nous regarda sans regard, et Marie avait le visage d'une femme qui veut croire qu'elle n'est pas mère, et moi, je voulais croire que je pouvais encore choisir, que tout ne s'était pas joué là, dans cette chambre

d'hôpital où je n'ai pas tendu la main, et lorsque nous avons fui vers la Hongrie, ce n'était pas pour recommencer, c'était pour couvrir, c'était pour faire semblant d'ériger un foyer sur l'oubli, et le prêtre qui nous a unis ne nous a pas bénis, il nous a enregistrés comme on enregistre un contrat, et j'ai vu dans ses yeux qu'il savait, il savait que le sacré ne descend pas sur les simulacres, mais je n'ai pas reculé, par orgueil, par fatigue, par peur, et l'enfant est mort de notre fuite, de notre incapacité à porter le poids de notre propre chair, et je l'ai su, je l'ai su au fond de mes nuits, mais je n'ai pas voulu le dire, car dire c'est faire naître une seconde fois, et je n'avais plus de bras pour un enfant, je n'avais plus que cette cabane, et je n'ai pas compris qu'en renonçant à lui, je livrais tous les autres, toi, Grete, Maximilien, et même Erhart, à la répétition d'un Mal qui ne tue pas une fois, mais demande à naître dans chaque génération, jusqu'à ce qu'un être marqué consente à le recevoir comme Grete l'a reçu ce soir.

(Grete parle alors, non pour attirer l'attention, mais parce que sa voix vient comme une conséquence naturelle du rite, comme la fumée vient du feu invisible.)

GRETE

(très bas, sans ironie, sans colère, la voix d'une femme qui est déjà ailleurs)

Je ne nie pas non plus. J'ai trompé, oui, mais je ne l'ai pas fait par désir, je me suis laissée approcher comme on se tient devant une eau sombre en espérant qu'elle nous renvoie un visage intact, et Erhart m'a parlé comme parle un prêtre avant la coupe, il ne m'a pas prise comme un homme prend, il m'a dessaisie comme un rite dessaisit, et quand j'ai consenti car oui j'ai consenti, même du bout des lèvres, ce n'était pas un consentement amoureux, c'était un consentement rituel, un "soit" prononcé sans comprendre, et je sens maintenant que ce que j'ai vécu n'est pas une faute privée, c'est l'écho de ta fuite, père, de la fuite que tu n'as jamais confessée, et c'est pourquoi je ne crie pas, je ne me débats pas, je porte, et en portant je souffre, mais je comprends, et cette compréhension me brûle plus que la honte.

Silence. La cabane semble se reculer d'eux, comme un animal blessé. Une brise invisible soulève très légèrement la cendre sur la ligne tracée sur le visage de Grete. La malédiction a maintenant un visage, un nom, un lieu. Et le premier-né oublié respire tout près, comme un enfant mort qui attend enfin qu'on prononce son nom.

Ils sont encore devant la cabane. Ils n'entrent pas. Ils ne peuvent pas entrer encore, car quelque chose n'a pas été nommé, et tant que le nom n'est pas prononcé, les murs

refusent de reconnaître les vivants, comme une maison qui ne veut pas contenir un mensonge supplémentaire. Le bois est immobile, mais on sent derrière les planches un souffle discret, un murmure très ancien, comme si le lieu lui-même retenait un battement en attente d'un signe. Et c'est Georg qui comprend le premier, non par raison, mais par cette lucidité douloureuse qui voit à travers la chair, comme on voit la braise sous les cendres froides.

GEORG

Père, il y a un absent plus lourd que nous trois réunis, un absent plus dense que les murs de la maison, il n'est pas derrière la porte, il n'est pas dans l'étang, il est dans l'air même que nous respirons, il est la fissure dans ta voix, le tremblement dans les planches, la fatigue dans les yeux de Grete, et si nous n'avons pas encore pu entrer, ce n'est pas parce que la cabane nous refuse, c'est parce que celui qui manque n'a pas de seuil à franchir, et tant que nous ne lui avons pas offert un seuil, aucun de nous ne pourra reposer sous un toit, pas même pour une nuit. Tu le sais, même si tu ne veux pas encore le dire, tu l'as toujours su, depuis Vienne, depuis le lit blanc, depuis la fuite sous la pluie, depuis le mariage prononcé sous un autre ciel, sous une lumière impure, avec des paroles qui sonnaient comme du sacré mais

qui n'étaient que masque, tu l'as su depuis le moment où tu as fermé une porte sur un enfant qui respirait encore, et cet enfant, tu ne lui as pas donné de chambre, tu ne lui as pas donné de nom à porter dans ta bouche, et c'est pourquoi sa présence aujourd'hui ne se tient ni dans le ciel, ni dans la tombe, elle flotte autour de nous comme une buée qui ne sait pas où se poser, et il n'y aura pas de demeure, ni pour nous, ni pour Grete, ni même pour la malédiction, tant que ce nom ne sera pas prononcé ici, sur cette terre, au pied de cette maison, dans la nuit qui sent la cendre et le bois brûlé.

Père, ce nom est sur ta langue depuis des années, et il a brûlé ta chair à force d'être retenu, ce nom est ton premier fils, celui que tu as laissé derrière toi, comme on abandonne une valise trop lourde en espérant que personne ne la réclame, et pourtant c'est lui, c'est lui qui demande à entrer, c'est lui qui attend, il n'attend pas de pardon, il attend seulement d'exister, il attend que tu dises, à voix haute, comme on allume une lampe pour un mort.

(Le Père ferme les yeux. Son visage se creuse, non de honte, mais de vérité. On dirait un mur qui se fissure lentement, pas d'un coup, mais par élargissement progressif de ce qui était déjà brisé. Ses lèvres tremblent, non de peur, mais d'effort,

effort de faire passer un nom à travers une gorge que des années de silence ont rendue dure comme pierre.)

LE PÈRE

(Dans un souffle long, presque un soupir couché sur la terre)

... Gustav !

(Le nom ne jaillit pas, il tombe. Il tombe comme un caillou lourd dans un puits, et le puits, c'est la maison, c'est la nuit, c'est la lignée tout entière. Rien ne bouge tout de suite. Le silence s'épaissit encore, comme si la nuit ne comprenait pas, puis un léger frémissement dans les planches, comme si la cabane inspirait pour la première fois, comme si elle admettait enfin un quatrième souffle entre ses murs. Grete baisse lentement la tête, et sa main, presque sans volonté, se pose sur la marque de cendre tracée par Erhart sur sa peau. Elle ne pleure pas. Elle ne se redresse pas non plus. Elle s'incline, avec une lenteur grave, comme on s'incline devant un cercueil qui n'est pas encore fermé.)

GRETE

Qu'il entre. Qu'il prenne place. Qu'il ne soit plus dehors.

Qu'il ne soit plus sans demeure.

(Alors, l'air change, pas violemment, pas comme un vent, mais comme une pièce que l'on ouvre après des années, et l'odeur

qui sort n'est pas celle de la mort, mais celle des choses que l'on a trop longtemps enfermées pour ne plus les voir. L'étang semble reculer, ou peut-être est-il entré avec eux, dans le bois, dans la cabane, dans leurs poitrines. Une goutte d'eau, peut-être deux, glisse le long du montant de la porte, comme si la nuit pleurait à la place de ceux qui n'y parviennent plus. Et le Père, très lentement, avance la main. Sa paume reste, un instant, suspendue à quelques centimètres du bois, comme si un autre battement devait s'y ajuster, et dans le silence on entend, imperceptible, un souffle ténu, qui n'est ni celui de Georg, ni celui de Grete, ni celui du Père, mais un souffle plus léger, plus jeune, comme un enfant endormi qu'on n'ose pas réveiller. Et alors seulement, le Père pose la main sur la porte, non pour l'ouvrir, mais pour signifier qu'elle peut désormais s'ouvrir. Et derrière eux, les arbres se taisent complètement, et l'étang se fige, comme si tout le monde, vivant, mort, oublié, retenait un instant la respiration.)

GEORG

... Nous ne sommes plus trois.

Un temps qui dure. Un temps lourd comme un cœur qu'on repose dans une poitrine. La nuit ne donne pas son verdict, elle écoute. La scène ne se referme pas brusquement, elle se ferme comme on ferme une paupière sur une vision trop vive, avec

lenteur, avec ce frémissement presque tendre qui précède la douleur.

ACTE II

SCENE 1

Le tragique ne parle plus, il s'est consumé. Ce qui parle, ce sont ses cendres. Et pourtant, dans ces cendres, une braise, presque honteuse d'exister encore, persiste : le cygne sur l'étang noir, reflet ultime d'une lune désormais absente, la salamandre dans la cendre tiède, la fenêtre encore éclairée dans le château déserté.

GEORG

Le mutisme s'est abattu sur ce lieu comme un lourd voile d'acier qui étouffe tout souffle, toute tentative de vie. Il y a ici une immobilité qui ne ressemble ni à la paix ni au repos, mais à un arrêt irréversible du temps, une suspension figée dans le néant. Regarde ce miroir d'eau, ce lac bleu-vert, insondable, silencieux, où les cimes sombres des arbres antiques se brisent en éclats d'ombres mouvantes, portées par des nuages lourds et vagues. Ce bassin n'est pas un simple reflet : c'est un gouffre profond où se perdent les souvenirs, où s'enfoncent les cris étouffés du passé. À chaque instant, il avale un peu plus de lumière, comme si la mémoire elle-même s'étiolait dans un abîme sans fond.

GRETE

Oui, ce silence ne respire pas, il pèse sur chaque pierre comme une malédiction ancestrale. Les colombes, fragiles et paniquées, volent d'une faille à l'autre, portées par une peur sourde qu'elles ne peuvent nommer. Leur battement d'ailes est l'écho d'un désarroi profond, un appel muet à un refuge qui n'existe plus. Elles cherchent, comme nous, un sanctuaire dans la dévastation du temps, une cachette dans la chair fissurée du château. Leur fuite perpétuelle dit l'angoisse d'un monde délaissé, d'une lumière qui vacille sous le poids des années, et pourtant elles reviennent, obstinées, fragiles sentinelles d'un espoir qui se meurt.

GEORG

Ce château est un corps fatigué, meurtri, dont les murs suintent la mémoire d'un passé brûlé. Chaque fissure, chaque pierre noire semble pleurer une histoire oubliée, un chant perdu dans l'ombre. La lumière du soleil qui perce les fenêtres aveugles est une lueur morcelée, une flamme vacillante, presque incertaine, comme si le jour lui-même hésitait à pénétrer ce royaume de ténèbres. Pourtant, cette lumière, fragile et éclatante à la fois, porte la trace d'une vie obstinée, qui refuse de s'éteindre totalement malgré la mort qui rôde

dans chaque recoin. C'est une lutte silencieuse entre l'éclat et l'obscurité, entre le souvenir et l'oubli.

GRETE

Une rose unique, convulsée dans le temps, voilà l'image qui me hante. Cette rose n'est pas une fleur fraîche et éclatante, mais une présence figée, tordue par la douleur et l'absence. Elle est ce dernier vestige de beauté dans un monde fané, un souffle retenu entre vie et mort. Nous sommes prisonniers de cette rose fanée, toi et moi, liés par le parfum lourd et âcre d'un passé qui refuse de s'effacer. Cette rose, c'est notre mémoire commune, une cicatrice profonde, un battement suspendu dans le temps, qui colore nos nuits et emplit nos silences.

GEORG

Dans ces couloirs étroits et poussiéreux, je sens encore un souffle, un souffle chargé de fièvre et de regrets, qui fait frissonner les pierres et chasser les chauves-souris apeurées. C'est comme si le passé, ce spectre lourd et glacé, continuait de respirer entre les murs, un souffle lourd, silencieux, qui enveloppe tout d'un manteau froid et suffocant. Ce souffle est plus qu'une mémoire : c'est une présence vivante et immobile,

un poids insoutenable qui pèse sur nos épaules. Nous sommes prisonniers de ce souffle, captifs d'un instant qui ne passe pas, d'une nuit sans aube.

GRETE

La chambre où tout s'est figé est un sanctuaire de l'absence. Ici, le silence est épais, presque palpable. Les objets éteints, recouverts de poussière, sont les témoins muets d'une vie stoppée, d'un souffle coupé. Ils gardent en eux le murmure perdu d'un temps révolu, des gestes oubliés, des caresses effacées. Ce langage muet, ce chant silencieux, nous hante et nous déchire à la fois. Nous sommes à la fois les gardiens et les captifs de ces reliques figées, prisonniers d'une mémoire qui ne sait que se taire.

GEORG

Et nous, dans ce lieu où le temps semble s'être brisé, sommes-nous encore vivants ? Ou sommes-nous devenus des ombres errantes, des fantômes suspendus dans une éternité de silence ? Le temps s'écoule, mais il ne nous emporte pas, il nous abandonne à cette immobilité pesante, à cette absence de lumière. Parfois, je crois entendre le silence lui-même nous parler, nous condamner, nous rappeler à notre propre néant.

GRETE

Ce silence est notre prison et notre langue, notre ultime vérité. Dans cette immensité d'abandon, nous sommes liés, toi et moi, par un pacte de douleur silencieuse. Et pourtant, dans ce gouffre de ténèbres, il y a encore, parfois, une étincelle, fragile, vacillante, la promesse ténue d'un retour, d'un souffle, d'un souvenir qui refuse de mourir. Nous sommes à la fois les gardiens et les détenus de ce mystère.

Personne ne peut franchir cette barrière vivante, cette muraille palpitante de branches enlacées, tissées en une chair végétale qui étouffe toute intrusion. Le parc s'est métamorphosé, il est devenu un seul et immense être, un corps d'ombre et de silence qui respire sous le poids d'une nuit éternelle. Ce toit feuillu, lourd et suffocant, écrase tout espoir d'évasion. L'air lui-même se gorge de relents pourris, comme si les souvenirs moisies de mille secrets enfouis montaient à la surface, embaumant l'espace d'une putréfaction sourde.

GEORG

Pourtant, parfois, quand la nuit se fend d'une fissure inattendue, le parc s'éveille de son long rêve de cendres et murmure les réminiscences d'étés flamboyants, où la vie

palpitait au rythme des baisers volés et des étreintes fiévreuses, cachées sous l'ombre épaisse des feuilles. C'étaient des nuits où la lune, complice silencieuse, projetait ses images floues, comme des fantômes d'extase, sur le noir velouté du ciel. Des silhouettes élégantes glissaient dans l'obscurité, galantes et maniérées, portant avec elles des promesses douces et folles, des sourires suspendus dans l'air chargé de secrets. Ces souvenirs s'effacent pourtant bientôt, engloutis dans le silence abyssal du sommeil mortuaire du parc.

GRETE

Regarde ces eaux où flottent les reflets spectraux des hêtres pourpres et des sapins immobiles. Dans ce miroir trouble, un murmure s'élève des profondeurs sombres, un souffle désolé qui traverse l'étang. Des cygnes glissent, majestueux et figés, traçant des cercles parfaits autour du château défunt, comme des gardiens silencieux d'un royaume oublié, d'une souveraineté perdue. Leur cou élancé semble tendre vers une vérité qu'ils portent en eux, une mélancolie infinie qui les fait dériver, immobiles, dans l'ondulation légère de l'eau. Jour après jour, ils répètent cette danse lente et fatale, incarnation silencieuse d'un deuil sans fin.

GEORG

Aux bords, les lys blêmes s'élèvent parmi des herbes criardes, éclats discordants dans cette harmonie lugubre. Leur pâleur est un reflet dédoublé, plus blême encore que leur propre chair fanée, comme s'ils renvoyaient dans l'eau une image d'eux-mêmes vidée de toute substance. Et sous la surface, quand certains s'éteignent, d'autres surgissent, des mains minuscules et froides, mains de femme mortes, caressant les profondeurs oubliées, effleurant les mystères engloutis.

GRETE

Ces grands poissons aux yeux fixes, vitreux, évoluent en silence, curieux et indifférents, autour des fleurs blêmes, puis replongent dans l'oubli silencieux du fond, emportant avec eux des secrets immémoriaux. Leur monde est celui du silence et de l'ombre, une danse muette sous la surface, où la lumière ne pénètre jamais vraiment.

GEORG

Et tandis que tout s'enfonce dans cette immobilité, dans ce sommeil éternel, le mutisme de l'abandon s'insinue partout, s'inscrit dans chaque souffle d'air, chaque frémissement d'eau, chaque racine nouée. Il est la présence invisible, la loi

immuable de ce lieu figé, le dernier souffle d'un monde qui s'efface, la fin silencieuse d'un chant qui ne sera plus jamais repris.

GRETE

Nous sommes les témoins muets de ce tombeau vivant. Le parc, en son corps végétal, est le gardien d'un secret que nul ne doit déchiffrer. Et dans cette immensité d'ombres et de murmures pourris, notre propre abandon se confond avec le sien. Nous sommes liés à ce mutisme comme à une dernière prière, comme à une étreinte funèbre et douce.

GEORG

Là-haut, dans la chambre fissurée d'une tour oubliée, le comte s'assoit, immobile, jour après jour, comme figé dans une éternité suspendue. Ses yeux suivent le ballet lent des nuages, lumineux et purs, traversant la cime des arbres, semblables à des spectres blancs glissant sur l'ombre des forêts. Il aime ce feu éteint du soleil qui brûle au couchant, comme une promesse brisée, une chaleur qui s'éteint avant d'atteindre la terre. Il écoute, attentif, le chant lointain d'un oiseau isolé, libre dans son vol devant la tour, et la plainte sauvage du vent qui hurle, emportant avec lui les cris enfouis du château.

GRETE

Il voit ce parc endormi, lourd et sourd, prisonnier de son mutisme séculaire. Les cygnes glissent encore sur les eaux scintillantes, ces sentinelles silencieuses du passé, tournant en cercles parfaits autour du château en ruine, comme pour conjurer l'oubli. Les reflets bleu-verdâtre de l'étang tremblent doucement sous le souffle du vent, et dans ce miroir mouvant passent les nuages, radieux et purs, comme une lueur fragile qui tente d'effacer la pesanteur du temps. Les nénuphars se balancent au rythme léger du souffle, leurs pétales morts tendant vers le ciel, petites mains fanées qui caressent l'éphémère.

GEORG

Le comte contemple ce monde mourant comme un enfant perdu, désemparé face à un destin implacable, dont la force s'effrite à mesure que s'efface la lumière du matin. Il ne possède plus rien que cette mélodie sourde et infinie de son âme, ce chant triste et tenace, souvenir du passé qui ne cesse de l'appeler. Quand le soir tombe, il rallume sa lampe noire de suie, éclair fragile contre l'obscurité, et plonge dans les pages jaunies des livres anciens où s'épanouit la grandeur évanouie de ses aïeux.

GRETE

Dans ce feu solitaire, il revit les jours glorieux et splendides, ceux que le temps lui dérobe, mais qu'il fait surgir encore dans la fièvre de son cœur. Quand la tempête gronde, hurlant contre la pierre de la tour, ébranlant les murs jusqu'à leurs fondations, et que les oiseaux poussent des cris d'angoisse sous sa fenêtre, une tristesse sans nom l'enveloppe. Une lassitude millénaire pèse sur son âme, lourde d'un poids que seule l'histoire peut porter.

GEORG

Il presse alors son visage contre la vitre froide, cherche dans la nuit tourmentée une forme, un sens, une rédemption. Tout lui apparaît irréel, fantomatique, comme un rêve funèbre tissé d'ombres et de lumière éteinte. La tempête déchaînée emporte avec elle les vestiges d'un passé mort, comme pour disperser dans le vent tout ce qui fut.

GRETE

Puis, lorsque l'aube dilue les hallucinations de la nuit, que la tempête s'apaise et que les cris s'évanouissent, un silence

absolu retombe, dense, impénétrable. Le mutisme de l'abandon, inaltérable et total, pénètre à nouveau chaque pierre, chaque souffle, chaque souffle suspendu. Il est le dernier souverain de ce château en ruine, le gardien impassible de ce monde figé entre la vie et la mort.

GEORG

Regarde ce miroir, posé là, brisé en mille éclats sur le sol froid. Chaque fragment retient un morceau de l'instant figé, un éclat du passé qui ne cesse de se morceler. Le temps, dis-tu, est figé mais il se multiplie, il se disperse en milliers d'images fragmentaires, en éclats qui ne s'ajustent plus, chacun renvoyant une vérité différente.

Je cherche mon visage dans ces brisures et je ne le trouve plus. Parfois c'est l'ombre d'un frère perdu, parfois le reflet d'un inconnu. Le miroir se refuse à la totalité. Il est le labyrinthe où se perdent les âmes, là où le temps cesse d'être linéaire et devient éclat, polyphonie insaisissable. Je voudrais recoller ces morceaux, mais chaque tentative déchire davantage la lumière. Alors j'écoute le silence des éclats. Il me parle d'absence, de rupture, d'un abîme secret sous la surface.

GRETE

Ce miroir cassé est le chant silencieux de nos vies fracturées, de nos souvenirs éclatés que le vent ne rassemble plus. Chaque fragment est une mémoire isolée, un visage que le temps a oublié de recomposer. Je touche ces morceaux, ils sont froids, tranchants, mais aussi doux, comme la peau fragile d'un enfant disparu.

Le reflet que j'y vois n'est jamais complet, jamais entier, c'est un rêve fragmenté, un labyrinthe de possibles brisés. Mais dans ce chaos de verre, je reconnais la beauté de la fracture : la lumière s'y disperse, elle éclate en mille couleurs inconnues, et là se niche la vérité du temps, non pas continu, mais discontinu, morcelé, fragile.

Le miroir n'est pas seulement cassé, il est vivant, il respire dans ses éclats, il parle le langage des absences. Peut-être, frère, ce n'est pas en recollant qu'on guérit, mais en acceptant de danser avec les fragments, de laisser chaque reflet parler sa solitude.

GEORG

Je sens alors que le temps ne meurt jamais vraiment, il se multiplie et se déchire en ces éclats invisibles. Il est la blessure où s'abritent nos silences, nos mots tus. La vérité n'est pas dans l'image unique mais dans la multiplicité des éclats, dans leur rencontre fragile, dans leur choc violent. Et si le miroir brisé était une fenêtre, non vers le passé, mais vers l'infini de possibles perdus et à jamais rêvés ? Si chaque fragment était une porte ouverte sur un monde suspendu, un monde où le temps s'arrête et recommence ? Alors le silence de l'abandon ne serait plus une fin, mais un début, le lieu secret où le regard se perd et se retrouve, éternellement fragmenté.

GRETE

Alors nous serions des funambules sur ce fil de verre, oscillant entre mémoire et oubli, présence et absence, vie et mort. Nous porterions en nous ce reflet éclaté, comme un trésor et une blessure. Je veux croire que chaque fragment, même minuscule, porte en lui la promesse d'un éclat plus grand, d'une lumière nouvelle qui traverse la nuit de l'oubli. Que le temps, figé dans le miroir brisé, est aussi le berceau où se tissent nos rêves dispersés, nos espoirs morcelés, un puzzle jamais achevé, un chant inachevé qui pourtant murmure la vie.

GEORG

Chaque éclat, chaque fragment est un secret à déchiffrer, un murmure suspendu dans l'éternité. Je tends la main vers une parcelle de verre où danse une lumière vacillante, comme un souffle fragile au bord du silence. Là, le temps s'étire, se plie, se fait fluide, un instant figé qui contient tous les autres.

Mais la vérité est que je ne peux saisir ni totalité ni continuité. Je ne peux qu'effleurer ces éclats, m'y perdre comme dans des miroirs d'ombres, et ressentir ce vertige doux-amer de l'éphémère éternisé. Le miroir brisé est la blessure ouverte du monde, la fracture par laquelle s'infiltrent les possibles oubliés, la mémoire fracturée de ce que nous étions et ne serons plus.

GRETE

Dans le silence glacé des éclats, je trouve aussi la beauté des limites, la poésie du fragmentaire. Le miroir ne ment pas : il révèle ce que nous sommes, non pas un tout cohérent, mais un tissage d'absences et de présences, de souvenirs éclatés, de voix qui se répondent en échos distants. Je vois dans ces éclats les reflets de nos rêves brisés, mais aussi de nos espérances fragmentées, comme autant de fenêtres vers un

ciel morcelé, où chaque étoile brille d'une lumière singulière. Peut-être que la vie est cela, un puzzle cassé que l'on ne cherche plus à recomposer, mais à contempler, à apprivoiser, avec ses angles coupants et ses éclats scintillants.

GEORG

Le temps s'échappe entre les doigts comme le verre qui se brise sous la pression d'un souffle. Mais les fragments restent là, immobiles, suspendus dans une éternité liquide. Ils deviennent des éclats de mémoire, des pierres précieuses perdues dans un fleuve immobile. Je voudrais pouvoir plonger dans ces eaux bleues-vertes, retrouver dans le reflet fendu le visage de nos enfances, de nos peurs indicibles, de nos amours secrètes.

Mais le miroir brisé nous rappelle que ce passé n'est plus accessible que par fragments, que la vie ne se vit que dans le morcellement, et que c'est dans ce morcellement même que réside la vérité.

GRETE

Et si chaque éclat était une voix, un battement de cœur suspendu ? Si nous étions ces fragments dispersés, chaque morceau une part de nous-mêmes éclatée mais vivante,

vibrant dans le silence ? Je tends la main vers un éclat où brille une lumière douce, comme une promesse. Peut-être ce miroir est-il une carte, une constellation à déchiffrer dans le ciel obscur de l'abandon. Nos vies, nos âmes, sont faites de ces éclats, nous sommes des miroirs brisés cherchant dans le reflet brisé la lumière qui nous unit au-delà de la nuit.

GEORG

Le miroir brisé ne ment jamais, mais il ne reflète qu'en fragments. Ces éclats, épars comme des feuilles mortes sur la surface lisse d'un lac, ondulent au moindre souffle du vent, jouant avec la lumière comme un souvenir fragile dans la mémoire vacillante.

Sous la peau du temps, l'eau se fait miroir mouvant où le passé se déforme, où les images anciennes se disloquent sans cesse, comme un rêve que l'on tente de retenir au réveil. Je vois dans ces reflets fuyants notre histoire fracturée, des instants volés qui se chevauchent, des visages aimés qui s'effacent et réapparaissent au gré des ondulations, un chant triste d'oubli et de souvenir mêlés.

GRETE

Dans l'eau et le miroir, tout est double, lumière et ténèbres, présence et absence, vie et mort. La surface lisse est un voile fragile qui sépare le visible de l'invisible, l'ici de l'ailleurs. Chaque éclat est un fragment de mémoire qui danse, et le bassin immobile devient l'urne où reposent nos songes et nos silences. Le reflet est une promesse éphémère que ce qui s'efface ne disparaît jamais vraiment, qu'il survit dans la profondeur secrète des eaux, dans l'ombre douce des formes mouvantes. Le château, figé dans sa mélancolie, se mire lui aussi dans ce lac vivant, prison d'un passé qui se souvient, comme une blessure muette qui ne cicatrise jamais.

GEORG

Et nous, qui sommes-nous dans ce jeu de reflets brisés ? Des ombres flottantes sur l'onde, des figures tremblantes dans le clair-obscur ? Peut-être sommes-nous faits de ces éclats de verre, éparpillés dans l'eau du temps, porteurs de lumière fragile mais indestructible.

La mémoire est une eau profonde où l'on plonge sans jamais toucher le fond, où se mêlent vérité et illusion, douleur et beauté. Plonger dans ce miroir liquide, c'est s'abandonner à

l'inconnu, accepter que ce qui fut ne soit plus qu'un écho mouvant, une danse d'ombres et de lumière. Et pourtant, dans cette danse, quelque chose persiste, une clarté fragile, une chaleur au creux du silence.

GRETE

Oui, et c'est peut-être là, dans cette clarté mouvante, que réside notre refuge. Les éclats ne sont pas que fragments de perte : ils sont aussi éclats d'espoir, scintillements d'un avenir encore à déchiffrer.

L'eau, miroir des âmes, emporte nos souffrances mais reflète aussi la force intime de la résilience, le doux frémissement d'une vie qui continue à naître, à se reconstruire, au-delà des ruines.

Alors, à travers le miroir et l'eau, à travers la mémoire dispersée, nous apprenons peu à peu à nous voir, non pas dans l'unité parfaite, mais dans la beauté troublante des fragments qui composent notre être.

GEORG

Regarde, ce miroir brisé, éclats disjoints jetés sur le sol froid. Il ne reflète plus rien d'un seul trait mais dans chaque fragment, une parcelle de ce que fut le temps s'attrape encore, fragile,

tremblante, comme un souffle suspendu. Le reflet morcelé, c'est la mémoire dispersée. Chaque éclat garde un monde, un visage, une ombre qui vacille.

GRETE

Oui, et comme l'étang, ces éclats s'enfoncent, glissent, se perdent. Ils se mêlent aux eaux calmes, puis remuent, puis s'effacent. Ils vont, ils vont... vers des horizons que l'on ne voit pas, où se fondent les souvenirs dans l'immense oubli. Comme la Dordogne, descendant des coteaux ventés, qui s'unit à la Garonne vaste et somptueuse, nos passés s'enlacent dans un fleuve plus grand que nous.

GEORG

Ce fleuve est l'Océan, immense et insondable. Là où l'eau ne se divise plus en reflets mais s'ouvre en profondeur sans fin. Là où la mémoire devient flux, et la douleur des absences, murmure porté par le vent. Là où le poète s'attarde, plongeant la main dans la nuit liquide pour y trouver le fond, le sens enfoui.

GRETE

Le poète fond ce qui demeure, comme un sculpteur de l'invisible, donnant forme à l'insaisissable. Et nous, dans ce temps figé, ce château muet, nous sommes les gardiens de ces éclats cherchant dans le fracas du miroir brisé un éclat fidèle, un reflet qui résiste à l'oubli.

GEORG

Mais la mémoire est aussi ce flux insaisissable qui prend et donne, nous perdons ce que nous aimons, et pourtant l'eau qui emporte les reflets les ravive ailleurs. Chaque onde est une promesse, une lueur entrevue. Ainsi, au-delà des murs lézardés et des tours fissurées, la vie s'échappe et se réinvente, portée par le fleuve des possibles.

GRETE

Et dans la nuit silencieuse, sous les étoiles indifférentes, le temps n'est plus qu'un pli, une onde fragile. Nous ne sommes que voyageurs sur ce miroir mouvant, scrutant les éclats épars, écoutant le chant sourd du fleuve vers l'océan, où tout se fond, se transforme, où tout recommence.

SCENE 1

Le tragique ne parle plus, il s'est consumé. Ce qui parle, ce sont ses cendres. Et pourtant, dans ces cendres, une braise, presque honteuse d'exister encore, persiste : le cygne sur l'étang noir, reflet ultime d'une lune désormais absente, la salamandre dans la cendre tiède, la fenêtre encore éclairée dans le château déserté.

GEORG

Le mutisme s'est abattu sur ce lieu comme un lourd voile d'acier qui étouffe tout souffle, toute tentative de vie. Il y a ici une immobilité qui ne ressemble ni à la paix ni au repos, mais à un arrêt irréversible du temps, une suspension figée dans le néant. Regarde ce miroir d'eau, ce lac bleu-vert, insondable, silencieux, où les cimes sombres des arbres antiques se brisent en éclats d'ombres mouvantes, portées par des nuages lourds et vagues. Ce bassin n'est pas un simple reflet : c'est un gouffre profond où se perdent les souvenirs, où s'enfoncent les cris étouffés du passé. À chaque instant, il avale un peu plus de lumière, comme si la mémoire elle-même s'étiolait dans un abîme sans fond.

GRETE

Oui, ce silence ne respire pas, il pèse sur chaque pierre comme une malédiction ancestrale. Les colombes, fragiles et paniquées, volent d'une faille à l'autre, portées par une peur sourde qu'elles ne peuvent nommer. Leur battement d'ailes est l'écho d'un désarroi profond, un appel muet à un refuge qui n'existe plus. Elles cherchent, comme nous, un sanctuaire dans la dévastation du temps, une cachette dans la chair fissurée du château. Leur fuite perpétuelle dit l'angoisse d'un monde délaissé, d'une lumière qui vacille sous le poids des années, et pourtant elles reviennent, obstinées, fragiles sentinelles d'un espoir qui se meurt.

GEORG

Ce château est un corps fatigué, meurtri, dont les murs suintent la mémoire d'un passé brûlé. Chaque fissure, chaque pierre noire semble pleurer une histoire oubliée, un chant perdu dans l'ombre. La lumière du soleil qui perce les fenêtres aveugles est une lueur morcelée, une flamme vacillante, presque incertaine, comme si le jour lui-même hésitait à pénétrer ce royaume de ténèbres. Pourtant, cette lumière, fragile et éclatante à la fois, porte la trace d'une vie obstinée, qui refuse de s'éteindre totalement malgré la mort qui rôde

dans chaque recoin. C'est une lutte silencieuse entre l'éclat et l'obscurité, entre le souvenir et l'oubli.

GRETE

Une rose unique, convulsée dans le temps, voilà l'image qui me hante. Cette rose n'est pas une fleur fraîche et éclatante, mais une présence figée, tordue par la douleur et l'absence. Elle est ce dernier vestige de beauté dans un monde fané, un souffle retenu entre vie et mort. Nous sommes prisonniers de cette rose fanée, toi et moi, liés par le parfum lourd et âcre d'un passé qui refuse de s'effacer. Cette rose, c'est notre mémoire commune, une cicatrice profonde, un battement suspendu dans le temps, qui colore nos nuits et emplit nos silences.

GEORG

Dans ces couloirs étroits et poussiéreux, je sens encore un souffle, un souffle chargé de fièvre et de regrets, qui fait frissonner les pierres et chasser les chauves-souris apeurées. C'est comme si le passé, ce spectre lourd et glacé, continuait de respirer entre les murs, un souffle lourd, silencieux, qui enveloppe tout d'un manteau froid et suffocant. Ce souffle est plus qu'une mémoire : c'est une présence vivante et immobile,

un poids insoutenable qui pèse sur nos épaules. Nous sommes prisonniers de ce souffle, captifs d'un instant qui ne passe pas, d'une nuit sans aube.

GRETE

La chambre où tout s'est figé est un sanctuaire de l'absence. Ici, le silence est épais, presque palpable. Les objets éteints, recouverts de poussière, sont les témoins muets d'une vie stoppée, d'un souffle coupé. Ils gardent en eux le murmure perdu d'un temps révolu, des gestes oubliés, des caresses effacées. Ce langage muet, ce chant silencieux, nous hante et nous déchire à la fois. Nous sommes à la fois les gardiens et les captifs de ces reliques figées, prisonniers d'une mémoire qui ne sait que se taire.

GEORG

Et nous, dans ce lieu où le temps semble s'être brisé, sommes-nous encore vivants ? Ou sommes-nous devenus des ombres errantes, des fantômes suspendus dans une éternité de silence ? Le temps s'écoule, mais il ne nous emporte pas, il nous abandonne à cette immobilité pesante, à cette absence de lumière. Parfois, je crois entendre le silence lui-même nous parler, nous condamner, nous rappeler à notre propre néant.

GRETE

Ce silence est notre prison et notre langue, notre ultime vérité. Dans cette immensité d'abandon, nous sommes liés, toi et moi, par un pacte de douleur silencieuse. Et pourtant, dans ce gouffre de ténèbres, il y a encore, parfois, une étincelle, fragile, vacillante, la promesse ténue d'un retour, d'un souffle, d'un souvenir qui refuse de mourir. Nous sommes à la fois les gardiens et les détenus de ce mystère.

Personne ne peut franchir cette barrière vivante, cette muraille palpitante de branches enlacées, tissées en une chair végétale qui étouffe toute intrusion. Le parc s'est métamorphosé, il est devenu un seul et immense être, un corps d'ombre et de silence qui respire sous le poids d'une nuit éternelle. Ce toit feuillu, lourd et suffocant, écrase tout espoir d'évasion. L'air lui-même se gorge de relents pourris, comme si les souvenirs moisies de mille secrets enfouis montaient à la surface, embaumant l'espace d'une putréfaction sourde.

GEORG

Pourtant, parfois, quand la nuit se fend d'une fissure inattendue, le parc s'éveille de son long rêve de cendres et murmure les réminiscences d'étés flamboyants, où la vie

palpitait au rythme des baisers volés et des étreintes fiévreuses, cachées sous l'ombre épaisse des feuilles. C'étaient des nuits où la lune, complice silencieuse, projetait ses images floues, comme des fantômes d'extase, sur le noir velouté du ciel. Des silhouettes élégantes glissaient dans l'obscurité, galantes et maniérées, portant avec elles des promesses douces et folles, des sourires suspendus dans l'air chargé de secrets. Ces souvenirs s'effacent pourtant bientôt, engloutis dans le silence abyssal du sommeil mortuaire du parc.

GRETE

Regarde ces eaux où flottent les reflets spectraux des hêtres pourpres et des sapins immobiles. Dans ce miroir trouble, un murmure s'élève des profondeurs sombres, un souffle désolé qui traverse l'étang. Des cygnes glissent, majestueux et figés, traçant des cercles parfaits autour du château défunt, comme des gardiens silencieux d'un royaume oublié, d'une souveraineté perdue. Leur cou élancé semble tendre vers une vérité qu'ils portent en eux, une mélancolie infinie qui les fait dériver, immobiles, dans l'ondulation légère de l'eau. Jour après jour, ils répètent cette danse lente et fatale, incarnation silencieuse d'un deuil sans fin.

GEORG

Aux bords, les lys blêmes s'élèvent parmi des herbes criardes, éclats discordants dans cette harmonie lugubre. Leur pâleur est un reflet dédoublé, plus blême encore que leur propre chair fanée, comme s'ils renvoyaient dans l'eau une image d'eux-mêmes vidée de toute substance. Et sous la surface, quand certains s'éteignent, d'autres surgissent, des mains minuscules et froides, mains de femme mortes, caressant les profondeurs oubliées, effleurant les mystères engloutis.

GRETE

Ces grands poissons aux yeux fixes, vitreux, évoluent en silence, curieux et indifférents, autour des fleurs blêmes, puis replongent dans l'oubli silencieux du fond, emportant avec eux des secrets immémoriaux. Leur monde est celui du silence et de l'ombre, une danse muette sous la surface, où la lumière ne pénètre jamais vraiment.

GEORG

Et tandis que tout s'enfonce dans cette immobilité, dans ce sommeil éternel, le mutisme de l'abandon s'insinue partout, s'inscrit dans chaque souffle d'air, chaque frémissement d'eau, chaque racine nouée. Il est la présence invisible, la loi

immuable de ce lieu figé, le dernier souffle d'un monde qui s'efface, la fin silencieuse d'un chant qui ne sera plus jamais repris.

GRETE

Nous sommes les témoins muets de ce tombeau vivant. Le parc, en son corps végétal, est le gardien d'un secret que nul ne doit déchiffrer. Et dans cette immensité d'ombres et de murmures pourris, notre propre abandon se confond avec le sien. Nous sommes liés à ce mutisme comme à une dernière prière, comme à une étreinte funèbre et douce.

GEORG

Là-haut, dans la chambre fissurée d'une tour oubliée, le comte s'assoit, immobile, jour après jour, comme figé dans une éternité suspendue. Ses yeux suivent le ballet lent des nuages, lumineux et purs, traversant la cime des arbres, semblables à des spectres blancs glissant sur l'ombre des forêts. Il aime ce feu éteint du soleil qui brûle au couchant, comme une promesse brisée, une chaleur qui s'éteint avant d'atteindre la terre. Il écoute, attentif, le chant lointain d'un oiseau isolé, libre dans son vol devant la tour, et la plainte sauvage du vent qui hurle, emportant avec lui les cris enfouis du château.

GRETE

Il voit ce parc endormi, lourd et sourd, prisonnier de son mutisme séculaire. Les cygnes glissent encore sur les eaux scintillantes, ces sentinelles silencieuses du passé, tournant en cercles parfaits autour du château en ruine, comme pour conjurer l'oubli. Les reflets bleu-verdâtre de l'étang tremblent doucement sous le souffle du vent, et dans ce miroir mouvant passent les nuages, radieux et purs, comme une lueur fragile qui tente d'effacer la pesanteur du temps. Les nénuphars se balancent au rythme léger du souffle, leurs pétales morts tendant vers le ciel, petites mains fanées qui caressent l'éphémère.

GEORG

Le comte contemple ce monde mourant comme un enfant perdu, désemparé face à un destin implacable, dont la force s'effrite à mesure que s'efface la lumière du matin. Il ne possède plus rien que cette mélodie sourde et infinie de son âme, ce chant triste et tenace, souvenir du passé qui ne cesse de l'appeler. Quand le soir tombe, il rallume sa lampe noire de suie, éclair fragile contre l'obscurité, et plonge dans les pages jaunies des livres anciens où s'épanouit la grandeur évanouie de ses aïeux.

GRETE

Dans ce feu solitaire, il revit les jours glorieux et splendides, ceux que le temps lui dérobe, mais qu'il fait surgir encore dans la fièvre de son cœur. Quand la tempête gronde, hurlant contre la pierre de la tour, ébranlant les murs jusqu'à leurs fondations, et que les oiseaux poussent des cris d'angoisse sous sa fenêtre, une tristesse sans nom l'enveloppe. Une lassitude millénaire pèse sur son âme, lourde d'un poids que seule l'histoire peut porter.

GEORG

Il presse alors son visage contre la vitre froide, cherche dans la nuit tourmentée une forme, un sens, une rédemption. Tout lui apparaît irréel, fantomatique, comme un rêve funèbre tissé d'ombres et de lumière éteinte. La tempête déchaînée emporte avec elle les vestiges d'un passé mort, comme pour disperser dans le vent tout ce qui fut.

GRETE

Puis, lorsque l'aube dilue les hallucinations de la nuit, que la tempête s'apaise et que les cris s'évanouissent, un silence absolu retombe, dense, impénétrable. Le mutisme de l'abandon, inaltérable et total, pénètre à nouveau chaque

pierre, chaque souffle, chaque souffle suspendu. Il est le dernier souverain de ce château en ruine, le gardien impassible de ce monde figé entre la vie et la mort.

GEORG

Regarde ce miroir, posé là, brisé en mille éclats sur le sol froid. Chaque fragment retient un morceau de l'instant figé, un éclat du passé qui ne cesse de se morceler. Le temps, dis-tu, est figé mais il se multiplie, il se disperse en milliers d'images fragmentaires, en éclats qui ne s'ajustent plus, chacun renvoyant une vérité différente.

Je cherche mon visage dans ces brisures et je ne le trouve plus. Parfois c'est l'ombre d'un frère perdu, parfois le reflet d'un inconnu. Le miroir se refuse à la totalité. Il est le labyrinthe où se perdent les âmes, là où le temps cesse d'être linéaire et devient éclat, polyphonie insaisissable. Je voudrais recoller ces morceaux, mais chaque tentative déchire davantage la lumière. Alors j'écoute le silence des éclats. Il me parle d'absence, de rupture, d'un abîme secret sous la surface.

GRETE

Ce miroir cassé est le chant silencieux de nos vies fracturées, de nos souvenirs éclatés que le vent ne rassemble plus.

Chaque fragment est une mémoire isolée, un visage que le temps a oublié de recomposer. Je touche ces morceaux, ils sont froids, tranchants, mais aussi doux, comme la peau fragile d'un enfant disparu.

Le reflet que j'y vois n'est jamais complet, jamais entier, c'est un rêve fragmenté, un labyrinthe de possibles brisés. Mais dans ce chaos de verre, je reconnais la beauté de la fracture : la lumière s'y disperse, elle éclate en mille couleurs inconnues, et là se niche la vérité du temps, non pas continu, mais discontinu, morcelé, fragile.

Le miroir n'est pas seulement cassé, il est vivant, il respire dans ses éclats, il parle le langage des absences. Peut-être, frère, ce n'est pas en recollant qu'on guérit, mais en acceptant de danser avec les fragments, de laisser chaque reflet parler sa solitude.

GEORG

Je sens alors que le temps ne meurt jamais vraiment, il se multiplie et se déchire en ces éclats invisibles. Il est la blessure où s'abritent nos silences, nos mots tus. La vérité n'est pas dans l'image unique mais dans la multiplicité des éclats, dans leur rencontre fragile, dans leur choc violent. Et si le miroir

brisé était une fenêtre, non vers le passé, mais vers l'infini de possibles perdus et à jamais rêvés ? Si chaque fragment était une porte ouverte sur un monde suspendu, un monde où le temps s'arrête et recommence ? Alors le silence de l'abandon ne serait plus une fin, mais un début, le lieu secret où le regard se perd et se retrouve, éternellement fragmenté.

GRETE

Alors nous serions des funambules sur ce fil de verre, oscillant entre mémoire et oubli, présence et absence, vie et mort. Nous porterions en nous ce reflet éclaté, comme un trésor et une blessure. Je veux croire que chaque fragment, même minuscule, porte en lui la promesse d'un éclat plus grand, d'une lumière nouvelle qui traverse la nuit de l'oubli. Que le temps, figé dans le miroir brisé, est aussi le berceau où se tissent nos rêves dispersés, nos espoirs morcelés, un puzzle jamais achevé, un chant inachevé qui pourtant murmure la vie.

GEORG

Chaque éclat, chaque fragment est un secret à déchiffrer, un murmure suspendu dans l'éternité. Je tends la main vers une parcelle de verre où danse une lumière vacillante, comme un

souffle fragile au bord du silence. Là, le temps s'étire, se plie, se fait fluide, un instant figé qui contient tous les autres.

Mais la vérité est que je ne peux saisir ni totalité ni continuité. Je ne peux qu'effleurer ces éclats, m'y perdre comme dans des miroirs d'ombres, et ressentir ce vertige doux-amer de l'éphémère éternisé. Le miroir brisé est la blessure ouverte du monde, la fracture par laquelle s'infiltrent les possibles oubliés, la mémoire fracturée de ce que nous étions et ne serons plus.

GRETE

Dans le silence glacé des éclats, je trouve aussi la beauté des limites, la poésie du fragmentaire. Le miroir ne ment pas : il révèle ce que nous sommes, non pas un tout cohérent, mais un tissage d'absences et de présences, de souvenirs éclatés, de voix qui se répondent en échos distants. Je vois dans ces éclats les reflets de nos rêves brisés, mais aussi de nos espérances fragmentées, comme autant de fenêtres vers un ciel morcelé, où chaque étoile brille d'une lumière singulière. Peut-être que la vie est cela, un puzzle cassé que l'on ne cherche plus à recomposer, mais à contempler, à apprivoiser, avec ses angles coupants et ses éclats scintillants.

GEORG

Le temps s'échappe entre les doigts comme le verre qui se brise sous la pression d'un souffle. Mais les fragments restent là, immobiles, suspendus dans une éternité liquide. Ils deviennent des éclats de mémoire, des pierres précieuses perdues dans un fleuve immobile. Je voudrais pouvoir plonger dans ces eaux bleues-vertes, retrouver dans le reflet fendu le visage de nos enfances, de nos peurs indicibles, de nos amours secrètes.

Mais le miroir brisé nous rappelle que ce passé n'est plus accessible que par fragments, que la vie ne se vit que dans le morcellement, et que c'est dans ce morcellement même que réside la vérité.

GRETE

Et si chaque éclat était une voix, un battement de cœur suspendu ? Si nous étions ces fragments dispersés, chaque morceau une part de nous-mêmes éclatée mais vivante, vibrant dans le silence ? Je tends la main vers un éclat où brille une lumière douce, comme une promesse. Peut-être ce miroir est-il une carte, une constellation à déchiffrer dans le ciel obscur de l'abandon. Nos vies, nos âmes, sont faites de ces

éclats, nous sommes des miroirs brisés cherchant dans le reflet brisé la lumière qui nous unit au-delà de la nuit.

GEORG

Le miroir brisé ne ment jamais, mais il ne reflète qu'en fragments. Ces éclats, épars comme des feuilles mortes sur la surface lisse d'un lac, ondulent au moindre souffle du vent, jouant avec la lumière comme un souvenir fragile dans la mémoire vacillante.

Sous la peau du temps, l'eau se fait miroir mouvant où le passé se déforme, où les images anciennes se disloquent sans cesse, comme un rêve que l'on tente de retenir au réveil. Je vois dans ces reflets fuyants notre histoire fracturée, des instants volés qui se chevauchent, des visages aimés qui s'effacent et réapparaissent au gré des ondulations, un chant triste d'oubli et de souvenir mêlés.

GRETE

Dans l'eau et le miroir, tout est double, lumière et ténèbres, présence et absence, vie et mort. La surface lisse est un voile fragile qui sépare le visible de l'invisible, l'ici de l'ailleurs. Chaque éclat est un fragment de mémoire qui danse, et le bassin immobile devient l'urne où reposent nos songes et nos

silences. Le reflet est une promesse éphémère que ce qui s'efface ne disparaît jamais vraiment, qu'il survit dans la profondeur secrète des eaux, dans l'ombre douce des formes mouvantes. Le château, figé dans sa mélancolie, se mire lui aussi dans ce lac vivant, prison d'un passé qui se souvient, comme une blessure muette qui ne cicatrise jamais.

GEORG

Et nous, qui sommes-nous dans ce jeu de reflets brisés ? Des ombres flottantes sur l'onde, des figures tremblantes dans le clair-obscur ? Peut-être sommes-nous faits de ces éclats de verre, éparpillés dans l'eau du temps, porteurs de lumière fragile mais indestructible. La mémoire est une eau profonde où l'on plonge sans jamais toucher le fond, où se mêlent vérité et illusion, douleur et beauté. Plonger dans ce miroir liquide, c'est s'abandonner à l'inconnu, accepter que ce qui fut ne soit plus qu'un écho mouvant, une danse d'ombres et de lumière. Et pourtant, dans cette danse, quelque chose persiste, une clarté fragile, une chaleur au creux du silence.

GRETE

Oui, et c'est peut-être là, dans cette clarté mouvante, que réside notre refuge. Les éclats ne sont pas que fragments de

perte : ils sont aussi éclats d'espoir, scintillements d'un avenir encore à déchiffrer.

L'eau, miroir des âmes, emporte nos souffrances mais reflète aussi la force intime de la résilience, le doux frémissement d'une vie qui continue à naître, à se reconstruire, au-delà des ruines.

Alors, à travers le miroir et l'eau, à travers la mémoire dispersée, nous apprenons peu à peu à nous voir, non pas dans l'unité parfaite, mais dans la beauté troublante des fragments qui composent notre être.

GEORG

Regarde, ce miroir brisé, éclats disjoints jetés sur le sol froid. Il ne reflète plus rien d'un seul trait mais dans chaque fragment, une parcelle de ce que fut le temps s'attrape encore, fragile, tremblante, comme un souffle suspendu. Le reflet morcelé, c'est la mémoire dispersée. Chaque éclat garde un monde, un visage, une ombre qui vacille.

GRETE

Oui, et comme l'étang, ces éclats s'enfoncent, glissent, se perdent. Ils se mêlent aux eaux calmes, puis remuent, puis s'effacent. Ils vont, ils vont... vers des horizons que l'on ne voit

pas, où se fondent les souvenirs dans l'immense oubli. Comme la Dordogne, descendant des coteaux ventés, qui s'unit à la Garonne vaste et somptueuse, nos passés s'enlacent dans un fleuve plus grand que nous.

GEORG

Ce fleuve est l'Océan, immense et insondable. Là où l'eau ne se divise plus en reflets mais s'ouvre en profondeur sans fin. Là où la mémoire devient flux, et la douleur des absences, murmure porté par le vent. Là où le poète s'attarde, plongeant la main dans la nuit liquide pour y trouver le fond, le sens enfoui.

GRETE

Le poète fond ce qui demeure, comme un sculpteur de l'invisible, donnant forme à l'insaisissable. Et nous, dans ce temps figé, ce château muet, nous sommes les gardiens de ces éclats cherchant dans le fracas du miroir brisé un éclat fidèle, un reflet qui résiste à l'oubli.

GEORG

Mais la mémoire est aussi ce flux insaisissable qui prend et donne, nous perdons ce que nous aimons, et pourtant l'eau

qui emporte les reflets les ravive ailleurs. Chaque onde est une promesse, une lueur entrevue. Ainsi, au-delà des murs lézardés et des tours fissurées, la vie s'échappe et se réinvente, portée par le fleuve des possibles.

GRETE

Et dans la nuit silencieuse, sous les étoiles indifférentes, le temps n'est plus qu'un pli, une onde fragile. Nous ne sommes que voyageurs sur ce miroir mouvant, scrutant les éclats épars, écoutant le chant sourd du fleuve vers l'océan, où tout se fond, se transforme, où tout recommence.

SCENE 2

« Rêve et ténèbres » : Georg et Grete sont seuls, peu nous importe l'endroit... Georg récite le texte de son long poème, Grete lui répond comme un écho de sa propre voix. En arrière-fond trois voix se répondent à travers des poèmes de Georg. Qui sont-elles, ces voix ? Ce sont le voix de la nuit obscure, de la souffrance et du tragique.

GEORG

Au soir le père devint vieillard ; dans de sombres chambres, le visage de la mère se pétrifia, et sur le garçon pesait la malédiction d'une race dégénérée. Parfois il se rappelait son enfance, emplies de maladies, d'effroi et de ténèbres, les jeux secrets au jardin étoilé, ou qu'il nourrissait les rats dans la cour crépusculaire. D'un miroir bleu sortait la forme mince de la sœur et il se jetait comme mort dans le noir. La nuit, sa bouche éclatait comme un fruit rouge et les étoiles s'allumaient sur sa détresse muette. Ses rêves emplissaient la vieille maison des pères. Le soir, il aimait aller à travers le cimetière en ruine, ou bien il contemplait les corps dans la chambre des morts au jour crépusculaire, les taches vertes de la décomposition sur leurs belles mains.

GRETE

Je t'entends, Georg, au fond de ces chambres d'ombre où nos enfances se sont mêlées comme deux oiseaux blessés. Ta

mémoire a gardé les murs, les rats, les miroirs bleus ; moi, j'ai gardé la lumière qui vacillait sur ton front. Quand tu regardais la mère immobile, c'est mon souffle que tu sentais derrière la vitre. Je n'ai pas oublié le jardin ni les jeux qui s'achevaient dans le silence ni les étoiles suspendues à ta bouche fendue de rouge. J'étais là, dans le reflet du miroir, mince et froide, pour t'empêcher de mourir tout à fait.

VOIX 1

Sous les paupières closes s'étend un pays de verre brisé, où chaque reflet saigne d'une clarté ancienne. Des visages passent, sans chair, sans nom, sans retour, ils tremblent dans le vent intérieur comme des feuilles de cendre. La mémoire s'y disperse, pareille à une pluie d'étincelles, et l'âme s'éparpille, ne sachant plus ce qu'elle rêve. Un oiseau noir traverse le ciel fendu du sommeil, sa plume en tombant ouvre un sillon de lumière morte. Tout commence ici, dans le bruit invisible de la chute, où le rêve, déjà, se fracture sur son propre miroir.

VOIX 2

Le temps n'avance plus, il se multiplie dans le silence, chaque seconde éclate en poussière de songes. Un rire lointain s'élève, coupé en mille éclats de verre, et retombe en pluie sur la peau du monde endormi. Les ombres parlent sans voix, leurs

lèvres sont de cristal, elles nomment des choses qui se défont en les disant. Le souffle se plie, se brise, devient un vent intérieur, et le cœur, sans contour, se dilue dans sa propre ardeur. Quelque part, la conscience écoute son écroulement, comme une maison qui rêve sa ruine.

VOIX 3

Les murs s'ouvrent, et derrière eux rien ne commence, sinon la lente expansion du vide vers lui-même. Des fragments d'images tournent autour du centre absent, un œil s'y cherche, un autre s'éteint dans l'éclat du souvenir. Chaque mot prononcé se fend comme un fruit trop mûr, et libère une pulpe d'ombre et de feu mêlés. Le songe, disloqué, respire encore, haletant, il voudrait durer mais n'en a plus la force. L'esprit s'y penche, fasciné par sa propre déchirure, et s'y dissout, pareil à la neige sur la flamme.

VOIX 1

Dans la chambre du délire s'allument des visages d'enfance, mais ils se défont avant d'avoir eu le temps de sourire. Leurs yeux, remplis de sommeil, reflètent un autre monde, où tout ce qui fut tendre devient cendre légère. L'innocence s'y déchire comme une toile trop pure, et la douleur s'y glisse, vêtue de lumière froide. Un cri monte, non de la bouche, mais

du rêve lui-même, il n'appelle rien, il ne dit rien, il est le cri du cri. Les murs respirent, faits de brume et de mémoire, et le cœur écoute la folie s'y installer comme un hôte.

VOIX 2

Au fond du songe éclaté s'avance une lueur sans direction, une flamme d'esprit qui tremble et se dédouble. Elle éclaire des corridors sans issue, où marchent des formes d'ombre en prière sans mot. L'âme s'y cherche, et ne trouve que ses débris, épars comme des miroirs reflétant le même néant. Le souffle devient pierre, la pierre devient regard, et tout s'enfonce dans la lenteur d'un vertige.

GEORG

À la porte du monastère, il mendia un morceau de pain ; l'ombre d'un cheval noir bondit hors de l'obscurité et l'effraya. Quand il était couché dans son lit glacé, des larmes indicibles s'emparaient de lui. Mais il n'y avait personne pour poser la main sur son front. Quand l'automne venait, il allait, un voyant, dans la prairie brune. Ô, les heures d'extase sauvage, les soirs au bord de la rivière verte, les chasses. Ô, l'âme qui chantait doucement la mélodie des roseaux jaunis, pitié ardente. Silencieux il regardait, et longuement, dans les yeux étoilés du crapaud, touchait de ses mains frissonnantes le froid de la

pierre vieille et donnait voix à la légende vénérable de la source bleue. Ô, les poissons argentés et les fruits qui tombaient des arbres rabougris. Les accords de ses pas l'emplissaient d'orgueil et de mépris pour l'homme.

GRETE

Les moines t'ont refusé le pain, mais moi je t'en donnais dans le rêve. Tu parlais aux bêtes, aux pierres, aux sources et c'est à moi que tu répondais sans le savoir. J'étais la prière sans mot, la petite flamme dans l'œil du crapaud, la voix qui se glissait sous ton pas fier et solitaire. Toi, le voyant des herbes fanées, tu marchais vers la rivière verte, et je te suivais, invisible, dans le bruissement des roseaux. L'homme t'était méprisable, dis-tu ; mais moi, je te voyais homme parmi les ombres, et ton orgueil m'était tendresse.

VOIX3

Des voix s'élèvent d'un fond sans mémoire, elles ne se répondent pas, elles se traversent. Chaque mot devient l'écho d'un autre mot, et le sens, fendu, retombe en poussière de songe.

L'air lui-même s'éparpille, se décompose, comme si respirer devenait un acte d'oubli. Une pluie de lumière renverse la nuit du dedans, et chaque goutte porte un visage effacé. L'esprit

n'est plus centre, il est errance pure, un feu sans flamme, un regard sans lieu.

VOIX 1

Les murs du rêve s'écartent, laissant paraître d'autres rêves, sphères d'eau suspendues où flottent des visages anciens. Leur silence appelle, mais ne délivre rien, car tout dialogue s'effondre avant de naître. Le cœur, trop large pour lui-même, se disloque, et sa douleur ruisselle comme un fil de verre. Des ombres passent, vêtues d'éclats de lumière, elles se heurtent, se mêlent, se déchirent doucement. L'âme se regarde tomber dans ses propres reflets, et se perd à force de se reconnaître.

VOIX 2

Une musique sans source glisse sous les paupières, faite de cloches brisées et de souffles d'enfance. Elle tremble, se tord, se défait dans le silence, comme si le monde entier rêvait d'être songe. La lumière s'effeuille, pétale après pétale, et dans l'obscurité restent des cendres d'images. Le corps s'ouvre, vaste et vide, il accueille l'absence, et la pensée s'y effondre, pareille à une aile fendue. Rien ne demeure que le balancement du néant, et cette paix trompeuse, plus froide qu'une flamme.

VOIX 3

Dans la matière du rêve se forme un autre temps, où les instants s'allument et meurent en même souffle. Des rues se croisent, faites de brume et de mémoire, et des voix sans visage s'y appellent par leur perte. Les pierres ont des yeux, les arbres une parole, mais nul n'entend, car le songe s'écoute lui-même. Tout bouge, mais rien ne vit ; tout respire, mais sans souffle.

La folie ici n'est pas cri, elle est clarté dispersée. Chaque éclat de pensée devient un monde minuscule, où s'épuise la lumière avant de renaître.

GEORG

Sur le chemin du retour il rencontra un château inhabité. Des dieux en ruine se tenaient dans le jardin, exhalant leur deuil avec le soir. Mais il lui semblait : ici j'ai vécu des années oubliées. Un choral d'orgue l'emplissait des frissons de Dieu. Mais dans une caverne sombre il passait ses jours, mentait et volait, et se cachait, loup flamboyant, du visage blanc de la mère. Ô, l'heure où il s'écroula, la bouche pierreuse, dans le jardin étoilé, où l'ombre du meurtrier vint sur lui. Le front pourpre, il entra dans le marécage et la colère de Dieu châtia ses épaules de métal ; ô, les bouleaux dans la tempête, la faune sombre qui évitait ses sentes enténébrées. La haine

consommait son cœur, jouissance, quand il viola l'enfant sans voix dans le jardin viride de l'été, reconnu dans son visage radieux le sien pris de folie. Douleur, à la fenêtre le soir, quand des fleurs pourpres surgit, squelette horrible, la mort.

GRETE

Quand tu errais dans les jardins déserts, j'étais la brise entre les colonnes, l'odeur douce du soir. Tu dis la faute, la violence, le meurtre, je n'ai vu que la blessure, et dans cette blessure ta lumière tordue. Tu croyais frapper les anges, mais c'était ton propre cœur qui tremblait sous la pierre. Chaque nuit, la mère revenait sous son vêtement bleu, et je me glissais près d'elle, pour qu'elle te pardonne. Tes dieux en ruine m'ont parlé, Georg : ils ont dit que la haine est la forme la plus pure de la douleur.

VOIX 1

L'âme s'avance, fendue comme une coupe trop pleine, et chaque éclat reflète un ciel qu'elle ne peut plus contenir. Le monde n'a plus de centre, il respire à travers les failles, et la lumière s'y perd, cherchant un visage où renaître. Tout parle encore, mais d'une langue désunie, et le vent, en passant, rassemble des syllabes mortes. Sous la pierre, un feu couve, discret comme un remords, il ne brûle pas, il se souvient de ce

qu'il fut. Ainsi le cœur, blessé, répète sans fin un mot muet, jusqu'à ce qu'il devienne prière, sans croyance ni écho.

VOIX 2

Les ruines sont debout, mais elles respirent, elles savent la fatigue des dieux tombés dans la poussière. Entre leurs pierres monte une herbe d'or pâle, comme si la mort elle-même cherchait à verdier. On entend au loin le bruit d'un fleuve invisible, c'est le sang du monde, lourd, sans direction. Les âmes y plongent, espérant un visage dans le courant, mais l'eau les divise, les efface, les rend à la nuit. Rien ne demeure qu'un frémissement de pierre, et la stupeur d'exister encore, sans nom.

VOIX 3

Les mots ne viennent plus, ou viennent en lambeaux, comme des oiseaux blessés tombant du ciel ancien. La bouche veut parler, mais elle saigne de silence, et chaque syllabe s'effondre avant d'avoir été dite. Là où jadis la parole éclairait, s'ouvre un gouffre doux, une obscurité habitée de songes inachevés. Le monde se tait, attentif à sa propre perte, et dans ce mutisme s'invente un autre langage. Non des mots, mais des souffles, des gestes d'air, des traces d'âme cherchant encore à se rassembler.

VOIX 1

Parmi les débris de la lumière, des ombres s'élèvent, elles marchent sans pas, portées par la mémoire du vent. Elles ne pleurent pas, car pleurer supposerait une unité, et leur douleur se répand comme la rosée du néant. Elles effleurent les pierres, les reconnaissent une à une, comme si chaque pierre gardait un souvenir d'elles. Tout ici est fragment, éclat, murmure d'un être défait, mais de cette brisure monte un éclat d'éternité. C'est peut-être cela, le sens secret du désastre, quand tout se perd, la lumière apprend à durer.

VOIX 2

L'âme, dans sa ruine, cherche encore la source, non pour renaître, mais pour se dissoudre sans regret. Chaque fragment d'elle respire, séparé du reste, et pourtant uni, dans le silence, à tout ce qui souffre. Le monde, vaste champ de pierres et de cendres, résonne d'un chant ancien qu'on ne peut plus entendre. Les arbres, eux aussi, ont perdu leurs racines de feu, ils prient vers le bas, les bras plongés dans l'ombre. Et pourtant, là, sous la poussière, quelque chose veille, une flamme nue, sans nom, qui ne veut pas mourir.

GEORG

Ô, les tours et les cloches ; et les ombres de la nuit, pierres, tombèrent sur lui. Personne ne l'aimait. Mensonge et luxure embrasaient sa tête dans des chambres crépusculaires. Le bruissement bleu d'un vêtement de femme le fit se figer en colonne et dans la porte se tenait la forme nocturne de sa mère. À son chevet se leva l'ombre du mal. Ô, nuits et étoiles. Le soir, il passa avec l'infirmes près de la montagne ; sur le sommet glacé s'étendait l'éclat rose du couchant et son cœur sonnait doucement dans le crépuscule. Lourdemment les sapins houleurs s'abaissèrent sur eux et le chasseur rouge sortit de la forêt. Quand la nuit vint, son cœur se brisa, cristallin, et l'obscurité frappa son front. Sous des chênes dépouillés il étrangla de ses mains glacées un chat sauvage. Implorante, à sa droite, apparut la forme blanche d'un ange, et dans l'obscurité grandit l'ombre de l'infirmes. Mais lui prit une pierre et la lui jeta, ce qui le fit fuir en hurlant, et en soupirant s'effaça dans l'ombre de l'arbre le doux visage de l'ange.

GRETE

Il y eut un soir où tout s'effondra : les toits, les collines, et même les voix tombèrent dans mon sang comme des pierres jetées trop loin. Personne ne m'attendait. Dans les chambres sans fenêtres où tournoyaient les rideaux noirs, je sentais une

chaleur mauvaise ramper contre mes tempes. Une odeur d'encens froid glissait sur les murs. Je crus voir une silhouette familière, peut-être la tienne, peut-être une autre, mais ce n'était qu'une ombre qui me traversa comme un souffle. Et je restai debout, immobile, le cœur fermé, tandis qu'au-dehors les lanternes se fendaient une à une dans le vent.

Je marchai longtemps avec un malade dont je ne connaissais pas le nom. Le chemin était bleu de givre. La montagne, loin devant, brûlait d'une clarté rose comme un brasier qui ne parvient plus à réchauffer personne. À chaque pas, quelque chose en moi se fendait discrètement, comme un verre trop fin posé sur un sol instable. Les arbres se penchaient vers nous, lourds de secrets, et derrière les troncs je sentais qu'on me suivait : un souffle, un pas, un couteau peut-être. Je voulus appeler, mais ma voix tomba dans ma gorge comme un oiseau malformé.

Plus tard, dans une clairière de neige noire, une bête blessée me barrait le passage. Je n'eus pas peur : j'avais vu pire en moi-même. Alors j'ai levé les mains, et elle s'est enfuie dans un cri aigu qui déchira la nuit jusqu'aux racines. Un éclat pâle, peut-être un ange, peut-être un souvenir, s'alluma près de mon épaule. Mais je n'ai pas su rester. Je me suis détournée, et déjà la lumière s'effaçait avec une douceur trop lourde. Je crus

entendre quelqu'un pleurer derrière moi, ou rire, ou tomber, je ne sais plus. Tout se dissout si vite quand on marche seule dans l'ombre.

VOIX 3

Sous les pierres dort un souffle, ancien, presque animal, il palpite comme un cœur oublié dans la terre. Chaque fragment du monde garde une mémoire de feu, mais ce feu n'éclaire plus, il brûle sans couleur. Les ombres s'y pressent, lentes, accrochées aux parois, comme des âmes cherchant à fuir leur propre forme. Tout s'évide, tout se replie dans un vertige calme, et la lumière elle-même semble se renier. Un oiseau passe, muet, dans l'air sans horizon, sa trace s'efface avant d'avoir été vue.

Voix 1

L'esprit s'effondre en silence dans sa propre demeure, chaque pensée devient pierre, chaque pierre devient nuit. Il n'y a plus de visage, seulement la poussière du souffle, qui se lève et retombe, pareille à la cendre d'un nom. L'espace tremble, mais de fatigue, non de vie, et le temps s'épuise à vouloir encore durer. La mémoire se déchire, comme un linge trop vieux, et le cœur, vidé, bat encore par habitude. Rien ne

répond, ni la terre ni le ciel, seulement le bruit du sang, errant dans le vide.

VOIX 2

Une fissure traverse l'âme, du front au talon, et par cette ouverture s'échappe la lumière. Elle ne s'envole pas, elle s'éteint en s'échappant, comme un souffle trop long retenu dans la gorge. Les mots, autour, gisent, inertes comme des feuilles, ils ne savent plus nommer, ni même se taire. La bouche ouverte ne trouve pas la prière, elle n'est plus qu'un passage pour le vent. L'être se défait sans douleur, sans éclat, dans l'humilité d'un feu qui renonce à brûler.

VOIX 3

Les ruines maintenant sont plus réelles que les vivants, elles parlent d'un monde qui ne se souvient plus de lui. Leurs pierres se couvrent de mousse, non par oubli, mais parce que la mémoire n'a plus de forme. Le ciel s'efface derrière les branches mortes, et la nuit, patiente, referme chaque blessure. Tout devient lent, infiniment lent, presque pur, comme un dernier battement de paupières. Le cœur entend, très loin, le pas du néant, et il s'y accorde, sans effroi, comme à un chant.

VOIX 1

Plus rien ne se sépare, ni la chair ni l'esprit, tout se fond dans un murmure d'indifférence. Le monde respire encore, mais d'une respiration froide, semblable à celle des profondeurs marines. La pensée, nue, s'effrite entre deux éclats de silence, et ne garde que l'ombre de sa propre voix. Chaque instant s'allonge, s'étire jusqu'à disparaître, comme si le temps lui-même refusait d'exister. Alors l'âme comprend qu'elle n'est qu'un vestige, et s'incline, lasse, sous le poids du néant.

GEORG

Longtemps il resta couché dans un champ pierreux et vit, étonné, le firmament doré. Chassé par des chauves-souris, il se jeta dans l'obscurité. Haletant il entra dans la maison en ruine. Dans la cour il but, bête sauvage, aux eaux bleues de la fontaine, jusqu'à ce qu'il eût froid. Délirant de fièvre, il resta assis sur les marches glacées, criant à Dieu sa rage de mourir. Ô, le visage gris de la peur, quand il leva ses yeux hébétés sur la gorge tranchée d'une colombe. Fuyant sur des escaliers inconnus, il rencontra une fille juive et il saisit ses cheveux noirs et prit sa bouche. L'hostile le suivait dans des ruelles obscures et un grincement de fer déchirait son oreille. Le long des murs de l'automne, il suivait en silence, jeune servant, le

prêtre muet ; sous des arbres desséchés il respirait, ivre, l'écarlate de ce vêtement vénérable.

GRETE

Je t'ai vu boire à la fontaine comme une bête et lever les yeux vers la gorge ouverte de la colombe. Tu appelais Dieu et c'est moi qui t'ai entendu. Les murs du monde résonnaient de ton cri. Dans l'escalier de l'automne, ta main saisissait la nuit comme on saisit un visage pour ne pas tomber. J'étais là encore, dans la poussière des marches, dans le vêtement du prêtre muet, dans le parfum du sang qui voulait prier à ta place. Tu ne savais pas que ton délire m'enveloppait comme un manteau, et que j'apprenais à t'aimer depuis ta folie.

VOIX 2

Il n'y a plus de centre, plus de bord, plus de souffle, seulement la lente expansion de la nuit. Tout ce qui fut désir se change en brume, et la douleur devient une douceur sans contour. L'être, dissous, erre entre deux éclats d'absence, sans savoir s'il avance ou s'il s'efface. Sous ses pas, les pierres gémissent doucement, comme si la terre regrettait encore la vie. Mais le vent passe, sans mémoire ni pitié, il rase tout, jusqu'à la trace du nom.

VOIX 3

Le silence est désormais le seul visage du monde, et l'âme, sans reflet, s'y abandonne. Les ombres ont cessé de marcher, elles se sont fondues, elles respirent à peine, au rythme du sol. Aucun cri ne monte plus, aucun mot ne descend, le verbe s'est défait dans l'épaisseur du vide. L'eau dort, le feu dort, le ciel dort aussi, et la lumière s'éteint comme un fruit mûr qui tombe. Rien ne s'achève, rien ne recommence, tout demeure, immobile, dans la fatigue d'être.

VOIX 1

Sous la peau du monde, l'obscurité s'ouvre lentement, comme une blessure que rien ne refermera. Elle n'a pas de fond, elle est la vérité nue, le lieu où tout se perd pour ne plus souffrir. Le souffle s'y brise, sans bruit, sans retour, et la chair du cœur devient sable et poussière. Les anges eux-mêmes se taisent dans la nuit, ils n'ont plus d'aile, seulement le souvenir du vol. Alors l'âme, dépouillée jusqu'à l'os du verbe, se regarde mourir, sans plainte ni pardon.

VOIX 2

Tout s'efface, lentement, jusqu'à l'idée de lumière, même la douleur perd sa couleur humaine. Le monde devient une chambre vide, sans fenêtre, où veille un souffle qu'on ne sent

presque plus. Les pensées se retirent, comme la mer sous la lune, laissant des coquilles vides sur le rivage du temps. Les mots tombent, un à un, comme des cendres, et leur chute est douce, comme un sommeil ancien. L'âme s'y couche, lasse de son propre éclat, et s'endort dans le creux muet du monde.

VOIX 3

Maintenant tout est silence, et ce silence respire. Il n'y a plus de nom, plus de prière, plus d'attente. Le clair-obscur s'est refermé sur son mystère, et la lumière dort dans l'ombre comme un enfant mort. Plus rien ne désire, plus rien ne regrette, tout est revenu à la transparence du néant. L'eau s'est tue, la pierre s'est tue, la voix s'est tue, et pourtant, quelque chose veille encore, très bas. Ce n'est plus l'âme, ni le monde, ni Dieu, c'est la trace d'un souffle, juste avant qu'il s'éteigne.

GEORG

Ô, le disque flétri du soleil. De doux martyres consumaient sa chair. Dans un passage désert, sa forme sanglante lui apparut, raide d'ordure. Il portait un amour plus profond aux œuvres sublimes de la pierre ; au clocher qui, la nuit, assaille de ses grimaces d'enfer le ciel bleu étoilé ; à la tombe froide qui garde le cœur ardent de l'homme. Douleur, la faute indicible qu'elle

signale. Mais comme il descendait en méditant une pensée brûlante le fleuve automnal, avançant sous des arbres dépouillés, lui apparut dans un manteau de crin, démon flamboyant, la sœur. Au réveil les étoiles s'éteignirent à leur tête.

GRETE

Je t'ai cherché au bord du fleuve, entre les arbres nus. Le soleil s'était flétri comme une hostie oubliée. Tu parlais aux pierres, tu voulais rejoindre leur silence mais c'est à moi que tu pensais, moi qui brûlais dans ton sommeil. Quand tu m'as vue venir sous le manteau de crin, tu n'as pas fui : tu savais que je venais te rendre ton visage. Ce n'était pas un rêve, Georg, c'était le moment où nos ombres se sont reconnues. Depuis, je veille dans le courant, sous la cendre des étoiles.

VOIX 1

Sous les murailles d'un soir couleur de sang figé, l'homme s'avance, éclaté, ses membres s'éparpillent dans la poussière des routes, son âme fuit, par éclats, dans les miroirs sans tain du monde. Un vent noir l'accompagne, muet, sans visage, sans voix, et dans ses yeux brûle encore la cendre des anciens songes. Il cherche à rassembler ce qui fut un jour son nom, mais les syllabes se fendent comme des verres au gel. Des

enfants jouent, loin, avec ses ombres cassées. Il tend la main, et ne sent plus le poids de sa chair, seulement le froid immense du monde qui s'éloigne.

VOIX 2

Tout se défait : le souffle, la pensée, la parole qui se rompt. Une lumière pâle découpe sur les murs des visages d'argile. Chaque fragment de lui saigne d'une mémoire étrangère. Sous la pluie, le pavé reflète les restes d'un regard. Il se souvient d'un cri, d'une sœur, d'une maison sans toit. Mais le souvenir aussi se brise, et devient pierre. Des chiens errants flairent dans la nuit la trace de son pas. Le ciel, vaste blessure, s'ouvre comme un front en feu. Et la ville, muette, roule sa folie sous les lampes. Ô solitude, dernier manteau des âmes disloquées !

VOIX 3

Il n'a plus de centre, plus de cœur à battre au fond du vide. Les fleuves passent, lents, portant ses membres dispersés. Une lune tremble dans l'eau comme un œil sans paupière. Des voix anciennes murmurent : « Rassemble-toi, poussière ! » Mais rien ne revient, sinon l'écho d'un dieu absent. Dans le vent, il croit voir un ange, déchu, qui chancelle. Les collines s'inclinent sous le poids de son oubli. Et le ciel retombe, lourd,

sur ses épaules éclatées. Le monde est un miroir brisé dont il lèche les tessons. Sa bouche saigne de vouloir encore dire le vrai.

VOIX 1

Parmi les ruines du langage, il cherche une syllabe pure. Mais chaque mot qu'il prononce s'effondre dans le néant. Les lettres fuient, deviennent oiseaux de nuit sans demeure. Il voudrait prier, mais Dieu s'est tu dans les décombres. Alors il s'assoit, nu, face au silence des étoiles mortes. Un enfant passe, tenant dans ses mains une flamme brève. L'homme tend les bras : la flamme s'éteint dans sa paume. Tout se tait, sauf un ruisseau qui parle à la terre. Et dans ce murmure, il entend son propre cœur, fendu. Une larme, tombée sur la pierre, devient miroir du monde.

VOIX 2

Enfin, le vent le délie, poussière rendue à la poussière. L'homme s'efface, fragment après fragment, dans la nuit. Son nom se dissout dans le souffle même du néant. Et pourtant, au plus profond, quelque chose veille encore : une lueur, faible, obstinée, comme l'œil d'un dieu blessé. Elle dit que le monde tient, malgré la fracture. Elle dit que l'éclat peut être lumière, non ruine. Alors le silence, soudain, devient vaste et vivant. Et

de ses cendres, un chant s'élève, long, immobile, pur : celui de
l'homme dispersé, qui rejoint sa plénitude.

SCENE 3

Même situation que pour la scène précédente...

GEORG

Ô la race maudite. Quand dans des chambres maculées le destin de chacun est accompli, la mort entre à pas pourrissants dans la maison. Ô, si dehors c'était le printemps et que dans l'arbre en fleur un oiseau adorable chantait. Mais grisâtre se dessèche la maigre verdure aux fenêtres des nocturnes, et les cœurs en sang songent encore au mal. Ô, dans le demi-jour, les chemins printaniers du songeur. Plus justement le réjouit la haie en fleurs, les jeunes pousses du paysan et l'oiseau qui chante, douce créature de Dieu ; la cloche du soir et la belle communauté des hommes. Son destin, s'il pouvait l'oublier, et le dard de l'épine. Le ruisseau verdit, libre, où chemine son pied d'argent, et un arbre parlant murmure au-dessus de sa tête envahie de ténèbres.

GRETE

Tu parles du printemps et je sens déjà l'odeur des fleurs mortes, leur innocence oubliée. Dehors, l'oiseau chante pour toi, non pour la race maudite. Ses ailes battent au-dessus du jardin désert, elles ne connaissent ni faute ni héritage. Moi

aussi j'ai guetté cette cloche du soir, ce ruisseau qui se souvient du ciel. Tu disais que l'homme t'était étranger, mais dans la haie en fleurs j'ai vu ton visage apaisé. L'arbre t'a parlé, Georg, il t'a murmuré que la vie continue dans la sève, même pour ceux qui se sont maudits.

VOIX 1

Tout commence par un souffle chaud dans la moelle du silence, un frémissement de braise au fond du sang endormi. L'âme s'y retourne, inquiète de sa propre lueur, et déjà la lumière se déchire comme une peau trop étroite. Les murs intérieurs craquent, le cœur se fend sous la flamme, et la pensée, surprise, s'effondre dans sa clarté. Ce feu ne vient pas du monde, il monte du dedans, il ronge sans brûler, il éclaire en dévorant. Chaque respiration devient un acte d'abandon, et le corps s'ouvre, temple en cendres de l'esprit.

VOIX 2

Les mots s'allument un à un, comme des cierges impies, leur lumière tremble avant de mourir dans la fumée. La bouche prononce, mais la parole s'effondre, et la langue goûte le sel du feu intérieur. Tout ce qui fut doux se change en étincelle noire, et la mémoire, consumée, ne retient plus que l'odeur. La flamme s'étend, non par rage, mais par besoin d'être, elle

dévore les songes, les larmes, les prières. Les murs se couvrent d'une suie d'images perdues, et la nuit, derrière, prend feu à son tour.

VOIX 3

Le cœur bat encore, mais son rythme chancelle, il bat contre la lumière, non plus contre la vie. Les veines se font corridors pour le feu, et la chair, docile, s'abandonne à la brûlure. Une clarté dorée envahit les ténèbres du dedans, plus pure, plus cruelle que toute joie. Les ombres dansent, s'étirent, se confondent, comme des âmes priant pour leur propre fin. Tout crépite dans le sang, tout devient offrande, et le souffle s'enroule à la flamme comme à son destin.

VOIX 1

Les pensées, jadis claires, fondent comme du verre, elles coulent le long des murs intérieurs. Le feu, patient, entre dans chaque mot, il en retire la chair, il n'en garde que la lumière. La raison se tait, la folie s'incline, toutes deux brûlent dans la même ferveur. L'œil, ouvert sur l'abîme, reflète la cendre, et dans ce reflet se déchire la mémoire du monde. Le poète n'est plus qu'un souffle entre deux flammes, il parle encore, mais le feu parle à sa place.

VOIX 2

Alors la demeure tout entière respire dans la braise, chaque pierre soupire, chaque ombre se dissout. L'air est rouge, saturé d'âmes invisibles, le sol lui-même brûle sans chaleur. Une douleur sans cri s'élève du dedans, pure, immense, sans nom, sans objet. Le feu a tout pris, et pourtant il demande encore, comme s'il cherchait à dévorer sa propre essence. La lumière ne brille plus, elle s'effondre en elle-même, et le ciel, de cendre, s'incline sur la ruine.

GEORG

Alors il prend dans sa main frêle le serpent ; et son cœur fondit en larmes ardentes. Sublimes, le mutisme de la forêt, l'obscurité verdie et les bêtes moussues qui s'envolent quand la nuit vient. Ô le frisson, quand chacun connaît sa faute, va des sentiers épineux. Alors il trouva dans le buisson d'épines la forme blanche de l'enfant, saignant en quête du manteau de son fiancé. Mais lui se tenait devant elle, enfoui dans sa chevelure d'acier, se taisant et souffrant. Ô les anges radieux que dispersa le vent pourpre de la nuit. Il habita toute la nuit une caverne de cristal et la lèpre poussa argentée sur son front. Une ombre, il descendit le sentier en lisière sous les étoiles de l'automne. De la neige tombait, et une obscurité bleue emplissait la maison. Comme d'un aveugle, la voix dure

du père résonna, et elle conjura l'épouvante. Malheur à l'apparition courbée des femmes. Sous les mains roides de la race horrifiée, fruits et meubles se flétrirent. Un loup déchiqueta le premier-né et les sœurs fuirent dans de sombres jardins chez des vieillards osseux.

GRETE

J'ai vu ta main se refermer sur le serpent comme sur une promesse. Tes larmes brûlaient, mais je n'ai pas fui. Dans les forêts où tu marchais, je t'ai suivi jusqu'à la caverne de cristal, j'ai vu la neige tomber sur ton front fiévreux. Tu disais que les sœurs s'étaient enfuies, mais je suis restée. Je portais ta faute sur mon épaule, légère comme un oiseau mort. Tes anges dispersés par le vent, je les ai recueillis dans mes paumes pour que la nuit te reconnaisse. Quand tu chantaï dans l'obscurité bleue, je t'ai entendu, frère, plus proche que jamais.

VOIX 3

Les mots se tordent, éclatent, reviennent en poussière, leurs syllabes fondent dans l'air comme du plomb en fusion. Le souffle les appelle, mais ils se dérobent, ils retombent en pluie d'étincelles sur la bouche muette. Chaque phrase est une torche qui se consume d'elle-même, un fragment de lumière fuyant vers l'oubli. La parole n'explique plus, elle brûle pour se

taire, et le verbe, réduit à sa braise, s'incline devant la mort. Le poète regarde son feu lui prendre la langue, et bénit la flamme qui efface son nom.

VOIX 1

Les murs parlent maintenant, mais d'une voix sans son, ils récitent des prières de fumée. Chaque écho se tord dans l'air comme un serpent de lumière, et retombe, cendre sur cendre, dans la gorge du monde. Le feu a trouvé sa langue : c'est le silence ardent. Les mots deviennent lueurs, puis frissons, puis rien. Le cœur, privé de voix, bat comme un tambour vide, et le vent, passant, emporte ses syllabes mortes. Ce qui fut poème n'est plus qu'un soupir incandescent, tombé entre deux battements du néant.

VOIX 2

La flamme s'élève maintenant au-dessus de la pensée, elle consume les racines du savoir et du rêve. Chaque idée s'ouvre, se tord, s'embrase, et s'écroule dans un éclat de lumière noire. La raison, offerte, s'y dissout comme cire au soleil, et son cri se change en prière muette. Le feu pense à la place de l'esprit, il invente un monde de clarté sans conscience. Tout devient transparence, tout devient oubli, et l'âme s'efface dans sa propre illumination.

VOIX 3

Les lettres tombent du ciel, blanches et brûlées, elles se posent sur la terre comme des flocons de feu. Le livre s'ouvre, mais ses pages sont de cendre, et chaque mot y dort, réduit à son éclat pur. Le feu écrit ce que nul ne peut lire, il trace sur le néant les lignes de l'absence. Le sens se retire, et dans son sillage monte un chant sans sujet, sans fin, sans lumière. Le poète s'incline, sa bouche respire le vide, et dans ce vide brûle encore la beauté.

VOIX 1

La demeure tremble, mais ne s'effondre pas, elle devient flamme, toute entière, sans contour. Les murs se plient, se penchent, se dissolvent, mais conservent la forme d'une prière immobile. L'air lui-même brûle, il se fait sang de lumière, et l'espace s'ouvre, vaste, sans direction. Chaque chose se consume avec douceur, comme si mourir était un acte d'amour. Le feu s'étend, mais son cœur demeure calme, il règne, silencieux, sur la ruine qu'il éclaire.

GEORG

Lui, voyant envahi de ténèbres, chantait près des murs en ruine, et le vent de Dieu engloutit sa voix. Ô la volupté de la mort. Ô enfants d'une race sombre. Argentées luisent les

fleurs mauvaises du sang sur sa tempe, la lune froide dans ses yeux brisés. Ô, les nocturnes ; ô, les maudits. * Profonde la torpeur dans de sombres poisons, emplie d'étoiles et du blanc visage de la mère, pierreux. Amère la mort, la nourriture des coupables ; dans les branches brunes du tronc, se désagrégeaient, grimaçants, les visages de terre. Mais lui chantait doucement dans l'ombre verte du sureau, quand il se réveillait de rêves mauvais ; comme un ange rose, doux compagnon de jeu, s'approchait, il sombra dans le sommeil à la nuit, gibier calme ; et il vit le visage étoilé de la pureté. Les tournesols s'inclinaient, dorés, par-dessus la clôture du jardin, quand vint l'été.

GRETE

La volupté de la mort, dis-tu, mais je n'ai vu que ton sommeil, doux et plein de fleurs. Tes yeux reflétaient la lune et la mère y passait encore comme une ombre. Tes poisons, je les ai bus à ton insu, pour alléger ta bouche. Je t'ai vu dans le sureau, enfant redevenu ange, et j'ai su que la pureté t'avait pris sans violence. Le jardin doré se penchait sur toi, et j'y ai déposé mon silence. Tu n'étais plus le maudit, tu étais la lumière qui consent à s'éteindre.

VOIX 2

La première chambre s'ouvre, emplie d'une clarté tremblante, où des visages anciens flottent, couverts de suie dorée. Leurs yeux se ferment sans douleur, leurs mains s'effacent, et l'air respire le parfum brûlé de la tendresse. Le feu marche doucement, il effleure, il caresse, il dévore sans haine, comme un frère trop proche. Les souvenirs éclatent en gerbes de lumière, leurs rires se changent en poussière chaude. L'amour, qui dormait là, s'élève en fumée fine, et retombe sur le sol en pluie d'absence.

VOIX 3

Plus loin, une chambre d'enfance s'embrase, avec ses jouets, ses ombres, ses voix fragiles. Le feu s'y avance à pas lents, presque timide, il efface les traces de la pureté perdue. Les murs, encore peints d'aube et de rires, se couvrent d'une brume rouge et silencieuse. Un oiseau de papier s'envole, puis se consume, emportant le souffle d'une prière d'enfant. Le ciel regarde sans voir, la terre ne répond pas, et l'innocence s'efface dans la beauté du désastre.

VOIX 1

Voici la chambre du cœur, la plus profonde, où dorment les visages aimés et les promesses mortes. La flamme y entre sans bruit, comme une main aimante, elle soulève les draps, effleure la mémoire des lèvres. Un souffle d'adieu parcourt l'air incandescent, et le sang se souvient d'avoir été lumière. Chaque battement répète un nom qu'il oublie, chaque oubli répand un peu de feu dans la nuit. Les ombres se rapprochent, se confondent, et dans leur union brûle la dernière douceur.

VOIX 2

La chambre du pardon s'ouvre à son tour, vide, sinon d'une lueur pâle, presque humaine. Là, le feu hésite, tremble, s'incline, comme s'il craignait de souiller la grâce. Mais rien ne lui résiste : il entre, il s'étend, il transforme la clémence en lumière vive. Le mal et le bien s'y fondent dans la même cendre, et le ciel, rougi, s'invite sous le toit. Tout s'y efface, même la notion d'effacer, jusqu'à ce qu'il ne reste que le battement d'une flamme.

VOIX 3

Enfin la dernière pièce, celle du silence, où dorment les mots qu'on n'a jamais dits. Le feu y entre comme une prière sans bouche, il touche les murs, il les ouvre à la nuit. Chaque phrase

non prononcée devient braise claire, chaque désir s'enroule à sa propre fumée. Le cœur s'y renverse, vidé de sa lumière, et la demeure respire comme un corps sans souffle. Il n'y a plus ni peine, ni pardon, ni mémoire, seulement le feu, fidèle, veillant sur sa cendre.

GEORG

Ô, le zèle des abeilles et le feuillage vert du noyer ; les orages qui passaient. Le pavot lui aussi fleurissait argenté, portait dans sa capsule verte nos rêves de nuit étoilés. Ô, comme la maison était silencieuse, lorsque le père s'en alla dans l'obscurité. Pourpre mûrissait le fruit sur l'arbre et le jardinier bougeait ses mains dures ; ô les signes de crin dans le soleil resplendissant. Mais en silence, au soir, l'ombre du mort entra dans le cercle des siens en deuil et son pas résonna de cristal à travers la prairie verdoyante devant la forêt. Ceux-ci s'assemblaient à la table, muets ; de leurs mains de cire ils rompirent, mourants, le pain qui saignait. Douleur, les yeux pierreux de la sœur quand, au repas, sa folie vint sur le front nocturne du frère, quand sous les mains douloureuses de la mère le pain devint pierre.

GRETE

Les abeilles tournaient dans le feuillage vert et je t'ai cru vivant. Le pain saignait sur la table, mais je n'ai pas eu peur. Quand le père s'en est allé, j'ai senti ton cœur battre sous la pierre. La sœur folle, c'était moi, celle qui vit dans la lueur du fruit mûr. La mère pétrifiait le pain, et j'ai compris : nul ne nourrit personne ici-bas, sinon par la douleur. Pourtant, dans le pavot argenté, j'ai vu nos rêves demeurer, purs et légers, comme des enfants qui dorment.

VOIX 1

Le toit se fend sous le poids de la lumière, et l'air s'engouffre, vaste, comme une mer de feu. Les poutres se tordent, les cloches se renversent, et le ciel descend dans la demeure en ruine.

La flamme, libérée, se dresse comme un cri muet, elle s'élance, immense, vers la bouche de Dieu. Tout ce qui fut abri devient offrande, tout ce qui protégeait s'ouvre au vertige. Le feu gagne le ciel, il s'y répand sans limite, et la nuit, ivre, s'y noie dans la clarté.

VOIX 2

Les pierres s'éveillent et chantent leur agonie, leurs voix de braise emplissent l'espace. Chaque mur s'efface en un geste

de lumière, chaque fenêtre devient un œil sans regard. Le vent, chargé de cendre, emporte les prières, et la demeure respire comme un animal mourant. Rien ne sépare plus le dehors du dedans, tout communie dans la même brûlure. L'âme, sans abri, se redresse dans la flamme, et se reconnaît en elle comme dans un miroir d'or.

VOIX 3

Les toits s'effondrent, mais le feu demeure pur, il monte, indifférent, au-dessus de la ruine. Le monde tout entier semble aspiré vers lui, comme un souffle unique cherchant à se dissoudre. Des visages apparaissent dans la fumée, figures de lumière, muettes et sans destin. Ils s'effacent aussitôt, absorbés par la clarté, comme des pensées que Dieu aurait oubliées. Le ciel s'incline sur la cendre rouge, et la terre, brûlée, s'ouvre à la lumière morte.

VOIX 1

Tout est brasier, et pourtant tout s'apaise. La demeure n'a plus de contour, elle est feu seulement. Le temps s'y dilue, les heures s'y consomment, et la matière chante dans son anéantissement. Des flammes lentes rampent sur les marches de l'air, elles effleurent le néant sans l'atteindre. Les voix se taisent, remplacées par le souffle du feu, souffle ancien, sans

commencement ni fin. L'esprit, arraché à la chair, s'élève sans mot, porté par la ferveur d'une destruction parfaite.

VOIX 2

Et quand le dernier mur tombe, tout devient ciel. La maison brûle encore, mais d'une lumière douce. Les cendres tourbillonnent comme une neige d'or, elles retombent sur le cœur éteint de la terre. Le feu, à présent, n'a plus d'objet à dévorer, il se replie sur lui-même, lent, pensif, pur. Le monde entier respire dans cette incandescence, comme s'il retrouvait sa forme première. Le poète regarde, sans regard, la flamme s'incliner, et comprend qu'elle fut son dernier mot.

GEORG

Ô les décomposés, quand leurs langues d'argent taisaient l'enfer. Alors, les lampes s'éteignirent dans la chambre glacée et sous leurs masques pourpres les êtres douloureux se regardèrent en silence. Au long de la nuit il y eut un bruit de pluie et elle rafraîchit la campagne. Dans les fourrés d'épines, le ténébreux suivait les sentiers jaunis dans le blé, le chant de l'alouette et le calme silence des rameaux verts, et qu'il trouve la paix. Ô, villages et marches moussues, vue brûlante. Mais les pas chancellent, osseux, par-dessus des serpents endormis à l'orée de la forêt, et l'oreille suit toujours le cri furieux du

vautour. Au soir il trouva un désert pierreux, le cortège d'un mort entrant dans la maison obscure du père. Comme un nuage pourpre enveloppait sa tête, il se jeta, muet, sur son propre sang, sur son image, visage lunaire ; et, pierre, s'écroula dans le vide quand parut dans un miroir brisé, adolescent mourant, la sœur ; et la nuit engloutit la race maudite.

GRETE

La nuit tombe, les lampes s'éteignent, et je t'entends encore marcher dans les champs d'épines. Ta paix ne viendra pas des villages ni des rameaux verts, mais du sang que tu as versé. Le vautour crie, et c'est ta voix qui répond. Je suis apparue dans le miroir brisé, non pour te sauver mais pour t'accompagner. Nous sommes la race engloutie, Georg, les visages de pierre dans le vent. Pourtant, dans ce vide, une clarté subsiste : c'est ton souffle qui me traverse, et je demeure là, sœur lunaire, au bord de ta dernière lumière.

VOIX 3

La flamme s'est tue, mais son souffle reste dans l'air, léger, presque absent, comme un souvenir d'ardeur. Les murs sont tombés, les pierres reposent, tièdes, et la nuit se penche sur leurs visages brûlés. Tout est fini, et pourtant rien ne s'achève. La cendre se lève, lente, paisible, sans poids. Elle monte, non

vers le ciel, mais dans l'espace entre deux souffles, là où plus rien ne brûle, là où tout respire encore. Le silence devient le dernier feu du monde, et sa lumière ne blesse plus personne.

VOIX 1

Les cendres s'étendent, mer sans rivage, elles recouvrent les gestes, les noms, les regards. Aucune douleur ne les traverse, aucun souvenir. Elles reposent, égales, dans la pureté du froid. Le vent passe, il les effleure, il n'en soulève rien, comme si même le souffle craignait leur paix. La demeure, devenue poussière, respire encore, mais d'un souffle si lent qu'il touche à l'éternité. La terre en silence recueille cette offrande grise, et la garde au creux de sa mémoire sans temps.

VOIX 2

Plus de feu, plus de forme, plus de plainte. La lumière s'est retirée dans la cendre. Chaque grain garde un vestige du monde, une lueur minuscule, presque éteinte. L'air est immobile, transparent, sans désir, et la vie suspendue y dort sans s'effacer. Le cœur ne bat plus, il écoute seulement ce qu'écoute la nuit après la dernière flamme. Le monde est là, intact dans son effacement, et le néant respire, paisible, en lui-même.

VOIX 3

Sous les doigts de l'aube, les cendres pâlissent. Elles s'unissent lentement au corps du silence. Nulle résurrection ne s'annonce, nulle plainte. Tout demeure dans la douceur de l'après-feu. La lumière revient, mais sans éclat, sans ferveur, elle caresse les ruines, puis s'y efface. La demeure n'est plus qu'un songe refroidi, un souvenir que le vide garde pour lui. Et dans cette paix sans âme, sans centre, le monde apprend à ne plus attendre.

VOIX 1

Tout repose maintenant. Rien ne brûle, rien ne brille. La cendre est redevenue poussière du jour. Un souffle passe, effleure, disparaît, et le ciel s'ouvre, vaste, sans nom. Les flammes sont rentrées dans la terre, les voix dans la lumière, les mots dans le vent. Il ne reste qu'un espace entre deux silences, un battement à peine, puis plus rien. Le monde se tait, suspendu dans sa transparence, et l'âme, si elle existe encore, dort dans la cendre.

SCENE 4

Dans le jardin d'été Georg est assis sur un banc occupé à écrire dans un cahier ; à l'étage d'une fenêtre ouvert on entend un air de Schubert joué au piano. De temps en temps Georg relève la tête et fixe un instant la fenêtre avant de se remettre à son écriture. Soudain la musique s'arrête et les oiseaux se remettent à chanter. Quelques instants plus tard Grete arrive dans le jardin ; Georg dépose son cahier sur le banc et va au-devant d'elle ; ils s'étreignent tendrement.

GEORG

Mon étoile, ma chère étoile, ce morceau que tu viens de jouer au piano était magnifique, j'en suis tout ému encore. Viens, allons nous asseoir sur le banc.

Georg s'assied et reprend le cahier pour permettre à Grete de s'asseoir à ses côtés.

GRETE

Mon grand poète, tandis que je jouais Schubert, toi tu écrivais, un poème j'en suis certaine. J'aimerais tant que tu le lises...

GEORG

Que ce soit une bonne idée, je n'en suis pas convaincu. Tu sais, ce texte est assez long, rempli de souvenirs...

GRETE

Et tu as peur que je m'ennuie... allons, mon cher, fais-moi donc ce plaisir, laisse-moi l'entendre comme un secret...

Georges finit par céder, ouvre le cahier, hésite un instant puis commence sa lecture...

GEORG (VOIX OFF) :

Parfois il me faut repenser à ces journées tranquilles qui sont pour moi comme une vie étrange, écoulée dans le bonheur, que je pouvais goûter sans réserve ainsi qu'un cadeau reçu de mains bienveillantes, inconnues. Et cette petite ville au fond de la vallée se dresse de nouveau dans mon souvenir avec sa rue principale, large, où s'étire une longue allée de tilleuls magnifiques, avec ses ruelles tortueuses qu'emplit la vie familière et laborieuse du petit commerce et des artisans — et avec, au milieu de la place, sa vieille fontaine qui murmure rêveusement au soleil, et où, le soir, s'ajoutent au bruit de l'eau les chuchotements amoureux.

GRETE

Elle relève la tête et porte sa main à son oreille comme pour mieux entendre quelque chose qui se murmure

Ecoute Georg, cette fontaine, elle chante entre tes mots. Elle chuchote en s'écoulant, elle murmure un secret, un secret qu'on ne peut dire trop haut

Elle poste un instant sa main sur ses yeux

Et ces tilleuls... est-ce qu'ils sentent aussi bon dans ton souvenir que dans mon imagination ? Moi, les tilleuls, ils me donnent toujours envie de danser pieds nus sur les pavés.

Elle le regarde soudain, très sérieusement...

Mais dis-moi, Georg, ce pays de rêve, il existe vraiment à quelques lieux d'ici ? Tu ne m'en as jamais parlé auparavant. J'aimerais m'y rendre, moi aussi, embrasser le vieil oncle et déposer une rose sur la tombe de Marie : tu m'accompagneras ?

GEORG :

C'est impossible, Grete ! Ce pays de rêve est aussi loin que notre enfance et puis surtout dans l'ombre de Marie s'est forgé mon tourment. Ce tourment ne m'a jamais quitté, bien au contraire il n'a cessé de grandir jusqu'à posséder tout l'espace de mon âme. Bien souvent il déborde et se déverse à travers mes mots comme un sang qui s'épanche d'une blessure intarissable.

(Georg poursuit lentement sa lecture...)

La ville cependant semble rêver à une vie passée. Et les collines aux lignes douces, recouvertes de forêts de sapins solennelles et silencieuses, séparent la vallée du monde extérieur. Les mamelons se blottissent tendrement contre le ciel lointain et lumineux, et dans ce contact du ciel et de la terre on dirait que l'univers fait partie du pays natal.

GRETE

(Fixant Georg, le regard un peu perdu, comme si elle voyait un autre monde à travers ses mots)

Des collines qui séparent... c'est drôle, non ? Comme si la nature avait décidé de faire une pause, juste là, entre le monde et nous.

(Elle sourit, un brin espiègle)

Tu crois que les sapins connaissent ce secret du silence, ou est-ce qu'ils l'empruntent juste aux étoiles ?

(Elle se rapproche un peu, presque chuchotant)

Et toi, Georg, tu vois encore cette tendresse des collines, ce contact entre le ciel et la terre, ou bien tout cela appartient-il à une époque qui ne te touche plus ?

GEORG

Des personnages me reviennent tout d'un coup à la mémoire, et sous mes yeux revit leur passé avec toutes les petites misères et les joies qu'ils pouvaient sans crainte se confier. J'ai vécu huit semaines dans cette retraite ; ces huit semaines sont pour moi comme un fragment détaché de ma propre vie, une vie en soi, plein d'un jeune bonheur indicible, plein d'une profonde impatience de choses belles et lointaines. C'est là que s'est imprimée pour la première fois dans mon âme d'enfant une vive expérience. Je me revois, écolier, dans la petite maison avec un petit jardin par devant, un peu à l'écart

de la ville et presque toute cachée derrière des arbres et des buissons. J'y logeais dans une petite mansarde décorée d'étranges vieilles images pâlies, et c'est là que j'ai passé maints soirs à rêver en silence, et le silence a absorbé et gardé tendrement en lui mes rêves d'enfant, vastes comme le ciel, heureux autant que fous, et me les a bien des fois restitués par la suite aux heures solitaires du crépuscule.

GRETE

(un peu rêveuse, mais avec un sourire qui cache une pointe de malice)

Un fragment détaché de ta vie... c'est beau, non ? Comme un morceau de ciel que l'on aurait oublié de remettre à sa place.

(Elle s'assoit plus près de lui, presque secrète)

Et cette petite maison... elle sentait la terre, non ? Un peu l'humidité des pierres et la chaleur du bois...

(Elle le fixe soudain, légèrement curieuse)

Tu sais, Georg, je me demande... quand tu étais enfant, tu rêvais déjà de ces choses lointaines, ou bien tout était encore si proche, si simple ? Est-ce que l'immensité du ciel était déjà dans tes rêves, ou bien c'était tout juste un nuage que tu regardais et qui passait ?

GEORG

Souvent aussi je descendais le soir voir mon vieil oncle qui passait presque toute la journée auprès de sa fille malade, auprès de Marie. Puis nous restions assis tous les trois durant des heures sans rien dire. Le tiède vent du soir entraînait par la fenêtre, apportant à notre oreille toutes sortes de bruits confus qui nous suggéraient des visions indécises. Et l'air était empli par l'odeur forte, enivrante, des roses qui fleurissaient contre la haie du jardin. Lentement la nuit se glissait dans la pièce et je me levais, disais bonne nuit, et remontais dans ma chambre où je rêvais encore une heure à la fenêtre, perdu dans la nuit.

GRETE

(Un léger frisson parcourant ses bras, comme si elle ressentait l'atmosphère du souvenir)

Marie... elle m'évoque cette fragilité de la vie qu'on veut oublier. Un vent qui souffle, une rose qui se fane...

(Elle hoche la tête, pensivement)

C'est curieux, tu sais, mais je trouve que les silences ont toujours quelque chose d'infiniment plus lourd que les paroles. Et vous, tous les trois là, sans rien dire... C'était quoi, ce silence ? Un secret ? Une forme de tendresse partagée sans qu'aucun mot ne vienne troubler le moment ?

(Elle le regarde, un sourire doux mais un peu triste sur les lèvres)

Tu sais, ce vent... il apportait quoi, à ton avis ? C'était un vent de souvenir, ou un vent de liberté ?

GEORG

Au début je ressentis auprès de la jeune malade comme une angoisse oppressante, qui se transforma plus tard en une crainte respectueuse, sacrée, devant cette souffrance muette, étrangement poignante. Chaque fois que je la voyais, montait en moi le sombre sentiment de sa mort prochaine. Et j'avais peur ensuite de la regarder. Quand je vagabondais tout le jour dans les forêts, me sentant si gai dans la solitude et le silence, quand je m'étendais alors dans la mousse, fatigué, fixant des heures durant le ciel clair, étincelant, où le regard pouvait se perdre si loin, quand un bonheur d'une profondeur étrange m'enivrait, alors je pensais soudain à la malade — je me levais et errais sans but, envahi par des pensées indéfinissables, un poids accablant dans la tête et dans le cœur, au point que j'aurais eu envie de pleurer.

GRETE

(Avec une légèreté presque irréelle, comme si elle voulait dénouer cette lourdeur sans la briser)

Tu sais, Georg, quand tu parles de cette angoisse, j'ai l'impression que la maladie n'est pas seulement quelque chose qu'on porte dans le corps, mais dans l'air, dans tout ce qu'on respire autour de soi. C'est comme une brume... une brume d'hiver qui s'étend sans qu'on la voie vraiment.

(Elle se perd un instant dans ses pensées, puis ajoute presque en murmurant)

Mais tu sais, ce que tu dis sur la forêt... sur ce bonheur étrange et profond... est-ce qu'il ne t'arrive jamais de te dire que c'est peut-être la souffrance qui rend la joie aussi belle ? Comme un contraste, une révélation.

(Elle le regarde, un peu plus sérieuse)

Et cette envie de pleurer... elle t'envahit encore, parfois ? Ou bien est-ce qu'il y a des moments où tu peux simplement laisser les larmes se perdre dans l'air frais, comme si de rien n'était ?

GEORG

Et quand parfois, le soir, je marchais dans la grand-rue poussiéreuse, emplie de l'odeur des tilleuls en fleur, et que dans l'ombre des arbres je voyais des couples chuchotants ; quand je voyais, près de la fontaine murmurante, au clair de lune, deux êtres se promener doucement, étroitement serrés l'un contre l'autre comme s'ils ne faisaient qu'un, et qu'un frisson brûlant me parcourait, plein de pressentiments, l'image de Marie me venait à l'esprit ; alors m'envahissait la douce nostalgie de quelque chose d'indéfinissable, et je me voyais soudain des- cendre la rue à son bras dans l'ombre des tilleuls odorants. Et dans les grands yeux sombres de Marie brillait une lueur étrange, et la lune faisait paraître son visage étroit encore plus pâle et plus diaphane.

GRETE

(Elle plonge son regard dans le vide, comme si elle voyait aussi les couples se promener sous les tilleuls)

Les tilleuls... leur parfum, c'est comme une sorte de promesse qui flotte dans l'air, une promesse de quelque chose qu'on ne peut pas vraiment toucher. *(Elle sourit doucement, presque mélancolique)*

Mais toi, Georg, tu crois qu'on peut vraiment être *un* avec quelqu'un ? Ou bien est-ce une illusion, comme ces couples qui s'enlacent sous la lune, si proches, et pourtant... toujours deux ?

(Elle l'observe intensément, puis reprend, comme pour elle-même)

Tu sais, cette nostalgie... elle ressemble à un rêve éveillé, où tu te vois vivre quelque chose sans savoir si cela appartient au passé ou à l'avenir. Et cette lueur dans les yeux de Marie... c'est ça, non ? C'est la lumière d'une possibilité qui n'a jamais eu lieu.

(Elle secoue la tête comme pour se réveiller)

Mais Marie... elle te manquait, n'est-ce pas ? D'une manière... étrange.

GEORG

Je me réfugiais dans ma mansarde, m'accoudais à la fenêtre, levais la tête vers le ciel très sombre où les étoiles semblaient

s'éteindre, et m'abandonnais de longues heures à des rêves vagues, divagants, jusqu'à ce que le sommeil s'emparât de moi. Et pourtant — pourtant je n'ai pas échangé dix mots avec Marie. Elle ne parlait jamais. Je n'ai fait que rester assis longuement à ses côtés en regardant son visage malade, douloureux, en pensant sans cesse qu'elle devait mourir.

GRETE

(Elle regarde Georg avec une douceur infinie, mais un peu de tristesse dans les yeux)

Tu sais, Georg, parfois je me demande... quand on est tout seul avec quelqu'un, sans rien dire, est-ce que ce silence ne parle pas plus fort que tout ?

(Elle fait une pause, presque pensive)

Les visages... ils peuvent tout dire, sans un mot. Mais toi, tu regardais son visage malade. C'est comme si tu cherchais une réponse dans la souffrance de Marie... une réponse que tu ne trouverais jamais.

(Elle se penche légèrement vers lui, comme pour percer un mystère)

Mais pourquoi, alors, cette peur de la mort ? Tu dis que tu ne lui as pas échangé dix mots... Est-ce que, dans ce silence, ce n'était pas un autre langage qui se tissait, quelque chose d'encore plus intime que les mots ?

(Elle se redresse soudain, un léger sourire malicieux aux lèvres)

Ou alors, est-ce que c'était la peur de ne pas savoir quoi dire, ce qui faisait que le silence devenait si lourd ?

GEORG

Couché dans l'herbe du jardin, j'ai respiré l'odeur de mille fleurs ; mes yeux s'enivraient aux couleurs éclatantes des floraisons baignées de soleil, et j'ai prêté l'oreille au silence des airs, qu'interrompait seulement le cri intermittent d'un oiseau. Je percevais la fermentation de la lourde terre fertile, ce bruit mystérieux de la vie éternellement féconde. En ce temps-là je sentais obscurément la grandeur et la beauté de la vie. En ce temps-là aussi je croyais posséder la vie.

GRETE

(En fermant les yeux un instant, comme si elle aussi ressentait la chaleur du soleil et le parfum des fleurs)

Les couleurs... et cette lumière qui se faufile entre les fleurs, c'est comme si la nature elle-même te disait : « *tu es ici, tu fais partie de tout ça.* »

(Elle ouvre les yeux, son regard se posant sur Georg avec un mélange de tendresse et de curiosité)

Mais, dis-moi, Georg... tu dis que tu croyais posséder la vie, mais est-ce que la vie, justement, ne nous échappe pas toujours un peu ? Est-ce qu'on ne se fait pas juste une idée de

cette grandeur et de cette beauté, comme si elles étaient à nous, alors qu'en réalité elles ne nous appartiennent jamais ?

(Elle sourit légèrement, un peu espiègle)

Je crois que c'est la plus belle illusion, la plus douce... mais qu'au fond, c'est le moment où on cesse de chercher à *posséder* qui nous permet enfin de comprendre ce qu'est la beauté.

GEORG

Mais alors mon regard se posait sur la fenêtre en encorbellement de la maison. J'apercevais la malade assise — immobile et silencieuse, les yeux fermés. Et tout mon esprit s'attachait de nouveau aux souffrances de cette seule créature, ne les quittait plus — s'enfonçait dans une nostalgie douloureuse, à peine avouée, qui me paraissait énigmatique et troublante. Et craintivement, silencieusement, je quittais le jardin, comme si je n'avais pas le droit de séjourner dans ce temple.

GRETE

(Elle regarde un instant dans le vide, comme si elle pouvait voir à travers les murs et les fenêtres)

Un temple... c'est drôle, tu sais, mais je n'avais jamais pensé à cela comme ça. Comme un lieu où l'on entre, mais où l'on ne peut jamais vraiment rester, à cause du respect...

(Elle secoue doucement la tête, un sourire mélancolique aux lèvres)

Mais pourquoi, Georg, pourquoi te sentir coupable de rester là, près d'elle ? La souffrance n'est-elle pas une part de nous tous, et ne fait-elle pas partie de la beauté du monde ?

(Elle le fixe soudain, presque interrogative)

Tu sais, quand je t'écoute, j'ai l'impression que tu te sens exclu, comme si tu devais te retirer, comme un intrus. Mais... est-ce que ce n'est pas la plus grande erreur que de fuir ce qui nous fait mal, ce qui nous dérange ? Ne devrions-nous pas, au contraire, rester là, tout près, aussi immobiles que la malade, et regarder ce que l'on a peur de voir ?

GEORG

Chaque fois que je longuais la haie, je cueillais comme en songe une des grandes roses au parfum lourd, au rouge éclatant. J'allais passer furtivement devant la fenêtre, lorsque je voyais l'ombre frêle et tremblante de Marie se découper sur le gravier de l'allée. Et mon ombre touchait la sienne comme pour une étreinte. Alors comme saisi d'une pensée fugitive, j'approchais de la fenêtre et déposais la rose fraîchement cueillie sur les genoux de Marie. Puis je disparaissais sans bruit, comme par crainte d'être surpris. Combien de fois ce petit événement si important pour moi ne s'est-il pas répété ! Je ne sais pas. J'ai l'impression d'avoir déposé mille roses sur les genoux de Marie, d'avoir embrassé d'innombrables fois son ombre de la mienne.

GRETE

(Un léger sourire sur les lèvres, comme si elle percevait toute la fragilité du geste)

Ces roses... tu sais, je trouve que les roses sont des petits mensonges. Elles sont belles, elles embaument l'air, et pourtant, elles savent qu'elles vont se faner. Comme ces gestes furtifs, répétés sans bruit, mais qui ne disent rien. Pas un mot. Juste une rose.

(Elle le regarde, avec un brin de malice)

Mais pourquoi *sans bruit*, Georg ? Pourquoi avoir peur d'être vu, de montrer ce que tu ressentais, même par un simple geste ? La rose n'est-elle pas elle-même une manière de dire, sans parler, qu'on se souvient, qu'on aime, qu'on souffre ?

(Elle reprend un ton plus rêveur)

J'ai l'impression que ces mille roses, ces ombres qui se touchent... c'était plus que des souvenirs. C'était des instants suspendus dans le temps, où tout s'épanouissait et se fanait à la fois. Comme si chaque rose était un dernier souffle.

GEORG

Jamais Marie n'a évoqué cet épisode ; mais j'ai senti à l'éclat de ses grands yeux qu'elle y trouvait de la joie. Peut-être que ces heures où nous restions ensemble et où nous goûtions en silence un grand, calme, profond bonheur étaient si belles que

je ne pourrai jamais en souhaiter de plus belles. Mon vieil oncle nous laissait faire. Mais un jour que j'étais avec lui dans le jardin au milieu de toutes les fleurs éclatantes, au-dessus desquelles volaient rêveusement de grands papillons jaunes, il me dit d'une voix douce et pensive : « Ton âme incline à la souffrance, mon petit. » Et ce faisant il posa sa main sur ma tête et parut vouloir ajouter quelque chose. Mais il se tut.

GRETE

(Un éclat dans les yeux, un sourire en coin, comme si elle savait quelque chose que Georg n'avait pas encore compris)

Ah, ton oncle... il avait l'air d'un sage, dis-moi.

(Elle rit doucement, presque comme si elle goûte la sagesse du vieil homme)

Mais, tu sais, c'est drôle cette phrase... « *Ton âme incline à la souffrance* ». C'est comme s'il te donnait une sorte de boussole pour ta vie. Mais... pourquoi, Georg ? Pourquoi choisir la souffrance ?

(Elle se penche un peu plus près, un regard un peu plus mystérieux)

Tu sais, la souffrance, elle n'est jamais *choisie* consciemment, non ? C'est plutôt la manière dont on l'accepte, la manière dont on la laisse s'enraciner. Mais peut-être qu'au fond, ton oncle voulait dire autre chose. Peut-être que, dans un monde parfait, ton âme aurait choisi une souffrance qui lui serait propre, comme une... *étoile filante*, qui traverse l'obscurité.

(Elle se redresse, un peu pensive)

Tu crois que, finalement, c'est la souffrance qui te fait grandir, Georg ? Ou est-ce que c'est toi qui la choisis pour lui donner un sens ?

GEORG

Peut-être ne savait-il pas ce qu'il avait éveillé et qui depuis lors a grandi puissamment en moi. Un jour que j'approchais de nouveau de la fenêtre près de laquelle Marie se tenait comme à l'accoutumée, je vis que son visage avait la pâleur et la fixité de la mort. Des rayons de soleil glissaient sur son corps clair et frêle ; sa chevelure d'or dénouée flottait au vent ; il me semblait qu'aucune maladie ne l'avait enlevée, qu'elle était morte sans cause visible — une énigme. Je mis la dernière rose dans sa main, elle l'a emportée dans sa tombe.

GRETE

(Avec un regard profond et un léger sourire, presque comme si elle percevait ce que Georg tente de cacher)

Ah, cette rose... Toujours la rose, n'est-ce pas ? Celle que l'on dépose sans dire un mot, comme pour donner une dernière part de soi, un dernier souvenir.

(Elle l'observe longuement, comme si elle percevait l'invisible)

Tu sais, Georg, parfois je me dis que la mort, elle ne fait pas de bruit. Elle arrive discrète, sans cause apparente, comme une

ombre qui se glisse entre les rayons du soleil. Et puis il y a ces gestes, ces petits gestes que l'on croit insignifiants, mais qui, pour toi, semblent être des adieux... ou des aveux.

(Elle marque une pause, comme si elle avait pris toute la mesure de ce qui est sous-jacent)

Il y a quelque chose de sacré dans le fait de ne jamais avoir vraiment dit ce que l'on ressent. Comme si, en silence, on avait tout dit. Mais peut-être que tu n'as jamais eu à dire un mot, Georg. Peut-être que tout, dans ton cœur, se trouve dans cette rose, dans ce geste... dans cet instant.

(Elle le regarde avec une lueur un peu plus incisive)

Et puis... « Ce qu'il a éveillé en toi. » Voilà ce qu'il faut entendre. Un mot, un conseil, un regard. Parfois, ce simple geste d'un autre peut réveiller en nous une force que l'on ignorait. Mais cette force, elle n'est pas toujours douce, tu sais.

(Elle fronce légèrement les sourcils, perçant à travers son regard)

Elle est là, cette souffrance, tapie dans l'ombre de ton âme. À chaque pas, tu la vois grandir. Ton oncle n'a pas créé cette souffrance en toi, il l'a simplement reconnue. Il a vu cette âme qui, peut-être sans le savoir, s'incline vers la souffrance.

(Elle se penche légèrement, comme si elle voulait sonder plus profondément)

Et toi, tu t'es laissé emporter, comme si tu n'avais pas le choix. Mais peut-être, Georg... Peut-être que c'est toi qui l'as cultivée, cette souffrance. Peut-être qu'elle t'a choisi, ou que tu l'as choisie. Comme un enfant qui, en grandissant, se fait un compagnon invisible, un allié secret, qu'il chérit autant qu'il le redoute.

GEORG

Peu après la mort de Marie, je partis pour la grande ville. Mais le souvenir de ces jours paisibles emplis de soleil est resté vivant en moi, plus vivant peut-être que le présent tumultueux. Jamais je ne reverrai la petite ville au fond de la vallée — je craindrais même de la revoir. Je crois que je ne pourrais pas, même si parfois j'éprouve une profonde nostalgie de ces choses éternellement jeunes du passé. Car, je le sais, je chercherais en vain ce qui a disparu sans laisser de traces ; je n'y trouverais plus ce qui ne vit plus que dans mon souvenir, comme l'instant présent, et ce ne serait pour moi qu'un tourment inutile.

GRETE

(Avec une légère tristesse, mais aussi une pointe de malice dans la voix)

Ah, cette petite ville... Tu sais, parfois je me dis que le passé est une rivière, Georg. On peut y plonger, on peut la contempler, mais jamais on ne pourra s'y baigner deux fois. C'est une sorte de piège, n'est-ce pas ? La nostalgie. Un souvenir qui brille si fort qu'il nous fait oublier que tout ce qui brille ne dure pas.

(Elle fixe l'horizon comme si elle pouvait voir ce passé lointain)

Mais toi, tu crois vraiment que ce que tu cherches n'existe plus ? Tu crois que cette petite ville, avec son soleil, ses ruelles, sa fontaine murmurante, est morte ? Peut-être. Peut-être que tout a disparu. Mais... peut-être qu'en toi, il y a encore quelque chose de vivant, quelque chose que tu cherches sans le savoir dans ce tourment inutile. Peut-être que ce qui ne vit plus dans le monde extérieur, vit encore en toi, dans ce souffle de nostalgie qui, malgré tout, te garde éveillé, cherchant sans relâche.

(Elle se tourne vers lui, un éclat curieux dans les yeux)

Ne te dis pas que tout est perdu. C'est là, en toi, quelque part, caché dans le creux du silence. Si tu savais écouter.

GEORG

Cette souffrance est en moi, Grete, une épine dans le cœur et les mots, tous les mots s'échouent sur le mur de mes tourments. Mais tu es là radieuse, aussi libre qu'un vent d'été et, en ta présence, mes tourments prennent le large et le diable, ce loup dévorant, se retire dans sa tanière.

GRETE

(Posant sa tête sur l'épaule de Georg)

Dis-moi, Georg, n'est-il pas indécent de nous montrer tels que nous sommes, je veux dire aussi proches l'un de l'autre. Les gens pourraient penser que nous sommes amoureux, ou pire

encore, un mot qui demeure dans ma gorge car il pourrait brûler mes lèvres ?

GEORG

Ce sont les autres qui ont fait de nous des naufragés ; cette maison est un cimetière et toi lumière dans cette profonde obscurité. Toi et moi sommes la béquille de l'autre. Du monde les autres ne savent que la peau, ils survivent à la surface des choses, méprisant toute profondeur. Ce qui nous unit, Grete, c'est un pacte angélique, un amour certes mais pur et cristallin mais cela, comment veux-tu qu'ils le comprennent ? Ils se nourrissent d'apparences et ne savent de la vie que les convenances : ils ne sont pas nés pour l'étrange...

GRETE

Justement, Georg, c'est lui qui fait de nous des étrangers, des hors-la-loi...

GEORG

Allons, Grete, de quoi sommes-nous coupables ? De ne pas leur ressembler ? Un poète dans une famille de marchand, c'est un parjure et toi, radieuse, libre, vraie, toi qui ne caches rien, toi qui n'a pas de secrets, comment crois-tu qu'ils le perçoivent ? L'âme est une étrangère à la terre mais pas toutes les âmes : la plupart trouvent à s'y accorder.

GRETE

Alors nous sommes anges, les rescapés d'un paradis perdu...

GEORG

Je suis le feu, Grete, et toi la fraîcheur d'une pluie fine tombant sur l'incendie qui me dévore. Sommes-nous des anges ? Bien sûr que nous le sommes ! Tu es un ange de l'an qui porte la lumière, une étoile tombée du ciel mais moi je ne suis qu'un ange de la maison qui se consume dans l'âtre, en ange déchu sans doute... Quant aux autres, ils sont éblouis par leur propre lumière mais cette clarté du jour n'est qu'un manteau nocturne.

(Georg soudain se tait, il regarde fixement sur le sol un petit cercle de pierres noires...)

GRETE

Georg, tu ne dis rien et tu regardes ces pierres d'un œil humide. Songes-tu à ce brasier qui illuminait, hier encore, une belle soirée d'été. Les flammes y dansaient un étrange baller sur les écorces incandescentes, comme si, en s'élevant, elles cherchaient à s'échapper de la chair de leur propre feu mais le bois les retenait, captives d'un sol qui se consume. C'était si beau, t'en souviens-tu ? A présent il n'en reste que des cendres...

GEORG

Les cendres dormantes, vois-tu, ce sont les vestiges d'un feu qui fut un brasier. Un brasier d'âmes et de vies, d'étés éclatants et de nuits brûlantes. Mais aujourd'hui, sous la poussière et la glace, sous la cendre froide et grise, ce feu

sommeille, silencieux, patient, prêt à renaître ou à s'effacer pour toujours. Il brûle dans l'ombre, invisible aux yeux, mais vibrant sous la peau du temps figé.

GRETE

Oui, ce feu endormi, il est la mémoire et l'oubli mêlés. Il retient dans son silence la chaleur d'un instant passé, une flamme qu'on croyait morte, mais qui en vérité attend. Attente incertaine, suspendue dans l'air épais de l'abandon. Parfois, à la nuit, quand le vent se lève, on croit sentir ce souffle, un souffle brûlant, un murmure d'anciens désirs, d'espoirs consumés.

GEORG

Les cendres parlent de ce qui fut trop violent, trop intense pour durer. Elles portent l'empreinte d'un feu qui a tout dévoré, peut-être l'innocence, peut-être la lumière même. Elles nous regardent avec leurs teintes de suie et de braise éteinte, et nous mettent en garde : sous la paix apparente sommeille une force prête à embraser le silence.

GRETE

Mais ce feu dormant est aussi une promesse, la promesse d'un recommencement ou d'une fin brûlante. Il habite l'intérieur des pierres noires du château, le cœur de la nuit figée. Il est cette vie secrète, ce battement caché, dans l'obscurité, comme un cœur lent qui ne bat plus, mais qui n'est pas mort. C'est l'ombre d'un avenir enfoui, la trace d'un passé indélébile.

GEORG

Les cendres dormantes sont la frontière entre ce qui fut et ce qui pourrait être. Elles nous disent que rien ne s'efface jamais vraiment, que la destruction porte en elle les germes de la renaissance. Que sous la ruine la plus froide, sous le mutisme le plus profond, couve toujours une étincelle fragile, insaisissable, mais vivante.

GRETE

Et dans ce silence de braise, dans cette attente obscure, nous restons là, figés, comme le château qui nous enferme, le parc qui nous retient, attendant le souffle qui rallumera la flamme ou qui achèvera l'oubli. Entre l'oubli et la mémoire, entre la cendre et la flamme, notre destin oscille, éternellement suspendu dans ce mutisme d'abandon.

GEORG

Regarde l'âtre où brûlait le feu jadis, quand la maison rayonnait de vie et de voix. Maintenant, il ne reste que cendres froides, fines poussières éparses, vestiges d'une chaleur envolée. Les flammes ont fui, et avec elles, les anges protecteurs de cette demeure. Ils ont quitté les murs, emportant la lumière et la mémoire dans leurs ailes silencieuses.

GRETE

Oui, les anges ont déserté le sanctuaire, et la maison s'est figée dans son ombre. Le souffle des jours heureux s'est évaporé, laissant place à un silence profond, un vide où plus rien ne danse. La vie a fui, emportée par ces êtres ailés qui portaient en eux l'éclat des souvenirs, la clarté des voix aimées. Ce feu mort, pourtant, laisse une trace, une brûlure sourde qui ne s'éteint pas, même quand tout semble perdu.

GEORG

Dans cet espace froid, les cendres sont comme des reliques, témoins muets d'une chaleur jadis intense, d'un foyer vibrant. Elles nous parlent dans leur immobilité, dans ce crissement fragile sous les doigts. Elles portent le poids du temps

suspendu, ce moment où la lumière s'est retirée, où la mémoire s'est effacée dans le souffle glacé du départ.

GRETE

Et pourtant, sous cette couche grise, le foyer est encore là, caché. Invisible, mais prêt à renaître, à se raviver. Comme une braise ensevelie sous les ruines du silence, elle attend la main qui osera souffler doucement, insuffler la vie à ce passé figé. Mais les anges ne reviendront pas, leur absence est définitive, et la maison pleure ce départ dans chaque recoin obscur, dans chaque reflet éteint.

GEORG

La maison sans ses anges devient un corps vidé, une coquille fragile où le temps s'étire et se tord. Le feu s'est éteint, mais il continue à marquer les murs de sa mémoire brûlante, comme un tatouage invisible que seul le cœur pourrait lire. Cette absence d'anges, ce vide dans l'âtre, c'est la blessure la plus profonde, celle qui fait basculer l'instant en éternité suspendue.

GRETE

Et dans ce foyer désert, dans ce mutisme de cendres froides, l'âme se perd, cherche un écho, un signe. Le vent même semble retenir son souffle, comme pour ne pas troubler ce silence habité. Pourtant, au fond de cette nuit figée, il y a encore un frémissement, un souvenir de lumière, une promesse fragile que, quelque part, le feu pourrait renaître, non pas pour effacer la douleur, mais pour illuminer autrement la nuit, pour tenir à distance l'oubli.

Observe attentivement, car là, dans la pâleur immobile des cendres froides et éteintes, se dessine un frémissement presque imperceptible. Une forme, d'abord à peine devinée, glisse avec une lenteur étrange, presque irréelle, c'est la salamandre, cet être mythique, enfant des braises disparues, émergeant du silence comme une ombre insaisissable.

GEORG

Oui, cette créature, symbole ancien de feu et de poison, arpente les ruines noires de ce foyer déserté. Sa peau, éclatante et mouvante, marbrée de reflets d'or et de ténèbres, capte la lumière déclinante comme un dernier éclat fragile suspendu dans l'obscurité. Elle porte en elle la mémoire du feu

disparu, la promesse d'une renaissance voilée d'effroi et d'incertitude.

GRETE

Elle avance, glissant avec prudence et mystère, dans ce royaume figé où le souffle de la vie semble à jamais s'être retiré. Pourtant, sa présence trouble la cendre muette, et ses pas minces résonnent comme le murmure d'un monde qui, malgré tout, ne renonce pas. Cette danse fragile, à la frontière entre lumière et ombre, incarne la persistance ténue d'une force vitale enfouie, cachée, prête à jaillir.

GEORG

Elle est, en effet, cette promesse ambiguë, lumière vacillante au cœur des ténèbres, un reflet d'espoir ténu et fragile. Elle incarne à la fois la renaissance et la menace, la vie qui s'accroche contre toute attente au néant, l'ultime brasier dans la nuit glacée de l'abandon. Sa présence est un défi au silence mortuaire, un secret murmuré entre les murs de pierre et les flammes éteintes.

GRETE

Dans le souffle trouble de cette salamandre, dans ce passage d'ombres et de reflets dorés, s'inscrit une vérité fragile : le feu, même consumé, ne meurt jamais tout à fait. Il sommeille dans les cendres, prêt à s'enflammer à nouveau, porteur d'une espérance que les mots ne peuvent saisir.

GEORG

C'est une flamme dérobée au néant, un éclat d'incertitude qui tremble dans la nuit immobile, une pulsation discrète mais obstinée. Cette salamandre qui danse sur les braises éteintes est la trace d'une vie qui refuse de se perdre, l'ombre d'un feu renaissant qui pourrait, peut-être, embraser de nouveau ce monde pétrifié.

GRETE

Elle est l'énigme que la cendre garde jalousement, la preuve silencieuse qu'au cœur même de la destruction, la vie continue à tisser sa fragile toile, qu'elle ne cède jamais entièrement à l'obscurité.

GEORG

Ainsi, même dans cet univers figé, glacé par le poids des siècles et des silences, cette petite flamme vacillante persiste, ténue, incertaine, mais vivante. C'est là, dans cette fragile lueur, que réside peut-être le dernier espoir, la possibilité d'un renouveau, d'un retour à la lumière, aussi improbable soit-il.

GRETE

Pourquoi dis-tu que ce retour de la lumière est improbable ? Que caches-tu donc derrière ce regard sombre ? Dis-le, que je l'entende mais si tes mots sont trop pesants, plus lourds encore que le fardeau de l'impossible.

GEORG

L'absence est une présence, un Ange me l'a comté, le vide n'existe pas : on n'y peut rien trouver ; il n'est temps des hier qu'il nous faut oublier, vouloir tout ce qu'on fut pour demain préserver. O messenger des dieux, quelle est cette Clarté qui de la nuit du monde transperce les nuées ? Dans la forêt de hêtres par les arbres filtrée, elle procure à la terre une douce félicité.

Et la nature s'éveille avec timidité, l'orvet quitte la lézarde où il s'était caché et au ru qui chantonne d'être enfin libéré se rend la salamandre pour sa vie lui confier. Dans le filet d'eau

claire les larves sont détachées qui du peu se nourrissent, un brin de la rive échoué ; quand survient la bourrasque qui fait l'arbre plier, des larmes d'un ciel d'orage la rivière est gonflée. Les larves au lit de pierres qui voudraient s'accrocher, dans un brutal remous, au loin sont emportées ; sur la rive incertaine, une mère s'est retournée qui se penche sur l'abîme d'une promesse avortée.

Elle reviendra demain quand l'eau sera calmée ajouter quelques larmes au ru désenchanté ; et le ru les emporte au lieu des naufragés dans la fracture immonde d'un étang frelaté. Toute vie en est absente et, aux berges rongées par d'humaines souillures, de la boue détrempée nous revient le poison qu'un jour y fut versé, cimetière des salamandres à ce désert livrées.

De cette mort les grenouilles ont l'aval déserté : il n'est plus que des pierres par ce flux dévastées ; quelque houx sur la rive garde espoir d'ombrager ce ru qui traine encore une vague destinée. Il s'enfuit sous la terre pour renaître à l'orée de ce qui fut un bois avant d'être rasé ; mais la source au long cours à peine réinventée est confiée à l'égout drainant les eaux usées. C'est ainsi que la vie finit par s'effacer, que meurent les salamandres et les tritons palmés ; d'un bouillon de culture ils sont le fermenté qu'emporte vers le néant le flot de nos saletés.

(C'est alors que de l'ombre surgit Erhard, les bras tombant comme s'ils voulaient se raccrocher encore au sol d'un souvenir trop ancien... Grete se lève d'un bond, traverse le jardin et s'arrête un instant devant Erhard)

GRETE

Ne dis rien, Erhard. Le soir sait déjà ce que tu voudrais dire. L'air même t'écoute, tremblant, et la terre garde nos pas. Regarde, le jardin se fane comme une mémoire qu'on efface. Les fleurs penchent leur tête vers l'ombre, fatiguées de nos voix.

Il n'y a plus d'abri pour nous, ni sous le ciel ni dans le sang. J'ai cru un instant qu'aimer pouvait rendre la faute plus douce, mais c'est la faute qui a bu l'amour jusqu'à la dernière goutte. Ce que j'ai porté de toi, nul ne le verra, pas même moi. C'était une lumière trop brève pour survivre à la nuit. Maintenant, il me faut partir, avant que Georg entende le silence. Reste, si tu veux, parle-lui mais sans me défendre. La honte n'a pas besoin de témoin, seulement d'une fin.

(Grete s'éloigne lentement. Elle ne tourne pas la tête. Le jardin s'assombrit derrière elle comme s'il se refermait sur son passage. Les arbres se penchent, les fleurs se taisent, et le vent retient son souffle. Ses pas ne résonnent pas sur la terre humide, comme si le sol refusait de la retenir. Elle traverse l'allée, passe près du banc où, jadis, elle et Georg partageaient un silence d'enfance. Arrivée au seuil, elle marque une brève

halte, non pour regarder, mais pour écouter. Rien. Alors elle franchit la grille. Le claquement du fer se perd dans le crépuscule. Un silence lourd demeure, entre les branches et les pierres. Georg n'a pas bougé. Erhard, resté à quelques pas, fixe l'ombre où elle a disparu. La nuit descend sur eux, lente, comme une main qui s'abat. La confrontation peut commencer.)

GEORG (Monologue)

Alors que je descendais le sentier rocheux, une folie douce m'enserra, et un cri s'éleva, léger, dans la nuit. Me penchant avec des doigts d'argent sur les eaux calmes, je découvris que mon visage s'était éloigné. Une voix blanche s'adressa à moi :
« Abandonne-toi. »

Puis, comme un souffle, l'ombre d'un enfant se leva en moi, radieuse, ses yeux de cristal me fixant avec tendresse, jusqu'à ce que je m'effondre, en pleurs, sous les arbres, sous la vaste voûte des étoiles.

Un long chemin sans repos à travers la pierre sauvage, loin des hameaux du soir, où les troupeaux rentrent. Au loin, le soleil décline, paissant dans une prairie de cristal, tandis que son

chant sauvage bouleverse le calme bleu, brisé seulement par le cri solitaire d'un oiseau qui s'efface doucement.

Mais toi, doucement, tu viens dans la nuit, là où je veille, couché sur la colline, ou dans l'orage du printemps, vibrant dans le silence. La tristesse enveloppe encore mon esprit, mais tes mains, douces et fragiles, apaisent ma poitrine, doucement, hors du souffle.

Alors que je m'avançais dans le jardin du crépuscule, la forme noire du mal s'était éloignée de moi, et le silence profond, parfumé d'hyacinthe, enveloppait la nuit. Je traversai, en une barque délicate, l'étang endormi, et une paix douce effleura mon front pétrifié.

Muet, je reposais sous les vieux saules, tandis que le ciel bleu s'étendait haut au-dessus de moi, parsemé d'étoiles scintillantes. Et comme si je regardais au-delà, je mourais doucement, et avec moi s'éteignirent la peur et la plus profonde douleur.

Alors, dans l'obscurité, s'éleva l'ombre bleue de l'enfant, radieuse, un chant tendre qui montait sur des ailes lunaires, au-dessus des cimes feuillues et des écueils de cristal, le visage blanc et lumineux de la sœur.

Je descendis, chaussé de semelles d'argent, les degrés épineux qui semblaient à la fois protéger et punir, jusqu'à la chambre blanchie à la chaux, austère et silencieuse. Là, un unique chandelier diffusait sa flamme tremblante, gardien discret d'un temps suspendu. Je m'assis, muet, enfoui dans le tissu pourpre, cherchant à voiler mon visage comme pour protéger une douleur secrète.

Puis, dans ce silence dense, la terre elle-même sembla respirer et offrir un étrange cadeau : un enfant, figure lunaire, un cadavre d'innocence, émergea lentement de mon ombre profonde. Ses bras, fragiles comme des branches cassées, glissèrent sur les éboulis pierreux, légers et doux comme une neige floconneuse qui vient apaiser la blessure de la nuit.

Ce retour de l'enfant, fragile et pâle, était une promesse muette, une renaissance venue des profondeurs, un murmure de lumière dans la pénombre où tout semblait perdu.

ERHARD

Georg, je viens vers toi comme ces enfants que tu évoques, ces enfants qui ont effacé de ton visage toute la douleur qui s'y était figée...

GEORG

Il n'y a plus d'enfance, seulement des cendres, crois qu'un abîme se remplit avec des larmes ? Je n'ai plus cette volonté ni cette envie de changer le cours des choses : « la flamme brûlante de l'esprit, une douleur puissante la nourrit aujourd'hui, les descendants inengendrés. » Que nous importe l'enfance s'il faut la sacrifier ? Les loups ont dévoré le premier-né et tous les autres sont morts dans son sillage. Il n'y a que des tombes, les demeures d'un enfance oubliée, trahie, consumée par la fureur d'un orage trop humain. A présent tu dois m'oublier, Erhard, retourner à tes affaires, je ne suis plus des tiens car le feu m'a dévoré, vois-tu ces pierres noircies en cercle sur le sol ? Elles ne n'entourent que des cendres, les miennes. C'est une malédiction, Erhard, qui de sa main tragique a traversé cette nuit d'été quand Grete s'est jetée dans tes bras pour y perdre à jamais son innocence. Du front de l'ange une goutte de sang s'est abattue sur moi et je l'ai consommée, non comme un fardeau car c'était mon destin. Va, Erhard, ce monde n'est pas le tien : ce sont les vivants qui t'attendent.

(Sans un mot Erhard se dirige vers le portique, en saisit la poignée, puis se retourne brièvement. Son visage s'est éteint, muet comme une feuille blanche, et il s'en va rejoindre les vivants : il a cessé d'être un enfant...)

SCENE 5

(Le jardin, la nuit. Les ombres ont tout recouvert. Un banc, les cendres noires du foyer, la fenêtre haute encore entrouverte. On n'entend d'abord rien, puis le vent se lève, effleurant les feuilles des tilleuls. La lune passe entre deux nuages.)

LA MÈRE

(Elle entre lentement, un châle sur les épaules. Elle marche à pas lents vers le banc, ramasse un cahier resté ouvert.)

Il écrivait encore... Une main qui tremble, une plume qu'on laisse, et le vent qui tourne les pages. C'est ainsi que le silence s'écrit : mot après mot, effacés par la nuit.

(Elle regarde autour d'elle, comme si elle écoutait le jardin.)

Où êtes-vous ? Les voix, les rires, les pas sous les arbres... Même les fleurs se sont tues, courbées comme des priantes sans foi. Tout a brûlé, même l'air.

(Elle s'approche du cercle de pierres noires, s'agenouille, effleure la cendre du bout des doigts.)

Ne demeure que la cendre, froide et sans visage. Le feu s'est éteint, mais il respire peut-être encore sous la terre. Je ne sais plus ce qui veille et ce qui déjà dort dans la froideur des tombes.

(Une brise soulève quelques cendres. Un pétale de rose tombe du ciel, ou d'une branche invisible.)

Une rose sans tige... Grete, ma petite, tu l'as laissée tomber
Non. Ce n'est pas toi. C'est la maison qui a perdu ses fleurs.
Dans les bacs suspendus au rebord des fenêtres ne fleurit que
la mort, sur les façades l'obscur a déposé notre défaite. La nuit
n'efface rien, bien au contraire c'est un aveu.

(Elle se lève lentement. Le vent redouble ; on entend au loin un hennissement, un bruit d'eau, un cri d'oiseau nocturne.)

Le monde a pris leur voix, tout ce qui semble vivre encore
répète leurs noms mais sans les dire vraiment. Et moi, pauvre
gardienne, je reste là, entre le feu mort et le matin qui n'ose
pas venir. Tout s'est figé dans la nuit profonde : de quelle
lumière pourrait-elle s'effacer ?

(Un silence. La lune s'éteint derrière un nuage épais. Elle regarde mourir le vieux sureau, le merle a cessé de se plaindre, il gît sur le sol comme une pierre noire)

Le portique a cessé de grincer, personne ne vient dans la
maison des morts

(Elle quitte le jardin, lentement, s'approche de l'escalier, un rat s'accroche aux herbes sèches, il agonise. Elle se retourne une dernière fois avant de refermer la porte comme on scelle un

tombeau. Dans le jardin sans vie écrasé sous une nuit de chaire murmurent des voix étranges, un chœur spectral sur le seuil du tombeau...).

VOIX 1

Nés de l'ombre d'un souffle Nous cheminons dans l'abandon
Et sommes perdus dans le temps éternel, Telles des victimes
ignorant à quoi elles sont vouées. Tels des mendiants, nous
n'avons rien en propre, Nous les fous devant la porte close.
Comme des aveugles nous tendons l'oreille au silence Où
notre murmure s'est perdu. Nous sommes les voyageurs sans
but, Les nuages que le vent disperse, Les fleurs, tremblant
dans le froid de la mort, Qui attendent d'être fauchées. Quand
le dernier tourment s'accomplira sur moi, Je ne résisterai pas,
ô sombres forces hostiles. Vous êtes la route vers le grand
silence, Sur laquelle nous nous enfonçons dans la nuit la plus
froide. Votre souffle me fait brûler d'une flamme claire,
Patience ! L'étoile s'éteint, les rêves glissent Dans ces
étendues qui ne nous donnent pas leur nom Et que nous ne
pouvons sans rêve qu'aborder.

VOIX 2

Ô nuit obscure, ô cœur obscur, Qui réfléchira vos profondeurs
sacrées Et les ultimes gouffres de votre malignité ? Le masque
se fige devant notre douleur — Devant notre douleur, devant

notre joie Le rire de pierre du masque vide, Contre quoi se
brisèrent les choses terrestres Et nous-mêmes n'avons pas
conscience. Et devant nous se tient un ennemi inconnu Qui
raille ce pour quoi nous luttons en mourant, Au point que nos
chants sonnent plus tristes Et que demeure obscur ce qui
pleure en nous. Tu es le vin, qui rend ivre, Et voilà que je saigne
dans des danses douces Et qu'il me faut tresser des fleurs pour
ma souffrance ! Ainsi le veut ton sens profond, ô nuit ! Je suis
la harpe dans ton sein, Et voilà que dans mon cœur Ton chant
obscur veut arracher ma douleur dernière, Et me rend éternel,
sans être.

VOIX 3

Repos profond — ô repos profond ! Nulle cloche pieuse ne
sonne, Ô douce Mère des douleurs — Ta paix grandie par la
mort. De tes bonnes, fraîches mains Referme toutes les
blessures — Et qu'elles saignent au-dedans — Douce Mère des
douleurs — ô toi ! Ô que mon silence soit ton chant ! Qu'est-
ce pour toi que ce murmure du pauvre Qui a pris congé des
jardins de la vie ? Sois en moi, innommée — Celle, dressée sans
rêve en moi, Comme une cloche sans timbre, Comme la douce
fiancée de mes douleurs Et le pavot ivre de mes sommeils.

VOIX 1

J'entendis des fleurs mourir dans le vallon Et la plainte ivre des fontaines Et le chant d'une bouche de cloche, Nuit, et une question murmurée ; Et un cœur — ô blessé à mort, Au-delà de ses pauvres jours. L'obscurité m'a effacé, muet, Je devins une ombre morte en plein jour — Alors je sortis de la maison du plaisir Dans la nuit. Un silence à présent habite mon cœur, Qui ne ressent pas le jour vide — Et te sourit comme des épines, Nuit — sans cesse !

VOIX 2

Ô nuit, porte muette devant ma souffrance, Regarde comme saigne cette plaie obscure Et combien se penche le calice de vertige du tourment ! Ô nuit, je suis prêt ! Ô nuit, jardin de l'oubli Autour du reflet reclus de ma pauvreté, Le pampre se flétrit, se flétrit la couronne d'épines. Venez, ô noces ! Mon démon, un jour, s'est mis à rire, Alors je fus une lumière aux jardins scintillants Et j'eus pour compagnons jeux et danses Et le vin de l'amour, qui rend ivre. Mon démon, un jour, a pleuré. Alors je fus une lumière aux jardins douloureux Et j'eus pour compagne l'humilité Dont le reflet éclaire la maison de la pauvreté. Mais à présent que mon démon ne pleure ni ne rit, Je suis une ombre des jardins perdus Et j'ai pour compagnon sombre comme la mort Le silence de minuit vide.

VOIX 3

Mon pauvre sourire qui a lutté pour ta possession, Mon chant de sanglots s'est éteint dans l'obscurité. Maintenant mon chemin va prendre fin. Laisse-moi entrer dans ta cathédrale Comme autrefois, simple, pieux, un fou, Et devant toi, muet, prier. Tu es au profond de minuit Une rive morte au bord de la mer muette, Une rive morte : jamais plus ! Tu es au profond de minuit. Tu es au profond de minuit Le ciel où, étoile, tu as brûlé, Un ciel où aucun dieu ne fleurit plus, Tu es au profond de minuit. Tu es au profond de minuit Un inconnu dans la douceur du sein, Et n'as jamais été, sans être ! Tu es au profond de minuit.

VOIX 1

Aux murs de l'automne, là-bas des ombres cherchent sur la colline l'or qui tinte, nuages du soir pâturent dans le calme des platanes desséchés. Plus sombres, les larmes que respire ce temps, damnation, quand du cœur du songeur déborde un couchant pourpre, la tristesse de la ville fumante ; un froid d'or souffle derrière le marcheur, l'étranger, depuis le cimetière, comme si suivait dans l'ombre un tendre cadavre.

VOIX 2

Doucement sonne la bâtisse de pierre ; le jardin des orphelins, l'hospice sombre, un chaland rouge sur le canal. Montent puis sombrent en rêvant dans l'obscurité des hommes pourrissants et des portes noirâtres saillent des anges aux fronts froids ; le bleu, plaintes des mères agonisantes. À travers leur longue chevelure roule, roue ardente, le jour rond le tourment sans fin de la terre.

VOIX 3

Dans des chambres glacées moisissent, privés de sens, des meubles, de ses mains osseuses une enfance damnée dans le bleu cherche à tâtons des légendes, le rat gras ronge la porte et le coffre, un cœur se glace dans un silence neigeux. résonnent les jurons pourpres de la faim dans l'obscurité pourrissante, les épées noires du mensonge, comme si retombait une porte d'airain.

L'ECHO

Les ombres que tu vois sont celles du souvenir, elles cherchent l'or perdu dans les sillons du soir. Sous les platanes morts, le vent tourne les pages d'un livre effacé. Le temps pleure sans voix, et son souffle doré glace la marche des vivants. Au seuil du cimetière, l'étranger avance parmi les cendres du jour, suivi

d'un corps sans âge, d'une douceur déjà morte. Tout brille encore un instant, avant que la nuit n'efface la trace des visages.

La bâtisse sonne comme une cloche d'oubli, son écho roule dans les couloirs où s'éteint la mémoire. Des orphelins rêvent d'un ciel de pierre, et l'eau du canal reflète leurs mains de fièvre. Les anges penchés sur la pourriture humaine gardent les visages des mères perdues. Dans leurs cheveux, la lumière s'épuise, pareille à un jour sans fin. La terre tourne dans son sommeil, et chaque plainte devient une prière pour ce monde qui se consume lentement.

Là où tu entends le givre, je vois l'enfance prise au piège du froid. Les chambres sont des tombeaux où les jouets pourrissent avec les rêves. Une petite main cherche la légende et ne trouve que la faim. Le rat, gardien du temps, griffe la porte close tandis que la neige étouffe les cris. Le mensonge brille comme une épée d'ombre, tranchant le dernier souffle de l'âme. Et lorsqu'une porte d'airain retombe, c'est le silence lui-même qui se ferme sur la lumière.

ACTE III

SCÈNE I

(Innsbruck dans une lumière de janvier qui semble tomber non du ciel mais d'un plafond bas, blanchi par le froid et l'ennui, une neige tassée devenue croûte grisâtre sur laquelle les pas des vivants n'impriment plus qu'une fatigue sans empreinte, les montagnes autour, massives, se dressant moins comme un paysage que comme des blocs de tombeaux dressés contre la ville, un vent sec qui se glisse entre les branches nues du parc et fait vibrer les rameaux avec cette obstination des choses qui n'ont plus rien à dire, et sur un banc de bois sombre, au milieu d'une allée où personne ne se presse, Georg assis, le dos légèrement voûté, les mains jointes entre les genoux, le visage levé à hauteur d'homme mais sans qu'aucun regard ne se pose sur un objet du monde, comme si, depuis longtemps déjà, il avait appris à traverser la lumière sans qu'elle imprime en lui la forme des choses, et l'on comprend à sa seule immobilité que c'est un homme qui demeure et non un homme qui attend.)

(Dans le gravier gelé, des pas qui ne savent pas encore qu'ils vont changer de vitesse, Heinrich venant du dehors avec l'énergie d'un voyageur qui a dormi peu, qui a tenu une lettre contre sa poitrine pendant tout le trajet depuis Paris jusqu'ici, un visage où la hâte fraternelle brûle encore, puis, lorsqu'il aperçoit Georg sur le banc, un ralentissement net, comme si

l'air se densifiait à mesure qu'il approche de lui, une main qui hésite, se pose enfin sur l'épaule du frère vivant, ce geste qui, d'ordinaire, rassure et relève, mais qui, dans cet espace déjà soustrait à l'ordinaire, devient simplement un signe d'entrée dans un autre rythme, et Heinrich s'assied sans un mot, laissant d'abord au silence le soin de les saluer.)

HEINRICH

Georg, mon ami, j'ai reçu ta lettre à Paris, j'étais debout dans la rue, le bruit de la ville frappait contre la vitre derrière laquelle je me regardais sans me voir, j'ai lu sans reprendre souffle, et j'ai senti, entre chaque phrase, que ce papier n'était pas un appel au secours mais la preuve que quelque chose de plus grand que toi et que moi avait plié son poids dans tes mots, alors je n'ai pas réfléchi, je n'ai consulté personne, je n'ai pas même pris le temps de prévenir, j'ai pris le premier train, j'ai traversé la distance comme on traverse un couloir d'hôpital en évitant de lire les noms sur les portes, et me voilà, mais avant de te demander de parler, laisse-moi déposer ta lettre dans l'air, car il est des paroles qui n'existent vraiment que lorsqu'elles sont prononcées à voix nue, et la voix, ici, doit rendre leur densité au papier et leur destin à la phrase.

(Il sort la lettre, elle porte encore la marque des doigts qui l'ont serrée durant le voyage, Heinrich aplanit du plat de la main un

pli rétif, inspire profondément comme on prend la mesure d'une marche funèbre, puis lit.)

HEINRICH

Innsbruck, début janvier 1914.

Cher ami Borromaeus, je vous remercie de votre carte ; que Dieu vous rende la joie et la santé et qu'Il bénisse votre travail ; que j'ai été heureux d'apprendre que vous préparez une nouvelle œuvre, je suis si certain qu'elle sera excellente, peut-être la meilleure, comment pourrait-il en être autrement ; pour moi, les choses ne vont pas au mieux, perdu entre tristesse et ivresse, il me manque la force et l'envie de changer une situation qui chaque jour se fait plus funeste, il ne me reste que le souhait qu'un orage éclate et me purifie ou me détruise ; ô Dieu, par quelle faute et par quelle nuit devons-nous passer, puissions-nous à la fin ne pas succomber ; je vous embrasse profondément — votre G. T. »

(Heinrich referme la lettre très lentement, garde encore un instant le papier dans la main comme si ce rectangle fragile irradiait un froid particulier, puis la replie contre sa poitrine et tourne enfin le visage vers Georg.)

HEINRICH

Je suis là maintenant, et je ne te demande pas une histoire mais une parole vraie : dis-moi ce qui se passe.

GEORG

Je ne vais ni arranger ni élaguer, Heinrich, je vais dire comme on pose une pierre au bord d'une fosse pour en marquer l'ouverture, et il faudra entendre sans chercher à moraliser ni à consoler, car ce qui se dresse entre nous n'est pas une querelle d'êtres mais une loi de sang qui revient, Grete, durant l'été passé à Berlin, a trompé son mari avec Erhart, l'ami, la proximité, l'étourdissement, la chaleur et la faute se confondant comme se confondent les ombres au bord d'un étang quand la lumière est basse, elle attend un enfant de lui, et le mari — à cet endroit du récit nous pourrions mettre un nom propre, cela ne changerait rien — ne veut pas de cet enfant et menace du divorce comme on brandit un décret contre une saison, et moi, je suis désarmé, il me manque la force et le désir, tu l'as entendu dans ma lettre, je n'ai plus de goût pour déplacer ce qui ne se déplace pas, la situation chaque jour se fait plus funeste, non parce que des événements s'ajoutent, mais parce que le passé remonte en bloc et vient prendre sa place dans notre présent, et je vois, comme on voit se préciser un visage dans un miroir terni, que

la malédiction est sur le point de se réaliser exactement, sans déviation et sans reste.

(Il marque une pause qui n'est ni hésitation ni recherche de mots, c'est le temps nécessaire pour laisser le destin s'installer dans la phrase.)

Tu sais, ou peut-être n'as-tu jamais voulu le savoir tout à fait, que nos parents ont eu, avant nous, un premier-né, à Vienne, un enfant porté dans l'ombre, né hors de l'alliance, un enfant dont le nom n'a pas été prononcé à haute voix, un enfant que la mort a repris avant même que la maison ait pu lui ménager une chambre, et l'on a vécu ensuite, comme vivent les familles qui croient que l'oubli est une hygiène, et l'on a déménagé, et l'on a fait des gestes corrects, et l'on a mis des rideaux propres aux fenêtres, et l'on a appris à se tenir, mais ce qui n'a pas été veillé ne cesse pas d'être, ce qui n'a pas été nommé continue de circuler, ce qui n'a pas reçu de pierre continue d'errer, et voici que les mêmes forces, à la même hauteur, reviennent : un enfant qui n'est pas du mari, un homme qui réclame l'effacement, une femme qui porte et qui se vide, et moi, au milieu, désarmé, sans force et sans envie, non parce que je serais lâche, mais parce que le destin, lorsqu'il se lève, n'admet ni l'éloquence ni la ruse, il exige seulement qu'on le reconnaisse.

HEINRICH

Georg, je ne suis pas venu pour discuter de morale ni pour peser des torts comme on pèse des sacs à la consigne, je suis venu parce que ta lettre m'a frappé au front comme une pierre froide et que j'ai senti que ce n'était pas à toi seulement que cela arrivait, mais à quelque chose de plus large qui traverse ton nom, pourtant laisse-moi poser les questions des vivants avant que nous n'entrions là où les questions n'ont plus de grain, dis-moi d'abord : que veux-tu que nous fassions, veux-tu que nous allions à Berlin, veux-tu que je parle au mari, veux-tu que j'écrive à Erhart, veux-tu que je me dresse entre eux comme un homme qui retient un coup qui tombe, je ne te promets pas de réussir, je te promets d'être là où tu me diras d'être.

GEORG

Nous irons à Berlin, oui, prochainement, sans laisser la décision refroidir comme un plat qu'on oublie sur la table, nous irons non pour empêcher mais pour accompagner, et je te le dis dès maintenant pour que tu n'entres pas dans ce voyage avec un espoir qui te briserait plus sûrement que l'échec, nous n'empêcherons rien, nous ne persuaderons personne, nous ne convertirons aucune volonté, nous serons là, auprès d'elle, parce qu'elle est faible et qu'elle aura besoin

non de phrases mais de présences, et si l'orage doit venir, qu'il me purifie ou qu'il me détruise, cela ne dépend plus de ma technique de vivre ni de ta science d'ami, cela dépend de cette faute et de cette nuit auxquelles je ne demande plus d'explications, seulement la clémence de nous laisser debout jusqu'au bout.

HEINRICH

Et tu dis que la malédiction, celle dont nous avons parlé autrefois comme on parle d'un mythe familial qui fait peur aux enfants et sourire aux hommes sérieux, est en train de se réaliser, non comme une image mais comme un fait, tu dis qu'en Grete se rejoue la faute des parents et qu'un premier-né revient réclamer une place que l'oubli lui a refusée, tu dis que la menace de divorce n'est pas un accident conjugal mais la forme moderne d'un refoulement ancien, et alors je te le redis de ma voix encore humaine qui va, je le sens, se casser au bord de la tienne, nous irons, je lirai ta lettre à qui doit l'entendre si tu me l'ordonnes, je me tairai si tu me le demandes, je marcherai à ta droite dans la rue, je porterai le seau d'eau quand la nuit mettra le feu aux draps, je resterai debout quand tu tomberas de fatigue, et s'il faut mentir pour protéger ce qui ne supporte pas la lumière des vivants, je

mentirai, car je sais déjà que le secret, ici, n'est pas le contraire de la vérité, mais sa chambre.

GEORG

Alors écoute encore ceci, pour que tu entendes jusqu'au bout le mouvement qui m'arrache la langue, je ne suis pas en train de demander ton aide comme on demande une faveur, je suis en train de te faire entrer dans un rite, et le premier geste de ce rite est d'acquiescer à la loi sans lui maquiller le visage, c'est pourquoi je n'adoucis rien, je te dis que Grete a aimé Erhart comme il arrive que l'on aime lorsqu'une chaleur d'été lève les interdits sans que la conscience se mette au travail, je te dis que le mari ne veut pas de cet enfant parce que le monde ne veut pas de ce qui naît hors de son ordre, je te dis que je n'ai pas la force ni l'envie de faire semblant d'être un homme puissant qui redresse ce qui ne dépend pas de lui, et je te dis que la décision d'aller à Berlin n'est pas une stratégie mais une marche funèbre commencée ici, sur ce banc, entre nous deux, au pied de ces montagnes qui font de cette ville un tombeau ouvert, et que la répétition, celle du premier-né mort, est la clé de voûte qui tient tout.

HEINRICH

Nous irons donc, Georg, nous prendrons le train comme on prend l'eau noire qui mène d'une rive à l'autre, non pour

changer de pays mais pour passer d'un degré de nuit à un autre, tu sais que je ne suis pas homme à prier les dieux des autres, mais si tu me demandes de souhaiter l'orage, je le souhaiterai, pour qu'il te purifie s'il peut, et s'il ne peut pas, qu'il te détruise proprement, parce que je comprends que la pire des choses serait l'entre-deux, cet état entre tristesse et ivresse que tu as nommé, et c'est pourquoi, dès ce soir, je préparerai le départ, je trouverai des billets, je t'arracherai à ce banc non pour t'arracher à ta peine mais pour t'arracher à l'immobilité où la peine se fige, et nous irons vers Grete, nous la verrons, nous demeurerons près d'elle, et ce que la loi exige, nous le porterons.

GEORG

Alors que cette décision prenne ici sa forme dans nos corps et non dans nos intentions, reste encore un instant, sens le froid comme un métal contre la gorge, écoute la cloche lointaine qui sonne sans savoir pour qui elle sonne, regarde la neige qui n'est déjà plus neige mais un linge gris posé sur la terre, regarde les montagnes qui ne sont plus paysage mais façades de tombeaux, et dis-toi que notre voyage ne commencera pas demain à la gare mais maintenant, dans cette parole et dans ce silence, car c'est ainsi que l'on passe, non par la vitesse mais par l'acquiescement.

(Ils demeurent côte à côte, sans se regarder, non pas tournés l'un vers l'autre, mais l'un avec l'autre, dans cette fraternité qui n'a pas besoin de preuve, et peu à peu le parc, qui n'a rien compris à leur décision, reprend sa respiration froide et régulière ; un enfant court au loin et glisse, il rit, un chien aboie, une femme secoue un tapis sur un balcon et la poudre de neige tombe en poussière, toutes ces petites preuves de vie rebondissent contre la bulle d'air lourd où les deux hommes se tiennent, et lorsqu'ils se lèvent enfin, ce n'est pas pour se réchauffer ni pour se distraire, c'est pour entrer dans un couloir de jours dont ils savent déjà qu'ils ne dévieront plus, vers Berlin, vers Grete, vers l'enfant qui n'a pas encore respiré et qui peut-être ne respirera pas, vers la répétition qui donne leur forme aux noms, et tandis qu'ils s'éloignent, le banc continue de les retenir un instant comme un autel retient la chaleur des mains qui s'y sont posées.)

SCÈNE II

(Berlin, un parc qui n'a rien de commun avec le souffle des montagnes d'Innsbruck, un rectangle de terre gelée où la neige tassée n'est plus qu'une croûte grise sur laquelle les pas laissent des empreintes sans profondeur, une lumière lourde, tombée d'un ciel très bas comme d'un plafond de cave, le frisson rapide des tramways qui cisailent l'air sans parvenir à le réchauffer, les branches nues tendues comme des filaments de métal, et là, sur un banc de bois sombre, Georg assis exactement comme s'il avait simplement déplacé la nuit d'une ville à l'autre, les mains jointes dans l'entrejambe, le dos légèrement arrondi, ce visage qui ne fixe rien et qui, par ce refus tranquille de choisir un point à regarder, dit plus sûrement que tout que rien de ce qui bouge autour de lui n'a plus la qualité d'un monde, et c'est dans cette immobilité presque minérale que Ficker surgit, la respiration du voyage encore crispée dans la poitrine, la hâte d'un ami sain qui croit encore, avant de s'asseoir, qu'il y a quelque chose à faire, puis le ralentissement, la main posée sur l'épaule de Georg, le regard qui prend la mesure du banc comme d'un autel, et enfin la décision silencieuse de s'asseoir à côté, non pour convaincre, mais pour entendre.)

FICKER

Georg, mon ami, je n'ai pas laissé la moindre heure se poser entre ta lettre et moi, j'étais à Paris, je l'ai lue debout contre une vitrine où la ville se reflétait comme un fleuve de visages qui ne savaient pas, j'ai senti que les mots que tu m'adressais ne demandaient ni délai ni prudence, alors j'ai pris le premier train, j'ai traversé cette distance comme on traverse un couloir d'hôpital, sans regarder les portes, sans chercher les numéros, et maintenant que je te vois assis ici je comprends, même avant d'entendre, que ta lettre n'était pas une plainte, mais un sceau, et pourtant, pour que ce que tu as écrit prenne place entre nous avec son poids exact, je vais la relire tout haut, parce que certaines paroles n'existent qu'à voix nue et qu'il faut les déposer dans l'air comme on dépose un corps dans la terre.

(Il déplie la feuille lentement, aplanit du plat de la main un pli obstiné, inspire, puis lit d'une voix sans théâtre, chaque syntagme posé avec la gravité d'un pas dans la neige.)

Berlin, 2 avril 1914.

Cher Monsieur von Ficker, merci pour votre télégramme, Kraus vous salue, le docteur Heinrich est à nouveau gravement malade et, ces derniers jours, des choses si terribles se sont

produites pour moi que je ne pourrai jamais me défaire de leur ombre, oui, cher ami, en quelques jours ma vie a été brisée d'une manière indicible et il ne reste qu'une douleur sans parole, à laquelle même l'amertume est refusée, je vous supplie, pour mes affaires immédiates, d'écrire en mon nom au capitaine Robert Michel et de solliciter sa bienveillance auprès du ministère de la guerre, peut-être m'écrirez-vous deux mots, je ne sais plus où me tourner, c'est un malheur innommable que de voir le monde se fendre, ô mon Dieu, quel jugement s'est abattu sur moi, dites-moi que je dois encore trouver la force de vivre et de faire ce qui est juste, dites-moi que je ne suis pas fou, une nuit de pierre est tombée, ô mon ami, comme je suis devenu petit et malheureux, votre Georg.

(Il replie la lettre sans la quitter des yeux, la garde un moment entre ses doigts comme si le papier avait pris une température, puis la glisse contre sa poitrine, et seulement alors il tourne le visage vers Georg.)

Dis-moi maintenant ce qui s'est passé, dis-le non pour m'alarmer ni pour me rassurer, mais pour que je t'entende depuis l'intérieur exact de tes mots.

GEORG

Je vais te parler sans chercher à couvrir ce qui doit apparaître,

sans élaguer ce qui heurte la langue, parce que l'accomplissement d'une malédiction ne se raconte pas comme une anecdote ni même comme un scandale, il se prononce comme une phrase qui était déjà écrite dans la bouche avant qu'on sache lire, et cette phrase, tu la connais déjà par les bords, mais je vais te la donner entière : sous la pression du mari, sous la menace du divorce, sous cette façon moderne de mettre le destin en demeure d'obéir, Grete a provoqué l'accouchement, trop tôt, beaucoup trop tôt, et quand j'écris « trop tôt » je ne parle pas d'un calendrier mais d'un sang, car l'heure d'un corps n'est pas celle d'un ordre conjugal, et ce qui s'est passé n'a pas la douceur d'un enfant qui arrive, mais la déchirure d'une épine noire qu'on tire hors d'une chair qui n'est pas prête, « Déchire, noire épine », c'est elle qui l'a crié, c'est moi qui l'entends encore, c'est nous tous qui le porterons, et l'enfant est venu, pâle, léger, presque sans poids, et l'enfant est parti, sans même que le monde ait eu le temps de se retourner vers lui.

(Il laisse passer le souffle, mais ne détourne pas les yeux, comme s'il devait soutenir l'axe de sa propre parole.)

Tu pourrais me dire qu'il faut s'indigner contre le mari, qu'il faut en vouloir à Erhart, qu'il faut appeler la médecine par des noms précis et les curés par leurs fonctions, mais tu sais

comme moi que ce serait mal nommer l'orage, parce que ce qui s'est accompli à Berlin ce mois-ci n'est pas une faute nouvelle, c'est la seconde exécution d'une loi ancienne : le premier-né, celui de Vienne, celui dont on n'a pas prononcé le nom, celui qui n'a pas eu de veille, ni d'église, ni de pierre où poser le front, celui-là a réclamé son double, et la lignée, en croyant échapper par la ville, par les trains, par la vitesse, par la respectabilité, n'a fait que déplacer le lieu du sacrifice, Vienne ou Berlin ne sont que deux orthographes d'un même vocable, et l'on ne change pas de destin en changeant de gare.

(Sa voix ne se brise pas, elle s'alourdit, elle prend cette densité de métal qu'a la vérité quand elle n'est plus discutable.)

Grete est très faible, elle saigne encore, elle ne prend presque rien, elle se tient dans ce coin de chambre d'où l'on voit un carré de ciel gris sur lequel glissent des fumées noires comme des griffures, elle ne parle pas ou si peu que le silence a l'air d'une langue plus exacte que nos mots, et je resterai auprès d'elle parce qu'il faut que quelqu'un demeure là où l'on voudrait refermer sans témoin, mais je te le dis dans le même mouvement : tu garderas ceci, tu le serreras contre toi comme tu as serré ma lettre, tu n'iras pas raconter, tu ne chercheras ni à expliquer, ni à corriger, ni à soulager par la dispersion, car la malédiction ne se brise pas, elle se joue jusqu'au bout, et

son dernier acte n'est pas la mort, c'est le secret, la reformation du silence, le mensonge propre, celui qui n'est pas trahison mais couvercle, oui, je te demande de mentir aux vivants pour être juste envers les morts.

FICKER

Je ne poserai pas ma main sur ton épaule avec cette assurance des gens qui pensent consoler en confondant avec des mots la blessure et son pansement, je ne dirai pas que l'on peut encore parler au mari pour lui arracher une humanité de circonstance, je ne dirai pas qu'Erhart doit payer une quelconque dette qui pourrait solder les livres, je ne dirai pas que le temps arrangera ce qu'il n'a pas créé, parce que je sens, non par intelligence morale mais par contact de la nuque avec le froid, que nous sommes entrés dans une chambre où les paroles de la vie commune n'ont plus de densité, et je comprends, Georg, que tu ne me demandes pas un service mais un rite, tu me demandes de tenir, de contenir, de taire, tu me demandes d'être l'allié d'un secret qui n'est pas honte, mais loi, et je te le dis sans détourner le regard, je le tiendrai, je serai la main qui retient la porte pendant que tu es au dedans, je serai la bouche qui ne livre pas le nom quand on voudra l'arracher par curiosité, je serai celui qui dira aux vivants ce qu'ils peuvent entendre, c'est-à-dire presque rien,

et qui gardera pour les morts ce qu'ils exigent, c'est-à-dire presque tout, et si tu restes auprès de Grete, je resterai auprès de toi, non pour parler, mais pour avaler avec toi ce goût de fer que la nuit laisse sur la langue quand elle s'épaissit en pierre.

GEORG

Tu entends alors ce que je ne sais plus dire autrement que par cette phrase lourde qui me tient au bord de ma propre bouche, ma vie s'est brisée en quelques jours, non comme se brise un verre qu'on recolle, mais comme se fend une plaque de roche dans le gel et que la fissure n'est pas un accident mais l'hiver lui-même, et l'ombre de ce qui s'est produit ne me quittera pas, non parce qu'elle me poursuivrait, mais parce qu'elle est devenue mon seul contour, et je te supplie, non pas d'écrire pour moi comme je te l'ai demandé dans la lettre — quoique tu le feras aussi, par bonté, au capitaine Robert Michel, parce que le monde administratif demande malgré tout ses obéissances — mais surtout de me dire, quand je chancellerai, que je ne délire pas, que ce n'est pas la fièvre qui parle, que ce n'est pas une tristesse qui déraille, que ce que je vis a la densité d'un jugement, que ce qui m'écrase est une nuit de pierre objectivement tombée, que je n'ai pas inventé cette neige, ni ces deux morts qui se regardent à cinquante ans

d'intervalle comme deux visages superposés dans une seule glace.

FICKER

Je te le dis ici, sur ce banc, et je te le redirai dans l'escalier, et je te l'écrirai s'il le faut chaque matin pour que tes yeux le rencontrent avant de regarder la fenêtre : tu n'es pas fou, tu n'es pas l'auteur de ce que tu traverses, et pourtant tu en es responsable au sens tragique, c'est-à-dire non pas coupable, mais requis pour porter, et je t'ordonne comme on ordonne à un ami de se tenir debout quand il vacille, tu auras la force de vivre encore autant qu'il faudra pour faire ce qui est juste, qui n'est ni pardonner ni accuser, mais demeurer, et quant à la demande que tu m'adresses de tenir le secret, sache que je la reçois non comme une consigne à exécuter, mais comme un sacrement à porter, et je me tais déjà, tu vois, alors même que je te parle, je me tais de tout ce que je ne dirai plus.

GEORG

Alors viens avec moi jusqu'à la porte où l'on a posé Grete, nous marcherons le long de cette allée où les tramways tracent leurs griffures sans entamer la glace, nous obliquerons vers la rue où les vitrines reflètent des visages pressés qui ne voient pas, nous passerons devant l'église où la cloche sonne pour ceux qui croient que le son est une réponse, nous monterons

les marches dont je connais maintenant la mesure exacte — dix-sept jusqu'au palier, puis huit, puis trois — et nous entrerons non pour parler mais pour déposer, tu entendras peut-être l'écho d'un chant, ce n'est pas un chant, c'est l'air dans les tuyaux de chauffage, tu verras peut-être le reflet d'une blancheur sur la vitre, ce n'est pas la lumière, c'est la craie sur un rideau, tu croiras peut-être qu'elle dort, elle ne dort pas, elle demeure, comme nous demeurons, et si je te demande encore une chose, c'est de ne pas confondre la pitié avec l'oubli, car la pitié aime refermer, et nous, nous devons ouvrir et maintenir ouvert jusqu'à ce que la nuit elle-même décide de se fermer, et ce jour-là, quand la pierre retombera d'un seul bloc sur notre lignée, nous pourrons dire, non pas que nous avons compris, mais que nous avons obéi.

(Ils se lèvent ensemble, non comme deux hommes qui se mettent en route pour accomplir une tâche, mais comme deux figures qui entrent dans une procession déjà commencée, et la ville autour d'eux continue sa nervosité de fils électriques, son bourdonnement de rails et de vitres, sa respiration mécanique qui ne sait pas, tandis qu'eux avancent dans une couche d'air plus lourde, comme si chaque pas déposait un mot au sol, et que la rue devait les lire avant de les laisser passer ; un tramway passe, un enfant rit quelque part, un chien secoue la

neige de son dos, toutes ces preuves de vie viennent frapper contre la peau des deux hommes et rebondissent sans trace, et au bout de l'allée, la porte de la maison où Grete demeure se dessine déjà comme une dalle verticale.)

FICKER

Nous allons, Georg, et nous garderons tout, et si quelqu'un me demande ce qu'il en est, je dirai seulement qu'un jugement est tombé comme une nuit de pierre, et qu'il n'y a rien à voir pour ceux qui ne savent pas voir, et si l'on insiste, je dirai que la chose est entre les morts et ceux qui demeurent, et que les vivants doivent passer leur chemin, et si l'on s'indigne que je taise, je répondrai que le secret n'est pas le contraire de la vérité, mais sa chambre.

GEORG

Alors allons, et que cette marche depuis le banc jusqu'à sa porte soit déjà notre réponse, et que chaque marche d'escalier soit une parole que nous n'aurons plus à prononcer, et si, là-haut, elle me regarde sans me voir, je poserai ma main sur le montant du lit comme on pose la main sur une pierre chaude restée au soleil, non pour prendre, mais pour rendre, et je saurai, à la façon dont le bois vibrera sous mes doigts, que la répétition a atteint son terme, que le premier-né a reçu son double, que la lignée a bouclé son cercle, et que désormais, si

quelque chose doit encore advenir, ce ne sera pas pour réparer, mais pour achever.

(Ils sortent du parc, la lettre de Berlin contre la poitrine de Ficker comme un talisman de papier, la respiration de Georg plus lente que son pas, la ville les avale, puis s'ouvre devant eux comme un couloir de pierre ; au moment où ils disparaissent, la neige écrasée reprend son immobilité, et le banc, délesté de leur poids, demeure, trace simple d'un autel provisoire.)

SCÈNE III

L'auberge est immobile comme une pièce abandonnée du monde, une sorte d'entre-sol du temps où les vivants ne pénètrent que par erreur, un espace fait de poutres noircies par des précédences de feu, de poussière suspendue dans une lumière jaune trop basse, de bancs vides qui ressemblent à des stèles couchées, et d'un silence épais qui ne demande pas à être rompu car il contient déjà tout ce qu'il y aurait à dire ; contre le mur, une petite lampe brûle, silencieuse, non comme une invitation à s'asseoir, mais comme un témoin posé sur la limite de la nuit, et tout semble si fixe que même le grain du bois paraît retenir sa respiration, tandis que Georg est assis, non en client ni en voyageur, mais comme quelqu'un que l'on aurait déposé là, un veilleur sans cause apparente, un vivant parmi les morts, les mains jointes autour d'un verre de vin sombre dont la surface ne reflète aucune flamme, comme si la boisson elle-même refusait la lumière, et l'on pourrait croire qu'il se repose, mais ce serait une erreur, car ce qui repose en lui est déjà mort, et ce qui veille est ce qui refuse encore de mourir.)

GEORG (monologue)

Il me semble que je n'ai pas marché jusqu'ici, mais que j'ai glissé à travers une série de couloirs de pierre comme un

homme qui, les yeux ouverts, traverse son propre rêve sans pouvoir infléchir le moindre mur, et à chaque détour, je voyais une lampe brûler au fond d'une pièce, une faible flamme posée sur un chandelier de cuivre qui n'éclairait rien autour d'elle mais se contentait de signifier que la nuit n'avait pas besoin de l'obscurité totale pour peser, et j'ai compris que ces flammes n'étaient pas des guides mais des scellés — des pierres de lumière posées sur les seuils de la conscience pour rappeler à ceux qui passent que le monde ne s'ouvre pas, il se referme lentement, et j'ai senti en moi non pas la fatigue d'un corps qui a trop marché, mais la lassitude d'une âme qui ne se reconnaît plus dans aucune demeure, ni dans aucune ville, car Innsbruck, Berlin, Vienne ne sont plus des lieux, ils ne sont plus que des noms superposés comme des couches de chaux sur un mur où suinte encore le sang ancien.

(Sa main se referme un peu plus sur le verre. Il respire sans bouger la poitrine, comme quelqu'un qui parle sans que l'air ne sorte vraiment de lui.)

J'ai dormi, ou du moins j'ai tenté de m'étendre sur un lit étroit dans une chambre blanche de Berlin aux murs blanchis à la chaux, et je n'ai pas senti la laine sous mon dos, j'ai senti la pierre, comme si je m'étais allongé non sur un lit de vivant mais sur la dalle intérieure d'une tombe qui n'avait pas encore

reçu de nom, et l'ombre noire de l'étrangère, celle que j'ai vue à Vienne, celle qui se tenait déjà autrefois aux pieds du lit où ma mère pleurait sans voix, s'est avancée vers moi, non comme un spectre qui cherche à effrayer, mais comme une infirmière silencieuse venue vérifier que le corps est bien à sa place avant la fermeture du cercueil, et je n'ai pas crié car il n'y avait plus de cri possible, j'ai seulement placé mes mains sur mon visage avec la lenteur d'un homme qui couvre un enfant mort pour ne pas voir ses yeux demeurer ouverts dans le noir, et j'ai senti sous ma paume la sueur froide d'une prière qui ne cherchait pas Dieu mais cherchait un rythme pour supporter la durée.

À la fenêtre, une hyacinthe a fleuri, une fleur bleue dans la nuit, et je n'ai pas vu une promesse, j'ai vu un puits, une bouche d'ombre recouverte de pétales, une ouverture vers un dessous du monde où la lumière ne descend pas, et une prière sans nom est montée à mes lèvres, non pour demander mais pour nommer ce qui ne peut être nommé, car lorsque le langage est épuisé, il ne reste plus que la répétition lente d'une phrase vide qui sert à contenir la respiration, et j'ai dit : que ce soit la nuit, que ce soit la loi, que ce soit la pierre, et dans cette acceptation, j'ai senti la mort de mon père revenir en moi, non comme un souvenir mais comme une reconnaissance, car je

suis devenu, en cet instant, le fils blanc, celui qui ne perpétue rien mais qui veille ce qui est déjà éteint, et une coulée de vent bleu est venue des collines, portant avec elle la plainte de la mère, une plainte ancienne, toujours la même, une plainte qui me survivra, et j'ai su que je portais désormais non pas ma propre tristesse, mais la tristesse de la race.

(L'air autour de la table semble se contracter. La petite flamme de la lampe se penche un peu, comme si elle écoutait.)

Alors le mur de chaux s'est fendu, non physiquement mais dans ma vision, et j'ai vu un visage sortir du plâtre, un adolescent pâle, bouche fermée, paupières abaissées, un visage sans chair, sans joie ni reproche, un visage de pierre levée, et j'ai compris sans avoir besoin de l'entendre que ce visage était celui de l'enfant non pleuré, celui que Vienne a laissé mourir, celui que nos parents n'ont pas veillé, celui dont le nom n'a pas été écrit, celui qui revient maintenant chercher son double, et je n'ai pas détourné les yeux, car détourner les yeux est une façon de tuer à nouveau, j'ai regardé et j'ai dit intérieurement : oui.

(Il porte lentement le verre de vin à hauteur de ses yeux, comme on élève une hostie, mais avec une lenteur plus funèbre que sacrée.)

On dit que le vin est rouge, mais ce vin-là est noir, et je le regarde, non comme un réconfort, mais comme une condensation de tout ce qui a été répété sans être assumé, le sang du premier-né, le sang de Grete, le sang qui attend de couler encore, le sang des enfants qu'on refuse, le sang que l'on dit impur parce qu'il ne suit pas la loi, et je sais que boire maintenant, ce n'est pas s'enivrer, c'est consentir, c'est sceller, c'est entrer volontairement dans la répétition plutôt que d'en être la victime aveugle, alors je lève le verre et je bois, une seule gorgée, suffisante, comme on avale un verdict, et la brûlure est si calme, si exacte, que je comprends que l'amertume la plus profonde n'est plus amertume, elle est pureté, car lorsque la douleur cesse de vouloir guérir, elle devient claire comme l'eau.

(Il repose le verre, mais ne le lâche pas tout de suite. Sa main tremble imperceptiblement — non de peur, mais parce que une tension nouvelle est en train de s'installer, non dans le corps — dans le destin.)

Je marche déjà, bien que je sois assis, je marche à la lisière de la forêt, je marche sur des sentiers couverts de givre, je marche avec les mains vides, les mains interdites, celles qui ne peuvent plus bénir ni caresser, celles qui ne peuvent que porter, et je suis l'étranger sur la colline du soir, celui dont le

visage n'est plus reconnu par les vivants, et je lève mes paupières non pour espérer, mais pour constater que la ville de pierre n'a plus de place où m'inscrire, et l'on pourrait croire que je cherche à m'échapper, mais je demeure, car demeurer est désormais mon seul nom.

(À ce moment, l'enfant apparaît à ses pieds — figure pâle, scintillante comme si la lumière venait du dedans, sans ombre, sans bouche, immobile — et Georg ne sursaute pas. Il baisse simplement la tête, très lentement, comme on inclinerait la nuque devant un prêtre ou un bourreau, et la forme ne parle pas, mais le mur prononce pour elle, par une fissure de chaux qui ressemble à une lèvre blanche : tue-toi.)

Je n'irai pas à l'encontre de cette voix, car la voix a raison, celui qui n'appartient plus au monde devrait se retirer, mais je ne me retirerai pas, je resterai, je me tiendrai dans la demeure des morts sans mourir, car il est plus terrible de demeurer que de tomber, et je comprends que mon rôle n'est pas de m'effacer, mais d'assister jusqu'au bout, et que la véritable obéissance consiste à ne pas fuir, même la tentation de mourir, et je pose à nouveau la coupe sur la table, je referme la main sur le verre, je sens le craquement du cristal dans ma paume, et une seule goutte de sang perle, exactement à

l'endroit où la coupe m'a mordu, et cette goutte, je la regarde, et je dis — en dedans — ceci est l'enfant.

(Le verre se fêle, une ligne mince, comme une veine de glace ; l'enfant pâle disparaît — mais laisse sur le sol une trace d'humidité, comme si une eau très ancienne avait suinté du plancher. La lampe vacille une dernière fois — puis se stabilise. La scène ne se clôt pas. Elle demeure ouverte — comme une plaie qui refuse de se refermer.)

SCÈNE IV

CHAMBRE DE GRETE A BERLIN

(Le soir tombe, mais ici le soir ne se voit pas, il se ressent. Une lumière blanche, presque clinique, glisse sur le linge du lit où Grete repose, immobile. La chambre est étroite, comme rétrécie autour du lit, les murs clairs ne renvoient aucune couleur, ils étouffent même la respiration. Par la fenêtre, un ciel sans nom, où l'on devine une lueur affaiblie, une heure avant cinq, cette heure dont on ne sait si elle est encore du jour ou déjà du soir, l'heure suspendue où les choses perdent leur ombre.

Georg est assis près du lit. Il ne touche pas Grete. Il veille, sans rite, sans prière, avec seulement son regard. Le silence est si dense qu'il semble provenir non de l'absence de bruit, mais de l'épuisement du monde. Grete, les yeux ouverts mais non fixés sur lui, regarde un point que l'on ne voit pas. Un tremblement parfois traverse sa lèvre, non comme une douleur, mais comme un souvenir qui remonte.)

GEORG

Il y a toujours un moment — minuscule, presque indiscernable où la lumière commence à mentir, où le jour ne veut pas mourir, et le soir ne veut pas encore commencer ; dans ce

battement suspendu, le monde se retient, comme s'il attendait un consentement, et je sens que nous y sommes, que l'heure avant cinq s'est posée sur cette chambre comme une main sur un front brûlant, et tout ce qui vit retient son souffle, les passants dans la rue, les arbres dehors, même les cloches, je les entends, prêtes mais encore muettes, comme si elles attendaient que ton regard se ferme pour frapper.

GRETE

(D'une voix lointaine, comme venue d'une autre pièce de la maison, lente, sans émotion apparente)

Je sens la lumière se briser sur mes paupières, comme une eau qui ne parvient plus à laver, elle glisse, elle insiste, mais elle ne me reconnaît plus, et je ne la reconnais pas, je ne sais plus si je suis couchée dans un lit ou allongée au bord d'un fleuve, les draps ont l'odeur des barques immobiles, et dans le coin de la chambre, là où la lueur se plie, je crois voir une silhouette, mais je ne sais si elle vient ou si elle s'en va.

(Une ombre passe brièvement au niveau du cadre de la fenêtre, comme un visage penché vers l'intérieur, puis disparaît aussitôt, sans mouvement.)

GEORG

Parfois, les morts viennent à la fenêtre, non pour réclamer mais pour vérifier, pour s'assurer que la maison a bien oublié de vivre, et je les sens, derrière la vitre, invisibles, mais présents comme un froid soudain dans la nuque, et je me dis : voilà, la lignée vient jeter un œil, savoir si le premier-né a bien reçu son double, s'il y a eu répétition, s'il y a eu silence, s'il y a eu honte, comme autrefois à Vienne, lorsqu'on a fermé la porte trop vite, sans prononcer son nom.

GRETE

(Plus bas, énigmatique, presque rêveuse, comme une enfant qui dit une chose innocente mais terrible)

Ils frappent, mais pas avec les mains. Ils frappent avec leur absence. Ils ne demandent pas à entrer, ils demandent à voir. Ils regardent à travers moi comme à travers une vitre, et je comprends que je suis devenue la fenêtre.

(La flamme d'une petite lampe, déposée sur une table à côté, hésite, tremble, puis se redresse. Aucun courant d'air.)

GEORG

Je t'ai vue, cet été, dans la lumière de Berlin, avant que tout ne bascule, tu marchais, tu avais encore dans les cheveux la chaleur d'un jour qui croit durer toujours, et Erhart te regardait comme si le monde était encore habitable, et maintenant, tu es là, et tout s'est refermé, non comme un piège, mais comme un livre que l'on ferme sans avoir lu la dernière page, et je sais, Grete, je le sais avec une certitude qui ne vient pas de moi, que ce que nous vivons ici ne nous appartient pas, que nous ne sommes pas les auteurs, nous sommes la scène, et le drame se joue à travers nous comme le vent traverse les branches mortes, sans demander notre assentiment.

GRETE

(dans une sorte de douceur presque irréelle, pas ironique, mais détachée comme une parole venue à travers la fièvre)

Je ne souffre plus. Ce qui souffre en moi a déjà quitté mon corps. Il reste quelque chose, mais ce n'est plus moi, c'est ce qui me ressemble quand je ne suis plus. Je sens peser sur ma poitrine une main qui ne me veut ni du mal ni du bien, c'est la main de la loi, elle ne frappe pas, elle constate. Je ne demande plus à vivre, je demande seulement à voir ce qui vient après.

(Georg baisse légèrement la tête, non par émotion, mais par reconnaissance sacrée, comme on s'inclinerait devant une vérité dite au seuil de la fièvre.)

GEORG

Alors nous ne lutterons plus. Nous ne plaiderons plus devant personne. Nous ne dirons pas : ceci est injuste. Nous dirons seulement : ceci est. Et je resterai ici, même lorsque tes yeux se fermeront, non pour appeler un médecin, non pour protester, mais pour tenir la veille, cette veille que nos parents n'ont pas tenue à Vienne, lorsque le premier-né est mort sans témoin, et que le monde n'a rien su. Je veux que le monde sache au moins ceci : il y a eu un regard.

GRETE

(Très lentement, avec une gravité douce, presque sépulcrale, comme une femme déjà tournée vers l'autre côté)

Ne détourne pas les yeux quand je serai immobile. Ne couvre pas mon visage. Ne ferme pas la fenêtre. Laisse entrer ceux qui regardent. Qu'ils voient, qu'ils constatent, et qu'ils repartent. Je ne veux pas d'un deuil, je veux une reconnaissance.

(Le silence tombe comme une couverture de neige. On entend au loin une cloche, non solennelle, non liturgique, mais comme un battement irrégulier contre le métal, à peine plus fort que le

souffle. La lumière de la fenêtre pâlit. La flamme de la lampe penche, comme un front. Fin non fermée.)

SCÈNE V

(Salle d'hôpital militaire à Krakau. Lumière sale du soir filtrant par des vitres couvertes de poussière de poudre. Une odeur de phénol, de fièvre et de linge mouillé. Des lits alignés comme des stèles, chaque drap une frontière mince entre le souffle et le silence. Georg, allongé mais encore conscient, tient un feuillet. Un jeune aide de camp — le visage encore lisse de celui qui n'a pas regardé le monde mourir assez longtemps — se tient près de lui. Georg ne tourne pas la tête. Il tend simplement le manuscrit.-

GEORG

Lis-le.

(L'aide de camp incline la tête. Il déplie le papier. Il lit — à voix haute, sans théâtralité, mais avec l'effroi de celui qui comprend en lisant.)

Le soir, les forêts automnales résonnent
D'armes de mort, les plaines dorées,
Les lacs bleus, sur lesquels le soleil
Plus lugubre roule, et la nuit enveloppe
Des guerriers mourants, la plainte sauvage
De leurs bouches brisées.

Mais en silence s'amasse sur les pâtures du val
Nuée rouge qu'habite un dieu en courroux
Le sang versé, froid lunaire ;
Toutes les routes débouchent dans la pourriture noire.

Sous les rameaux dorés de la nuit et les étoiles
Chancelle l'ombre de la sœur à travers le bois muet
Pour saluer les esprits des héros, les faces qui saignent ;
Et doucement vibrent dans les roseaux les flûtes sombres de
l'automne.

Ô deuil plus fier ! autels d'airain !
La flamme brûlante de l'esprit, une douleur puissante la
nourrit aujourd'hui,
Les descendants inengendrés.

*(Silence. Le feuillet reste suspendu dans l'air, entre les doigts
de l'aide de camp. Georg respire lentement, comme quelqu'un
qui a fini sa part. L'aide de camp baisse le papier, il tient encore
le poème comme on tiendrait un calice.)*

L'AIDE DE CAMP

Ce poème... il n'est pas comme les autres. Il ne chante pas la
guerre, il la juge. J'ai vu tant de morts sur ces lits, tant de
bouches encore ouvertes comme si elles voulaient dire
quelque chose avant de s'éteindre, et pourtant vos mots

semblent plus vivants que tous ces corps qui respirent encore, comme si la vérité n'était plus dans la chair, mais dans cette langue qui ne cherche pas à consoler, et je vous le demande sans détour, à qui avez-vous parlé en écrivant cela ?

GEORG

Je n'ai pas parlé aux vivants. Les vivants ne comprennent pas la guerre, ils la subissent, ils la fuient, ils la racontent, mais ils ne l'entendent pas. J'ai écrit pour les morts et pour ceux qui ne naîtront jamais, car il n'y a plus d'avenir, et c'est cela qui fait de Grodek non pas un champ de bataille, mais un tombeau planté au centre du temps. Ce poème n'est pas une parole, c'est un acte funèbre. Chaque vers est une pierre posée sur le ventre d'un enfant qui ne respirera pas.

L'AIDE DE CAMP

Mais... vous parlez de la sœur, vous l'évoquez comme quelqu'un qui traverse encore la forêt, comme une ombre fragile qui salue les morts, dites-moi, Herr Leutnant, vous pensiez à elle, à Grete, en écrivant ?

GEORG

Je ne peux plus séparer ma sœur du monde. Elle est devenue la forme même de la douleur, l'image de ce qui n'a pas trouvé place chez les vivants, et lorsque j'ai écrit « l'ombre de la sœur

chancelle à travers le bois muet », je n'ai pas pensé à Grete seulement, j'ai pensé à toutes les femmes dont le ventre a porté des vies que la mémoire refuse, j'ai pensé à la lignée qui n'a pas engendré, j'ai pensé à l'enfant de Vienne, à celui de Berlin, à tous ceux qui resteront dans les limbes parce que le monde n'a pas voulu d'eux. Grodek est leur nom commun.

L'AIDE DE CAMP

(D'une voix brisée mais tenue)

Alors... ce n'est pas un poème sur la guerre. C'est un poème sur la naissance interdite.

GEORG

Oui. Les guerres ne tuent pas les vivants, elles tuent les enfants non nés. Chaque soldat qui tombe n'est pas une mort, c'est une paternité annulée, une lignée qui s'éteint, une branche coupée avant le fruit. C'est pourquoi j'ai terminé sur les « descendants inengendrés », ce sont eux les véritables morts de Grodek. Nous, nous ne faisons que les précéder dans la tombe.

(Une infirmière passe derrière eux, jette un drap sur un soldat qui cesse de bouger. Elle ne regarde ni Georg ni le poème. Le monde continue, mais la scène est figée dans son propre temps.)

L'AIDE DE CAMP

Herr Leutnant... que dois-je faire de ces mots ? Les publier ?
Les cacher ? Les enterrer avec vous ?

GEORG

Ne les offre pas aux vivants. Ils veulent du courage, de l'espoir, de la gloire. Tout ce que je leur donne ici, c'est du deuil. Le deuil, le vrai, ne se partage pas. Il se porte. Garde ce texte comme on garde une flamme dans le creux de la main, non pour éclairer, mais pour ne pas oublier que la nuit existe.

(L'aide de camp incline la tête. Dans ce geste, il y a plus de serment que dans toute déclaration militaire. Il ne dit pas « je promets ». Il reçoit. La lumière du soir se fane. Le poème demeure entre eux, comme un corps.)

SCENE 6

Lettre 1 : Ludwig Wittgenstein à Ludwig von Ficker

Militär Kommando — Krakau — S.M.S. Goplana

[Probablement le 6 novembre 1914 — cachet postal : Mühlau,
9 novembre 1914]

Cher Monsieur von Ficker,

Je suis arrivé ici hier dans la nuit et, ce matin, à l'hôpital de garnison, j'ai reçu la nouvelle de la mort de Trakl. Je suis bouleversé, bien que je ne l'aie pas connu !

Puisse-t-il m'être accordé de vous revoir ici encore une fois !

Votre dévoué,

Ludwig Wittgenstein

Lettre 2 : Ludwig von Ficker à Ludwig Wittgenstein

9 novembre 1914

Cher, honoré ami,

Je suis hors de moi après votre nouvelle. Je vous en prie, faites-moi savoir immédiatement plus de détails sur la fin bouleversante de Trakl. Je ne sais vers qui d'autre me tourner.

Et recevez mille fois mes remerciements, aussi pour le dernier acte de bonté que vous vouliez témoigner au pauvre.

De tout cœur et profondément vôtre,

Ludwig von Ficker

Lettre 3 : Ludwig Wittgenstein à Ludwig von Ficker

Krakau, 16 novembre 1914

Cher Monsieur von Ficker,

Je vous remercie pour votre carte du 9. Tout ce que j'ai pu apprendre au sujet de la fin du pauvre Trakl est ceci : il est mort trois jours avant mon arrivée, d'une paralysie du cœur.

Il m'a répugné, sur une telle nouvelle, de chercher à en savoir davantage, alors que l'essentiel était déjà dit.

Le 30 octobre, j'avais reçu de Trakl une carte me priant de venir le voir. J'ai répondu immédiatement : j'espérais arriver à Krakau dans les jours suivants et je viendrais alors sur-le-champ vers lui.

Puisse le bon esprit ne pas vous abandonner ! Ni vous, ni moi.

Votre dévoué,

Ludwig Wittgenstein

Le couloir est long, étroit, éclairé par une lumière grise qui ne vient ni du jour ni d'une source identifiable. Une odeur de phénol, de linge humide et de fer flotte dans l'air. Les pas résonnent sur le sol de pierre. Wittgenstein est déjà là, immobile, debout près d'un mur nu. Il ne porte aucun signe de deuil, aucune expression effondrée mais toute sa tenue semble tendue par un silence compact. On entend un battement régulier, peut-être un bruit de chaudière, peut-être un écho lointain de canons. Ficker apparaît au bout du couloir, le manteau encore couvert de poussière de train, le visage retenu mais les yeux porteurs de quelque chose de plus ancien que la tristesse.

FICKER

(D'une voix basse, sans effusion, comme on prononce un nom devant une tombe invisible.)

Ludwig...

WITTGENSTEIN

(Il incline simplement la tête, sans sourire ni geste d'accueil, mais ce mouvement, presque imperceptible, tient lieu d'embrassade.)

Vous êtes venu.

(Silence. Ils ne se serrent pas la main, la mort de Georg est déjà entre eux, comme un troisième interlocuteur invisible. Ils font quelques pas dans le couloir, sans se regarder, comme deux hommes qui marcheraient dans une église où l'on n'a pas encore tiré les draps sur l'autel. Ils arrivent devant une porte métallique où un médecin militaire, jeune, sec, la moustache coupée net, les attend.)

LE MÉDECIN,

(Ton administratif, sans cruauté mais sans âme.)

Vous êtes ici pour le soldat Trakl.

WITTGENSTEIN

Poète Trakl

(Le médecin ne relève pas le mot.)

LE MEDECIN

Il est décédé dans la nuit du 3. Arrêt cardiaque consécutif à une prise excessive de somnifères. Nous ignorons s'il s'agit d'un geste volontaire. Les dossiers ne tranchent pas. Nous n'avons ni le temps ni la nécessité médicale de pousser plus loin.

(Un bref silence, comme un battement manqué. Ficker parle lentement, avec une maîtrise presque douloureuse.)

FICKER

Je l'ai vu les 24 et 25 octobre. Il parlait encore de quitter ce lieu. Il m'a remis deux poèmes, des corrections, il réglait chaque vers avec une précision calme. Il n'était pas un homme de renoncement.

(Le médecin hausse légèrement les épaules. Ce n'est pas du cynisme, c'est la logique du service.)

LE MEDECIN

Plusieurs cas de ce genre. Agitation, épuisement nerveux, euphorie créatrice suivie d'effondrement. Cela se répète souvent, ici. La guerre produit ce genre de flambées avant extinction.

(Wittgenstein se tourne légèrement, comme pour se retenir de parler)

WITTGENSTEIN

(Très bas, presque chuchotant)

Il n'a pas demandé la mort. On la lui a offerte sans qu'il la réclame.

(Le médecin n'écoute déjà plus vraiment. Sa voix devient purement administrative.)

LE MEDECIN

Le corps a été inhumé rapidement. Nous manquons de place.

Si vous souhaitez récupérer ses effets personnels, suivez-moi.

(Ils traversent un nouveau couloir. La porte de la chambre de Georg est encore entrouverte. Rien n'a été « préparé ». Pas de trace cérémonielle. Un lit vide, le pli du corps encore visible dans le drap, une table métallique où repose un petit tas d'objets : un carnet, une cuillère, un mouchoir, et sur un feuillet séparé « Grodek ». Dans la pièce se tient l'aide de camp, raide, les mains jointes derrière le dos. Il reconnaît Ficker, son visage s'adoucît à peine mais quelque chose tremble dans sa voix.)

L'AIDE DE CAMP

Monsieur von Ficker... je vous ai vu... ici, ces jours-là. Il était...

il parlait comme un homme qui voulait encore voir le matin.

(Il avance d'un pas. Sa voix reste tenue, mais elle porte quelque chose que le médecin ne comprendrait pas.)

J'ai demandé à voir le corps. Ils voulaient refermer trop vite.

J'ai vu deux marques ici *(il effleure sa tempe)* et là *(geste discret vers la gorge)*. J'ai cru à un choc, pas à un sommeil.

(Ficker retient un mouvement, Wittgenstein, lui, parle comme on tranche...)

WITTGENSTEIN

Pas d'autopsie.

(Ficker hoche à peine la tête, accord tacite.)

L'AIDE DE CAMP

(Après un silence)

Hier soir, il m'a dit : « Réveille-moi tôt. Avec du café chaud. Je veux sentir le jour. » Il n'avait pas l'air d'un homme qui allait mourir.

(La chambre reste immobile. Le lit vide. Le drap creux. Le feuillet de Grodek comme une braise. Un silence plane encore après la phrase de l'aide de camp, comme si les murs eux-mêmes retenaient quelque chose. Ficker scrute la chambre vide, son regard s'arrête un instant sur le feuillet de Grodek, posé à côté du mouchoir plié. Il ne touche à rien. Soudain, un éclat de mémoire traverse son visage, comme un fil qu'il tire lentement hors de l'oubli.)

FICKER

(A mi-voix, comme s'il se parlait d'abord à lui-même)

Avant de venir... j'ai reçu une lettre par l'intermédiaire d'un soldat en permission, un voisin de lit. L'écriture de Georg, reconnaissable entre mille... et, en marge, quelques mots

ajoutés à la hâte : « *Paralyse* » mais sans certitude. Rien de plus. Comme si l'on hésitait encore à déclarer ce qui était déjà accompli.

(Il cherche dans sa poche intérieure, tire un feuillet froissé, le déplie, le tend à Wittgenstein. Les mots ajoutés en marge sont maigres, presque illisibles, écriture militaire, sèche : Herzlähmung ? avec un signe d'interrogation tremblé.)

WITTGENSTEIN

(Il lit, puis replie le papier avec une lenteur volontaire, comme pour en graver l'image.)

Même ici, on ne sait pas nommer la mort. On la propose comme une hypothèse.

(Il se tourne vers l'aide de camp.)

Qui l'a écrit ?

L'AIDE DE CAMP

Le soldat du lit voisin. C'est lui qui a vu le drap sur son visage, au matin. Il est parti en permission à Prague.

(Un bref silence, puis Wittgenstein se redresse, le regard fixé, presque sec)

WITTGENSTEIN

Il faut parler à l'infirmier. Pas au médecin : au premier témoin du protocole.

(L'aide de camp hoche la tête, sort sans un mot. On entend ses pas s'éloigner dans le couloir, puis s'éteindre. La chambre paraît encore plus vide, comme si l'absence de Georg s'élargissait, occupant l'espace à la place de son corps. Wittgenstein reste debout. Ficker s'approche du lit vide, pose une main sur le métal, non comme un geste sentimental, mais comme pour éprouver physiquement la place exacte où Georg reposait. Puis des pas reviennent, l'aide de camp entre, suivi d'un infirmier, visage tiré, cernes profondes, l'uniforme taché non de sang, mais de morphine et d'eau bouillie.)

L'INFIRMIER,

(Sans chercher leurs regards, avec une voix épuisée mais droite)

Vous vouliez des précisions. Je vous les donne.

(Il garde son bonnet de service à la main, comme si l'entrée dans cette chambre exigeait un minimum de tenue, un restant d'humanité malgré la fonction.)

Le soir de sa mort, le soldat Trakl a reçu une dose élevée de somnifères, préparée avant une séance d'électrochocs programmée dans la nuit. C'est courant ici.

(Il marque un temps, comme s'il lui fallait préciser ce mot.)

Nous appliquons les électrochocs sur les cas dits de "délire nerveux poétique". On pense... on croit que le choc peut « réaligner » l'esprit.

(Il avale sa salive.)

Très souvent... la dose est mal ajustée. La guerre ne nous laisse ni le temps, ni les moyens.

(Wittgenstein ferme les yeux très brièvement, comme si cette phrase, « réaligner l'esprit » avait frappé quelque chose en lui. Ficker fixe l'infirmier, immobile. Lorsqu'il répond, sa voix est presque trop calme, ce qui la rend plus terrible encore)

FICKER

Vous voulez dire... qu'on l'a endormi pour le soumettre à une secousse électrique... et que c'est dans cet état qu'il est... mort ?

L'INFIRMIER

(Un bref hochement, sans détour dramatique)

On l'a ramené ici. Il était couvert jusqu'au front. C'est notre code.

(Il pose sa paume sur la sienne, comme un souvenir tactile.)

Ceux qui reviennent avec le visage découvert sont considérés comme vivants en observation.

Ceux qui reviennent le visage recouvert... ne sont plus comptés.

(Ficker baisse lentement la tête, comme si le protocole médical venait de se graver dans sa chair. Wittgenstein fixe l'infirmier, droit, sans colère, mais avec cette intensité glaciale que l'on a vue dans ses lettres.)

WITTGENSTEIN

Et le voisin de chambre l'a trouvé ainsi ?

L'INFIRMIER

Oui. Avec l'aide de camp. Le matin. Ils n'ont pas osé enlever le drap. Ils ont seulement dit : « *Il est froid.* » On a noté l'heure à cinq heures moins dix.

(Un frémissement imperceptible traverse l'air. Dans « Misère de l'homme », c'est « l'heure avant cinq » qui ouvrait la nuit tragique. Ici, la même heure, notée mécaniquement dans le registre de service, scelle la mort de Georg.)

FICKER

Merci pour ces précisions... nous en savons assez et nous pouvons nous en aller. A moins que Monsieur Wittgenstein ait encore des questions à vous poser.

WITTGENSTEIN

Tout est dit ! Partons...

(Ils traversent en silence les couloirs de l'hôpital et se retrouvent ensemble à l'extérieur, juste devant la porte)

WITTGENSTEIN

Cher Ludwig, comment vous sentez-vous ? Très mal, je l'imagine...

FICKER

(Il baisse la tête et répond lentement à son ami, un sanglot étouffé dans la gorge, il pense à son ami Georg...)

L'horloge sonne cinq avant le jour –

Un sombre effroi saisit les solitaires.

Au jardin du soir, les arbres délétères

Font bruire un vent de feuilles et d'amour.

Peut-être que cette heure va s'arrêter.

Devant des yeux troublés flottent des images,

Au rythme des navires sur le fleuve, à l'ancrage ;
Sur le quai, un cortège de sœurs vient de passer.

On croit entendre un cri de chauve-souris,
Dans le jardin clouer un cercueil de planches.
Des os brillent à travers des murs en manches,
Et vacille un fou noir qui s'y glisse, ahuri.

Un rayon bleu dans les nuées d'automne meurt.
Les amants s'enlacent au cœur du songe tendre,
Appuyés sur l'aile étoilée d'un ange,
Le front du noble est ceint de laurier blême et d'ombre.

WITTGENSTEIN

C'est un poème de Georg, n'est-ce pas ?

FICKER

C'est la dernière version de « Misère de l'homme » qu'il m'a
envoyé il y a 2 semaines environ, c'est étrange n'est-ce pas ?

WITTGENSTEIN

Qu'est-ce qui est étrange, Ficker ?

FICKER

L'heure au début du poème, c'est celle de sa mort selon l'infirmier... Est-ce une coïncidence, je n'en sais rien mais comment ne pas s'en émouvoir ?

WITTGENSTEIN

Vous savez, Ficker, il y a de ces choses dont on ne peut rien dire, c'est leur usage qui, selon moi, donne un sens aux mots mais ici il n'y a pas d'usage, une mystérieuse coïncidence dont on ne peut rien dire. Cette question du sens, on se la pose depuis si longtemps, trop sans doute, aussi laissez-moi vous dire ceci : la question du sens n'a aucun sens, il y a et puis c'est tout, nommer est une façon d'habiter le monde, taire nos peurs devant l'étrange mais ce qui nous échappe, on en parle si peu, on en tremble et c'est sans doute ce qu'il nous faut retenir.

(Un long silence. Wittgenstein reste immobile, les yeux levés vers le ciel, la neige tombe sans bruit, une neige lente, presque pensante. Ficker, tête inclinée, semble attendre une parole qui ne viendra plus. Rien ne se dit désormais : il n'y a plus de sens à chercher, seulement la présence nue des choses — la neige, le froid, la pierre, le souffle. La lumière baisse, non pour signifier la fin, mais pour laisser place à ce qui demeure quand

*tout mot se retire. Dans le silence, le monde continue, sans
pourquoi.)*

ACTE IV

SCENE 1

Crépuscule. La forêt s'assombrit lentement, traversée de reflets d'or et de cuivre. Un sentier s'enfonce entre les troncs, silencieux, ponctué du pas léger de deux silhouettes. Georg et Grete avancent côte à côte sans parler, portés par la même lassitude. Ils s'arrêtent, comme si la terre elle-même leur avait demandé halte, et s'assoient sur une pierre plate à l'orée d'une clairière. Devant eux, un buisson d'épines, noir et dense, palpite sous la lumière déclinante. Le vent s'y engouffre un instant, puis tout se fige : du cœur du buisson s'élève une lueur, et dans cette clarté vacillante se dessine la figure d'un ange, ni radieux ni terrible, mais traversé de feu et d'ombre, l'ange du buisson d'épines.

GEORG

Cri dans le sommeil ; dans des ruelles noires le vent s'engouffre, le bleu du printemps fait signe au travers des branches qui rompent, rosée pourpre de la nuit et les étoiles autour s'éteignent.

GRETE

Un cri jaillit du sommeil et la nuit se déchire dans l'ombre, dans les ruelles obscures s'engouffre le vent sans visage, il roule des éclats brisés contre les pierres fatiguées, sous les branches

rompues se lève un bleu fragile et pur, promesse encore tremblante du printemps qui s'annonce, la rosée pourpre se penche au seuil du silence nocturne, et les étoiles s'éteignent comme des braises refroidies, la cendre du ciel retient le souffle avant l'éveil du jour.

L'ANGE

L'obscurité chancelle aux portes des maisons désertées, le sommeil des hommes frémit au contact d'un vent d'orage, et déjà, derrière les vitres closes, la lumière cherche passage, elle s'insinue dans l'air comme une parole encore muette, elle se glisse sur les murs et caresse le front des dormeurs, les branches qui ploient révèlent un secret bleu d'azur, la nuit défait son manteau dans la rosée rouge du temps, et les étoiles s'enfuient vers l'abîme qui les recueille en silence.

GEORG

La rivière se teint de vert, d'argent les vieilles allées et les clochers de la ville. Ô douce ivresse dans la barque qui glisse et les sombres appels du merle dans des jardins candides. Déjà s'allège la floraison rose.

GRETE

La rivière s'ouvre en silence sous les reflets changeants, elle se vêt de vert tendre et d'éclats d'argent anciens, comme si les allées du passé s'y gravaient à nouveau, et les clochers dressés gardent le temps dans leur fer rouillé, la ville respire à travers ses tours comme un songe de pierre, une ivresse douce monte de l'eau qui s'écoule sans fin, dans la barque qui glisse, l'air se remplit d'un chant obscur, un merle appelle au loin dans la profondeur des jardins.

L'ANGE

Les jardins s'ouvrent en candide innocence au matin, les fleurs se penchent vers l'ombre où veille un souffle ancien, chaque pétale tremble comme une aile au bord du silence, et la lumière s'allège, posée sur les corolles roses, un parfum subtil flotte au-dessus de l'herbe endormie, la barque balance au rythme secret des eaux muettes, et le vent se fait doux, porteur des voix disparues, qui s'élèvent encore au milieu des branches fleuries.

GEORG

En fête, le bruit des eaux. Ô les ombres humides du pré, le pas de l'animal ; feuilles virides, rameaux en fleurs touchent le front de cristal ; balancement de la barque scintillante.

GRETE

Les eaux s'élèvent en fête, bruissant comme des voix anciennes, elles déroulent leur chant à travers les prés encore sombres, ombres humides qui s'allongent au pied de l'herbe neuve, la terre s'ouvre et respire l'odeur des sources profondes, un pas léger traverse le matin, secret de l'animal errant, son haleine s'unit au souffle du vent qui soulève les fleurs, et déjà, dans le ciel clair, la lumière se courbe et se déploie, comme une cloche invisible appelant au mystère des choses.

L'ANGE

Les feuilles éclatent en vert vif, les rameaux en fleurs se tendent, ils touchent doucement le front limpide du printemps naissant, un front de cristal qui reflète la clarté des mondes à venir, et la barque s'incline, scintillante, au rythme des ondes calmes, elle emporte dans son sillage l'ivresse pure des aubes nouvelles, les ombres et la lumière se confondent dans son mouvement, et le regard de l'homme s'y perd, absorbé par le flux éternel, comme si l'instant s'ouvrait sur la promesse d'un autre rivage.

GEORG

Doucement le soleil sonne dans les nuages de roses contre la colline. Grand, le silence des sapins, les ombres graves au bord de la rivière.

GRETE

Doucement le soleil s'élève derrière la colline assoupie, il sonne comme une cloche au milieu des nuages de roses, chaque rayon s'incline dans l'air comme un souffle de cuivre, et l'horizon s'enflamme des braises tendres du matin nouveau, la colline respire, couverte d'un voile léger de brume, et la lumière y pose ses doigts sur les pierres assombries, un chant sans voix naît de la rencontre du jour et de l'ombre, et l'âme s'incline devant ce mystère fragile et transparent.

L'ANGE

Grand est le silence qui habite le règne sombre des sapins, ils se dressent immobiles comme des gardiens au bord du temps, leurs ombres épaisses s'allongent dans l'eau lente de la rivière, elles y déposent la gravité d'un monde qui ne parle plus, et pourtant, derrière cette obscurité, brille une clarté muette, une présence secrète qui veille dans le tronc des arbres,

le ciel écoute, attentif, le murmure caché des forêts, et le fleuve s'incline sous le poids sacré de ce silence.

GEORG

Pureté ! Pureté ! Où sont les sentiers effrayants de la mort, du gris mutisme de pierre, les roches de la nuit et les ombres sans paix ? abîme étincelant du soleil.

GRETE

Pureté ! Pureté ! s'écrie le cœur au seuil du jour nouveau, un éclat blanc traverse l'air comme une source inviolée, mais déjà surgit la mémoire des sentiers funestes et sombres, les routes effrayantes où la mort étendait son manteau, sous les pierres muettes pesait le poids d'un silence glacé, et les roches de la nuit gardaient l'ombre de nos terreurs, chaque pas résonnait comme une chute dans l'abîme noir, et la lumière s'éteignait au bord du gouffre de l'oubli.

L'ANGE

Pourtant voici qu'un abîme de soleil s'ouvre en étincelles, il renverse les ténèbres, il perce le voile des ombres, il embrase de clarté le visage obscur de la terre meurtrie, et les pierres muettes s'illuminent d'un éclat d'éternité, la nuit s'efface, les ombres sans paix se dissolvent en poussière, le mutisme se défait dans l'écho des flammes solaires, et l'âme s'élève, lavée

dans la lumière pure du matin, comme une barque portée par le feu qui jamais ne s'éteint.

GEORG

Sœur, quand je t'ai trouvée à la clairière solitaire de la forêt, et il était midi, et grand le mutisme de la bête ; blanche sous le chêne sauvage, et d'argent les fleurs de l'épine. puissant mourir et la flamme chantante dans le cœur.

L'ANGE

Sœur, quand je t'ai trouvée dans la clairière abandonnée, le soleil immobile pesait au zénith sur la forêt muette, chaque arbre retenait son souffle, chaque feuille brillait d'attente, et la bête, tapie dans l'ombre, écoutait le silence des heures, il était midi, l'instant où la terre vacille sous le feu, et dans cette halte sacrée se révélait ton visage voilé, un éclat de blancheur reposait au pied du chêne farouche, comme si l'innocence s'était couchée sur la pierre sauvage. Blanche étais-tu, sœur, et l'épine fleurissait d'argent à tes pieds, la lumière jouait dans tes cheveux comme un souffle de grâce, ton corps se mêlait à la clairière comme une offrande pure, et l'âme, saisie, se penchait vers l'abîme d'une vérité nue, car mourir alors semblait doux, dans la flamme qui chante au cœur, comme si le feu lui-même devenait parole fraternelle, et l'éclat du

monde, rassemblé en toi, ouvrait une porte secrète, vers
l'union des âmes perdues et la réconciliation des ombres.

GEORG

Plus sombres les eaux baignent les beaux jeux des poissons.
Heure du deuil, aspect taciturne du soleil ;

GRETE

Les eaux se sont assombries, lentes et profondes comme des
songes, elles bercent à peine les jeux fragiles des poissons
d'argent, mais déjà le courant se charge d'un deuil silencieux,
chaque reflet se voile, chaque cercle se défait dans l'ombre, le
soleil lui-même incline son front vers l'horizon muet, son
visage taciturne assombrit la terre de sa pâleur, et le temps
s'alourdit, lesté par le poids d'un mystère, comme si le monde
entier respirait une tristesse sans nom. Alors l'âme se
découvre étrangère au sein de la création, elle marche comme
un exilé sur le sol de ses ancêtres,

L'ANGE

Elle regarde les eaux noires et ne s'y reconnaît plus, la forêt se
ferme, les collines se détournent en silence, mystique, la clarté
s'obscurcit au-dessus des vallées, et le ciel suspendu se dérobe
à l'espérance des hommes, le cœur s'éprouve seul, séparé de

tout ce qui demeure, errant dans la lumière sombre comme dans une patrie perdue.

GEORG

Du bleu au-dessus de la forêt massacrée, et sonne longuement une cloche sombre dans le village ; cortège de paix, en silence le myrte fleurit au-dessus des paupières blanches du mort.

GRETE

Un bleu étrange se suspend au-dessus de la forêt meurtrie, les troncs abattus gisent comme des membres disloqués, la clairière respire encore la cendre de ses blessures, et dans ce désert d'arbres retentit la voix d'airain, longuement, une cloche sombre roule dans le ciel voilé, elle traverse les toits du village et brise le silence des rues, son écho descend jusque dans les vallées immobiles, comme un appel funèbre qui rassemble les vivants.

L'ANGE

Alors s'avance un cortège de paix sous le ciel endeuillé, les pas résonnent à peine sur la terre encore humide, et le souffle des hommes se tait devant l'invisible mystère, en silence s'incline le myrte au-dessus du visage défunt, ses fleurs pures veillent les paupières closes du repos, elles couvrent d'une tendresse fragile la pâleur du mort, et dans l'ombre de ce passage naît

une clarté secrète, comme si la mort ouvrait au monde un chemin de douceur.

GEORG

L'âme est de l'étranger sur terre. Mystique s'obscurcit

GRETE

L'âme marche sans repos sur les chemins de poussière, elle croise les hommes, leurs paroles, leurs demeures, mais nulle porte ne s'ouvre vraiment à son passage, nulle maison ne l'accueille comme une enfant revenue. Elle chemine pourtant, portant son feu sous la cendre, un feu sans nom qui brûle à l'écart du langage, et chaque pas qu'elle fait dans l'horizon terrestre creuse plus profondément l'abîme de son exil.

L'ANGE

Étrangère, elle l'est jusque dans la clarté des jours, car la lumière même lui parle une langue étrangère, le soleil se lève et s'abaisse sur ses épaules comme un fardeau d'or que nul ne peut partager. Les saisons s'écoulent, et les fleurs se répandent, mais leur éclat est pour d'autres, non pour elle. Elle contemple et s'éloigne, silencieuse, dans un monde trop proche pour être habité. Parfois la nuit lui semble plus douce que le jour, car elle recouvre de ses voiles les faux visages, et

dans le noir muet, l'âme écoute une musique que nul vivant n'entend, sauf elle, sauf les morts.

GRETE

Alors elle sait qu'elle n'est pas seule dans l'ombre, qu'un cortège secret marche à ses côtés discrets, et que la fraternité se cache dans le silence, Quand les vivants détournent leur regard étranger. Mais il reste en elle une mémoire plus ancienne, une lueur fragile, éclat d'une source perdue, elle se souvient d'un lieu sans nom ni contours, où l'exil n'existait pas et où l'être se donnait. Ce souvenir l'empêche de sombrer tout entière, Il nourrit le feu qui couve au plus profond de son cœur, et même si la terre la rejette comme une étrangère, elle porte en elle la patrie invisible des âmes.

L'ANGE

Ainsi l'âme s'avance, toujours plus solitaire, mais son pas est ferme, son chant encore plus grave, car elle sait que son destin n'est pas de se fixer mais d'ouvrir dans le monde une brèche de clarté. Étrangère sur la terre, elle devient messagère d'un ailleurs qui se tait mais qui persiste en elle. Et dans son exil se dresse une force nouvelle : la certitude qu'aucune ombre n'éteindra sa flamme.

GEORG

Les eaux résonnent doucement dans le déclin de l'après-midi
et la friche verdit plus sombre sur la rive, joie dans le vent rose
; le doux chant du frère sur la colline du soir.

GRETE

Les eaux se bercent d'elles-mêmes au déclin de l'après-midi,
elles résonnent doucement comme des voix apaisées, chaque
vaguelette s'éteint dans l'or du soleil mourant, et le temps
ralentit sa course aux rives assombries, la friche se couvre d'un
vert profond, plus grave et plus dense, elle respire la mémoire
des jours engloutis dans l'ombre, mais dans le vent se lève une
joie subtile et légère, un souffle rose effleure les collines
fatiguées.

L'ANGE

Alors s'élève au loin le chant du frère sur la colline du soir, un
chant doux, venu des lèvres de l'horizon fragile, il se déploie
comme une caresse dans l'air qui se retire, et rejoint les eaux
qui s'inclinent sous la lumière finissante, le monde tout entier
écoute cette voix fraternelle, elle unit les vivants et les morts
dans une même attente, et la nuit qui approche n'est plus un
voile de silence, mais une demeure ouverte à la promesse de
l'âme.

L'ange se détourne et regagne lentement le buisson d'épines. La lumière qui l'enveloppait se retire avec lui, comme aspirée par la terre. Le feu s'éteint, ne demeure qu'une rumeur légère, un souffle d'aube dans les branches. Georg et Grete restent assis un moment, immobiles, le regard fixé sur l'obscurité redevenue simple buisson. Puis, après un long silence, ils se lèvent et reprennent le sentier forestier...

GEORG

Au soir le père devint vieillard ; dans de sombres chambres, le visage de la mère se pétrifia, et sur le garçon pesait la malédiction d'une race dégénérée. Parfois il se rappelait son enfance, emplie de maladies, d'effroi et de ténèbres, les jeux secrets au jardin étoilé, ou qu'il nourrissait les rats dans la cour crépusculaire. D'un miroir bleu sortait la forme mince de la sœur et il se jetait comme mort dans le noir. La nuit, sa bouche éclatait comme un fruit rouge et les étoiles s'allumaient sur sa détresse muette. Ses rêves emplissaient la vieille maison des pères. Le soir, il aimait aller à travers le cimetière en ruine, ou bien il contemplait les corps dans la chambre des morts au jour crépusculaire, les taches vertes de la décomposition sur leurs belles mains.

GRETE

Je t'entends, Georg, au fond de ces chambres d'ombre où nos enfances se sont mêlées comme deux oiseaux blessés. Ta mémoire a gardé les murs, les rats, les miroirs bleus ; moi, j'ai gardé la lumière qui vacillait sur ton front. Quand tu regardais la mère immobile, c'est mon souffle que tu sentais derrière la vitre. Je n'ai pas oublié le jardin ni les jeux qui s'achevaient dans le silence — ni les étoiles suspendues à ta bouche fendue de rouge. J'étais là, dans le reflet du miroir, mince et froide, pour t'empêcher de mourir tout à fait.

GEORG

À la porte du monastère, il mendia un morceau de pain ; l'ombre d'un cheval noir bondit hors de l'obscurité et l'effraya. Quand il était couché dans son lit glacé, des larmes indicibles s'emparaient de lui. Mais il n'y avait personne pour poser la main sur son front. Quand l'automne venait, il allait, un voyant, dans la prairie brune. Ô, les heures d'extase sauvage, les soirs au bord de la rivière verte, les chasses. Ô, l'âme qui chantait doucement la mélodie des roseaux jaunis, piété ardente. Silencieux il regardait, et longuement, dans les yeux étoilés du crapaud, touchait de ses mains frissonnantes le froid de la pierre vieille et donnait voix à la légende vénérable de la source bleue. Ô, les poissons argentés et les fruits qui

tombaient des arbres rabougris. Les accords de ses pas l'emplissaient d'orgueil et de mépris pour l'homme.

GRETE

Les moines t'ont refusé le pain, mais moi je t'en donnais dans le rêve. Tu parlais aux bêtes, aux pierres, aux sources — et c'est à moi que tu répondais sans le savoir. J'étais la prière sans mot, la petite flamme dans l'œil du crapaud, la voix qui se glissait sous ton pas fier et solitaire. Toi, le voyant des herbes fanées, tu marchais vers la rivière verte, et je te suivais, invisible, dans le bruissement des roseaux. L'homme t'était méprisable, dis-tu ; mais moi, je te voyais homme parmi les ombres, et ton orgueil m'était tendresse.

GEORG

Sur le chemin du retour il rencontra un château inhabité. Des dieux en ruine se tenaient dans le jardin, exhalant leur deuil avec le soir. Mais il lui semblait : ici j'ai vécu des années oubliées. Un choral d'orgue l'emplissait des frissons de Dieu. Mais dans une caverne sombre il passait ses jours, mentait et volait, et se cachait, loup flamboyant, du visage blanc de la mère. Ô, l'heure où il s'écroula, la bouche pierreuse, dans le jardin étoilé, où l'ombre du meurtrier vint sur lui. Le front pourpre, il entra dans le marécage et la colère de Dieu châtia

ses épaules de métal ; ô, les bouleaux dans la tempête, la faune sombre qui évitait ses sentes enténébrées. La haine consumait son cœur, jouissance, quand il viola l'enfant sans voix dans le jardin viride de l'été, reconnu dans son visage radieux le sien pris de folie. Douleur, à la fenêtre le soir, quand des fleurs pourpres surgit, squelette horrible, la mort.

GRETE

Quand tu errais dans les jardins déserts, j'étais la brise entre les colonnes, l'odeur douce du soir. Tu dis la faute, la violence, le meurtre — je n'ai vu que la blessure, et dans cette blessure ta lumière tordue. Tu croyais frapper les anges, mais c'était ton propre cœur qui tremblait sous la pierre. Chaque nuit, la mère revenait sous son vêtement bleu, et je me glissais près d'elle, pour qu'elle te pardonne. Tes dieux en ruine m'ont parlé, Georg : ils ont dit que la haine est la forme la plus pure de la douleur.

GEORG

Ô, les tours et les cloches ; et les ombres de la nuit, pierres, tombèrent sur lui. Personne ne l'aimait. Mensonge et luxure embrasaient sa tête dans des chambres crépusculaires. Le bruissement bleu d'un vêtement de femme le fit se figer en colonne et dans la porte se tenait la forme nocturne de sa

mère. À son chevet se leva l'ombre du mal. Ô, nuits et étoiles. Le soir, il passa avec l'infirmes près de la montagne ; sur le sommet glacé s'étendait l'éclat rose du couchant et son cœur sonnait doucement dans le crépuscule. Lourdemens les sapins houleux s'abaissèrent sur eux et le chasseur rouge sortit de la forêt. Quand la nuit vint, son cœur se brisa, cristallin, et l'obscurité frappa son front. Sous des chênes dépouillés il étrangla de ses mains glacées un chat sauvage. Implorante, à sa droite, apparut la forme blanche d'un ange, et dans l'obscurité grandit l'ombre de l'infirmes. Mais lui prit une pierre et la lui jeta, ce qui le fit fuir en hurlant, et en soupirant s'effaça dans l'ombre de l'arbre le doux visage de l'ange.

GRETE

Les cloches se sont tues, mais j'entends encore leur battement dans le vide. Les tours se penchent sur ton ombre, Georg, comme sur une plaie que la nuit recouvre. Dans les chambres crépusculaires, les murs brûlent encore du souffle des mensonges, et ton front garde la trace du feu. Tu dis qu'aucun ne t'aimait, pourtant une tendresse s'est glissée entre tes songes, mince comme un fil de lune. Le vêtement bleu qui frôle la porte, c'est la mère, oui, mais c'est aussi la miséricorde qui tremble. L'ange t'est apparu, et tu l'as chassé, croyant qu'il venait punir, non secourir. Mais sache, frère, qu'il ne s'est pas

effacé : il t'attend depuis ce soir-là, sous les chênes dépouillés, et son soupir, c'est ton propre cœur brisé qui bat encore dans la nuit.

GEORG

Longtemps il resta couché dans un champ pierreux et vit, étonné, le firmament doré. Chassé par des chauves-souris, il se jeta dans l'obscurité. Haletant il entra dans la maison en ruine. Dans la cour il but, bête sauvage, aux eaux bleues de la fontaine, jusqu'à ce qu'il eût froid. Délirant de fièvre, il resta assis sur les marches glacées, criant à Dieu sa rage de mourir. Ô, le visage gris de la peur, quand il leva ses yeux hébétés sur la gorge tranchée d'une colombe. Fuyant sur des escaliers inconnus, il rencontra une fille juive et il saisit ses cheveux noirs et prit sa bouche. L'hostile le suivait dans des ruelles obscures et un grincement de fer déchirait son oreille. Le long des murs de l'automne, il suivait en silence, jeune servent, le prêtre muet ; sous des arbres desséchés il respirait, ivre, l'écarlate de ce vêtement vénérable.

GRETE

Je t'ai vu boire à la fontaine comme une bête et lever les yeux vers la gorge ouverte de la colombe. Tu appelais Dieu — et c'est moi qui t'ai entendu. Les murs du monde résonnaient de

ton cri. Dans l'escalier de l'automne, ta main saisissait la nuit comme on saisit un visage pour ne pas tomber. J'étais là encore, dans la poussière des marches, dans le vêtement du prêtre muet, dans le parfum du sang qui voulait prier à ta place. Tu ne savais pas que ton délire m'enveloppait comme un manteau, et que j'apprenais à t'aimer depuis ta folie.

GEORG

Ô, le disque flétri du soleil. De doux martyres consumaient sa chair. Dans un passage désert, sa forme sanglante lui apparut, raide d'ordure. Il portait un amour plus profond aux œuvres sublimes de la pierre ; au clocher qui, la nuit, assaille de ses grimaces d'enfer le ciel bleu étoilé ; à la tombe froide qui garde le cœur ardent de l'homme. Douleur, la faute indicible qu'elle signale. Mais comme il descendait en méditant une pensée brûlante le fleuve automnal, avançant sous des arbres dépouillés, lui apparut dans un manteau de crin, démon flamboyant, la sœur. Au réveil les étoiles s'éteignirent à leur tête.

GRETE

Je t'ai cherché au bord du fleuve, entre les arbres nus. Le soleil s'était flétri comme une hostie oubliée. Tu parlais aux pierres, tu voulais rejoindre leur silence mais c'est à moi que tu

pensais, moi qui brûlais dans ton sommeil. Quand tu m'as vue venir sous le manteau de crin, tu n'as pas fui : tu savais que je venais te rendre ton visage. Ce n'était pas un rêve, Georg, c'était le moment où nos ombres se sont reconnues. Depuis, je veille dans le courant, sous la cendre des étoiles.

GEORG

Ô la race maudite. Quand dans des chambres maculées le destin de chacun est accompli, la mort entre à pas pourrissants dans la maison. Ô, si dehors c'était le printemps et que dans l'arbre en fleur un oiseau adorable chantait. Mais grisâtre se dessèche la maigre verdure aux fenêtres des nocturnes, et les cœurs en sang songent encore au mal. Ô, dans le demi-jour, les chemins printaniers du songeur. Plus justement le réjouit la haie en fleurs, les jeunes pousses du paysan et l'oiseau qui chante, douce créature de Dieu ; la cloche du soir et la belle communauté des hommes. Son destin, s'il pouvait l'oublier, et le dard de l'épine. Le ruisseau verdit, libre, où chemine son pied d'argent, et un arbre parlant murmure au-dessus de sa tête envahie de ténèbres.

GRETE

Tu parles du printemps et je sens déjà l'odeur des fleurs mortes, leur innocence oubliée. Dehors, l'oiseau chante pour

toi, non pour la race maudite. Ses ailes battent au-dessus du jardin désert, elles ne connaissent ni faute ni héritage. Moi aussi j'ai guetté cette cloche du soir, ce ruisseau qui se souvient du ciel. Tu disais que l'homme t'était étranger, mais dans la haie en fleurs j'ai vu ton visage apaisé. L'arbre t'a parlé, Georg, il t'a murmuré que la vie continue dans la sève, même pour ceux qui se sont maudits.

GEORG

Alors il prend dans sa main frêle le serpent ; et son cœur fondit en larmes ardentes. Sublimes, le mutisme de la forêt, l'obscurité verdie et les bêtes moussues qui s'envolent quand la nuit vient. Ô le frisson, quand chacun connaît sa faute, va des sentiers épineux. Alors il trouva dans le buisson d'épines la forme blanche de l'enfant, saignant en quête du manteau de son fiancé. Mais lui se tenait devant elle, enfoui dans sa chevelure d'acier, se taisant et souffrant. Ô les anges radieux que dispersa le vent pourpre de la nuit. Il habita toute la nuit une caverne de cristal et la lèpre poussa argentée sur son front. Une ombre, il descendit le sentier en lisière sous les étoiles de l'automne. De la neige tombait, et une obscurité bleue emplissait la maison. Comme d'un aveugle, la voix dure du père résonna, et elle conjura l'épouvante. Malheur à l'apparition courbée des femmes. Sous les mains roides de la

race horrifiée, fruits et meubles se flétrirent. Un loup déchiqueta le premier-né et les sœurs fuirent dans de sombres jardins chez des vieillards osseux.

GRETE

J'ai vu ta main se refermer sur le serpent comme sur une promesse. Tes larmes brûlaient, mais je n'ai pas fui. Dans les forêts où tu marchais, je t'ai suivi jusqu'à la caverne de cristal, j'ai vu la neige tomber sur ton front fiévreux. Tu disais que les sœurs s'étaient enfuies, mais je suis restée. Je portais ta faute sur mon épaule, légère comme un oiseau mort. Tes anges dispersés par le vent, je les ai recueillis dans mes paumes pour que la nuit te reconnaisse. Quand tu chantaï dans l'obscurité bleue, je t'ai entendu, frère, plus proche que jamais.

GEORG

Lui, voyant envahi de ténèbres, chantait près des murs en ruine, et le vent de Dieu engloutit sa voix. Ô la volupté de la mort. Ô enfants d'une race sombre. Argentées luisent les fleurs mauvaises du sang sur sa tempe, la lune froide dans ses yeux brisés. Ô, les nocturnes ; ô, les maudits. Profonde la torpeur dans de sombres poisons, emplie d'étoiles et du blanc visage de la mère, pierreux. Amère la mort, la nourriture des coupables ; dans les branches brunes du tronc, se

désagrégeaient, grimaçants, les visages de terre. Mais lui chantait doucement dans l'ombre verte du sureau, quand il se réveillait de rêves mauvais ; comme un ange rose, doux compagnon de jeu, s'approchait, il sombra dans le sommeil à la nuit, gibier calme ; et il vit le visage étoilé de la pureté. Les tournesols s'inclinaient, dorés, par-dessus la clôture du jardin, quand vint l'été.

GRETE

La volupté de la mort, dis-tu, mais je n'ai vu que ton sommeil, doux et plein de fleurs. Tes yeux reflétaient la lune et la mère y passait encore comme une ombre. Tes poisons, je les ai bus à ton insu, pour alléger ta bouche. Je t'ai vu dans le sureau, enfant redevenu ange, et j'ai su que la pureté t'avait pris sans violence. Le jardin doré se penchait sur toi, et j'y ai déposé mon silence. Tu n'étais plus le maudit, tu étais la lumière qui consent à s'éteindre.

GEORG

Ô, le zèle des abeilles et le feuillage vert du noyer ; les orages qui passaient. Le pavot lui aussi fleurissait argenté, portait dans sa capsule verte nos rêves de nuit étoilés. Ô, comme la maison était silencieuse, lorsque le père s'en alla dans l'obscurité. Pourpre mûrissait le fruit sur l'arbre et le jardinier

bougeait ses mains dures ; ô les signes de crin dans le soleil resplendissant. Mais en silence, au soir, l'ombre du mort entra dans le cercle des siens en deuil et son pas résonna de cristal à travers la prairie verdoyante devant la forêt. Ceux-ci s'assemblaient à la table, muets ; de leurs mains de cire ils rompirent, mourants, le pain qui saignait. Douleur, les yeux pierreux de la sœur quand, au repas, sa folie vint sur le front nocturne du frère, quand sous les mains douloureuses de la mère le pain devint pierre.

GRETE

Les abeilles tournaient dans le feuillage vert et je t'ai cru vivant. Le pain saignait sur la table, mais je n'ai pas eu peur. Quand le père s'en est allé, j'ai senti ton cœur battre sous la pierre. La sœur folle, c'était moi, celle qui vit dans la lueur du fruit mûr. La mère pétrifiait le pain, et j'ai compris : nul ne nourrit personne ici-bas, sinon par la douleur. Pourtant, dans le pavot argenté, j'ai vu nos rêves demeurer, purs et légers, comme des enfants qui dorment.

GEORG

Ô les décomposés, quand leurs langues d'argent taisaient l'enfer. Alors, les lampes s'éteignirent dans la chambre glacée et sous leurs masques pourpres les êtres douloureux se

regardèrent en silence. Au long de la nuit il y eut un bruit de pluie et elle rafraîchit la campagne. Dans les fourrés d'épines, le ténébreux suivait les sentiers jaunis dans le blé, le chant de l'alouette et le calme silence des rameaux verts, et qu'il trouve la paix. Ô, villages et marches moussues, vue brûlante. Mais les pas chancellent, osseux, par-dessus des serpents endormis à l'orée de la forêt, et l'oreille suit toujours le cri furieux du vautour. Au soir il trouva un désert pierreux, le cortège d'un mort entrant dans la maison obscure du père. Comme un nuage pourpre enveloppait sa tête, il se jeta, muet, sur son propre sang, sur son image, visage lunaire ; et, pierre, s'écroula dans le vide quand parut dans un miroir brisé, adolescent mourant, la sœur ; et la nuit engloutit la race maudite.

GRETE

La nuit tombe, les lampes s'éteignent, et je t'entends encore marcher dans les champs d'épines. Ta paix ne viendra pas des villages ni des rameaux verts, mais du sang que tu as versé. Le vautour crie, et c'est ta voix qui répond. Je suis apparue dans le miroir brisé, non pour te sauver mais pour t'accompagner. Nous sommes la race engloutie, Georg, les visages de pierre dans le vent. Pourtant, dans ce vide, une clarté subsiste : c'est

ton souffle qui me traverse, et je demeure là, sœur lunaire, au
bord de ta dernière lumière.

SCENE 2

[Pour une mise en scène on pourrait imaginer une scène vide dans la pénombre avec juste une lanterne qui fissure la pénombre mais ne l'efface pas et deux voix off]

La nuit a lentement refermé les volets du monde. Dans la chambre où Georg repose, la lampe fume et s'éteint. Un souffle passe : on ne sait s'il vient de la mer ou d'un rêve. La fenêtre ouverte laisse entrer la rumeur du canal, les cloches d'une église lointaine. La lumière décroît jusqu'à n'être qu'un reflet sur les paupières closes du poète. Alors la voix de Georg s'élève, lente, claire, détachée du corps. C'est un psaume sans prière, un chant au bord de la fin. Et dans cette parole, Grete paraît.

GEORG

Mère portait le petit enfant sous la lune blanche, dans l'ombre du noyer, du sureau séculaire, enivré par le suc du pavot, la plainte de la grive ; et en silence s'inclinait sur eux la compassion d'un visage barbu, doucement dans les ténèbres de la fenêtre ; et le vieux mobilier des pères était en ruine ; amour et rêverie automnale.

GRETE

Tendresse d'une soirée automnale quand un oiseau se plaint de l'été finissant et que dans la lumière pâle de l'astre proche,

lune, l'enfant, dans l'ombre des arbres, témoins muets, repose sur le sein de la mère ; du haut de sa fenêtre le père attendri en oublie son passé, ruine des anciens meubles, l'amour se mêle au rêve. Le sureau témoigne en silence du siècle échu, promesse de bonheurs à venir, peut-être...

GEORG

Sombre aussi le jour de l'année, enfance triste, quand le garçon sans bruit descendait aux eaux froides, aux poissons d'argent, calme et visage ; quand, pierre, il se jetait devant de furieux chevaux noirs, que son étoile dans la nuit grise venait sur lui ;

GRETE

Mais triste le visage de l'enfant calme qui descend jusqu'aux eaux froides quand les poissons d'argent se terrent au fond des eaux, craintifs, et que surgissent de la nuit grise les chevaux sombres de la fureur et que sur lui tombe une étoile, son étoile, veillant sur ses rêves maudits, serrée la gorge qui s'enfle de sanglots, amertume des songes trahis, l'enfant se noie au noir étang, blessure de l'innocence à la Bête sacrifiée.

GEORG

Ou lorsque à la main glacée de la mère, le soir, il traversait le cimetière automnal de Saint-Pierre, qu'un cadavre frêle

reposait silencieux dans l'ombre de la chambre, et qu'il levait sur lui ses froides paupières.

GRETE

Je me souviens du froid, du pas des vivants qui traverse le jardin des morts, et de la main de la mère, tremblante, qui tenait la mienne. Dans l'air passait un parfum d'humus et de cire. Le cimetière de Saint-Pierre dormait, et dans la chambre, à l'ombre des cierges, un corps frêle reposait. J'ai vu, entre ses paupières entrouvertes, luire le reflet du monde. Peut-être se souvient-il encore de la lumière.

GEORG

Mais lui était un petit oiseau dans les branchages nus, la cloche longue dans le novembre du soir, silence du père, quand dans son sommeil il descendait le sombre escalier tournant.

GRETE

Un oiseau se posait sur les branches dénudées, son cri roulait comme une cloche dans le soir de novembre. Le père dormait, lointain, sans parole. Dans la maison, l'escalier tournait vers le bas comme un puits. J'ai voulu suivre l'enfant qui descendait, mais j'ai glissé, et dans mon rêve j'ai entendu les marches gémir comme du bois vivant. Il n'y avait plus personne, seulement le battement du vent.

GEORG

Paix de l'âme. Soir d'hiver solitaire, les formes sombres des pâtres au bord du vieil étang ; petit enfant dans la hutte de paille ; ô avec quel silence le visage sombra dans sa fièvre noire. Nuit sainte.

GRETE

Ainsi vint la paix, ou ce que les hommes appellent la paix. Un soir d'hiver étendait ses bras sur l'étang gelé, les pâtres restaient immobiles, figures d'ombre. Dans la hutte de paille, un enfant brûlait d'une fièvre muette. Son visage se perdit dans le silence, et j'ai cru entendre le monde respirer plus lentement, comme s'il priait. La nuit sainte n'était plus qu'un souffle, un passage.

GEORG

Ou lorsque à la main dure du père il gravissait sans bruit l'obscur Calvaire, et que dans les niches crépusculaires des rochers la forme bleue de l'homme allait à travers sa légende, que de la blessure sous le cœur le sang s'épanchait pourpre. Ô avec quel silence la croix se leva dans l'âme ténébreuse.

GRETE

Je l'ai vu gravir la colline, la main du père posée sur son épaule comme une pierre. Le soir tombait entre les roches,

et dans chaque creux l'ombre prenait la forme d'un homme bleu. Le sang coulait, lent, du côté du cœur, sans plainte. La croix ne se dressa pas dans le ciel, mais en lui. Il la portait sans la voir, et le silence était son seul disciple.

GEORG

Amour ; quand dans des recoins noirs fondait la neige, qu'une brise bleue se prenait gaiement dans le vieux bureau, dans la voûte ombreuse du noyer ; et qu'à l'enfant sans bruit apparaissait son ange rose. Joie ; quand dans de froides chambres résonnait une sonate du soir, que dans la charpente brune un phalène bleu rampait hors de sa chrysalide d'argent.

GRETE

J'ai entendu le bruit de la neige qui fond, le premier murmure du printemps. Dans le vieux bureau se glissait un souffle, et j'ai cru y reconnaître ton rire. L'enfant regardait le ciel et un ange descendit, rose, lumineux, pour lui montrer le chemin. Dans la chambre froide, la musique tremblait, une sonate du soir, fragile comme le vol d'un phalène. Tout renaissait, et pourtant tout demeurait blessé.

GEORG

Ô la proximité de la mort. Dans le mur de pierre s'inclinait une tête jaune, silencieux l'enfant, quand dans ce mois de mars la lune dépérissait.

GRETE

Je connais cette proximité, cette respiration étrangère qui s'approche. Sur le mur, la tête jaune de la lune s'incline, attentive. L'enfant s'est tu, les lèvres entrouvertes. Mars dépérit, et dans son éclat mourant la lumière s'effiloche. C'est à ce moment précis que la mort s'approche, douce, sans pas, comme une sœur.

GEORG

Cloche rose de Pâques dans le caveau de la nuit et les voix d'argent des astres, Au point qu'une sombre folie tombait en frissons du front du dormeur. Ô le silence d'une marche au long de la rivière bleue, méditant l'oublié, quand dans les branches vertes la grive appelait l'étrange dans le déclin.

GRETE

Une cloche rose sonnait dans la nuit comme un cœur enfoui. Les étoiles tremblaient au-dessus du caveau, voix d'argent, chœur lointain. Le dormeur frissonnait sous le poids d'une douce folie. Je marchais près de la rivière bleue, méditant sur

ce que nous avons perdu, et la grive appelait, dans le soir, ce qui ne reviendra plus. Tout s'achevait dans le murmure d'un adieu.

GEORG

Ou lorsque à la main osseuse du vieillard, le soir, il allait devant le mur en ruine de la ville et que celui-là portait dans son manteau noir un petit enfant rose, que dans l'ombre du noyer l'esprit du mal paraissait.

GRETE

Le vieillard avançait lentement, la main osseuse sur la mienne. Devant le mur brisé de la ville, il portait un petit enfant dans son manteau noir. L'enfant dormait, rose et paisible, comme s'il ignorait la ruine. Sous le noyer, l'esprit du mal veillait, tapi dans l'ombre. J'ai senti son souffle passer, sans colère, mais froid comme le souvenir d'une faute ancienne.

GEORG

Marche tâtonnante sur les degrés verts de l'été. Ô avec quel silence le jardin dépérissait dans le calme brun de l'automne, odeur et mélancolie du vieux bureau, quand dans l'ombre de Sébastien la voix d'argent de l'ange mourait.

GRETE

Nous avons marché encore, pieds nus sur les degrés verts de

l'été. Le jardin respirait faiblement, couleur de cendre et d'ombre. L'odeur du sureau montait, mélancolie de tout ce qui se défait. Alors j'ai entendu s'éteindre la voix de l'ange, fine, argentée, dans l'ombre de Sébastien. Il ne restait que le silence, et le vent qui fermait les portes du rêve.

GEORG

Il y a une lumière que le vent a éteinte. Il y a dans la lande une auberge qu'un homme ivre quitte l'après-midi. Il y a un vignoble, brûlé et noir avec des trous pleins d'araignées. Il y a une pièce qu'ils ont chaulée avec du lait. Le fou est mort. Il y a une île des mers australes Pour accueillir le dieu Soleil. Les tambours battent. Les hommes exécutent des danses guerrières. Les femmes balancent les hanches dans les lianes et les fleurs de feu Quand chante la mer. Ô notre paradis perdu.

GRETE

Il reste, dans la lumière éteinte, un souffle qui s'accroche à la flamme. L'auberge est vide à présent, les tables collent, le vin a tourné. L'homme ivre s'en va sans ombre, et la lande se tait. Le vignoble, brûlé, exhale une odeur de sucre noir. Des araignées tissent leur royaume dans les trous de la terre. Dans la chambre blanchie au lait, le fou repose, enfin sans délire.

Plus loin, une île s'embrase sous le rire des tambours, les hommes dansent, les femmes s'élancent, et la mer reprend son chant ancien. Mais le paradis perdu n'est plus qu'un mirage au fond des eaux, un reflet tremblé que la mémoire, parfois, vient caresser.

GEORG

Les nymphes ont délaissé les forêts dorées. On enterre l'étranger. Alors tombe une pluie d'étincelles. Le fils de Pan paraît sous la forme d'un terrassier qui passe midi à dormir sur l'asphalte brûlant. Il y a des petites filles dans une cour, aux habits pleins d'une misère déchirante ! Il y a des chambres emplies d'accords et de sonates. Il y a des ombres qui s'étreignent devant un miroir terni. Des convalescents se réchauffent aux fenêtres de l'hôpital. Une vapeur blanc remontant le canal apporte des épidémies sanglantes.

GRETE

Les forêts sont vides à présent, muettes comme des cathédrales sans autel. Les nymphes s'en sont allées, laissant dans l'air un parfum de mousse et de cendre. On creuse la terre pour un étranger dont nul ne connaît le nom ; la pluie tombe en étincelles, bénissant le corps qu'elle recouvre. Le fils de Pan n'a plus de flûte, il dort sur l'asphalte chaud, ses mains

noircies ouvertes vers le ciel. Dans la cour, les fillettes jouent avec des chiffons, leur rire troué par la faim. Des chambres vibrent encore d'une musique qui s'éteint, échos d'un monde où l'on croyait guérir. Devant les miroirs ternis, des ombres s'enlacent sans se voir, et aux fenêtres de l'hôpital des convalescents cherchent un peu de soleil pour retarder la nuit. Plus loin, un navire blanc fend le canal et sème, dans son sillage, le mal invisible.

GEORG

Une étrangère, la sœur paraît de nouveau dans les mauvais rêves de quelqu'un. Reposant dans la coudraie elle joue avec ses étoiles. L'étudiant, un double peut-être, la regarde longtemps de sa fenêtre. Son frère mort se tient derrière lui, ou bien il descend le vieil escalier tournant. Dans l'obscurité des marronniers bruns blêmit la forme du jeune novice. Le jardin est dans le soir. Dans le cloître les chauves-souris vont voletant. Les enfants du gardien cessent leurs jeux et cherchent l'or du ciel. Derniers accords d'un quatuor. La petite aveugle court en tremblant dans l'allée. Et plus tard son ombre tâtonne le long des murs froids, environnée de contes et de légendes saintes.

GRETE

Je reviens parfois dans les rêves d'un autre, étrangère à moi-même. Sous les noisetiers, j'étends mes mains vers les étoiles, comme on effleure un secret qu'on ne peut plus dire. Derrière la vitre, l'étudiant me regarde sans me voir ; son visage double se confond avec celui du frère disparu. Peut-être descend-il encore l'escalier en colimaçon où les pas s'éteignent. Dans l'ombre des marronniers, un jeune novice pâlit, le jardin s'assombrit, le cloître respire comme une bête endormie. Les chauves-souris tournent, noires prières autour de la pierre. Les enfants du gardien ont cessé de rire : ils cherchent dans le ciel la dernière étincelle d'or. Un quatuor s'éloigne, dernière musique du jour. Dans l'allée, la petite aveugle court, ses bras ouverts vers l'invisible. Plus tard, son ombre longe les murs froids, entourée de vrais récits anciens ; on dirait qu'elle écoute les saints lui parler à voix basse.

GEORG

Il y a un bateau vide qui descend au soir le canal noir. Dans le morne du vieil asile dépérissent des ruines humaines. Les orphelines mortes sont couchées près du mur du jardin. Des chambres grises sortent des anges aux ailes maculées de boue. Des vers gouttent de leurs paupières jaunies. La place de l'église est sombre et taciturne, comme aux jours de l'enfance.

Sur leurs semelles d'argent passent des vies antérieures Et les ombres des damnés descendent aux eaux soupirantes. Dans sa tombe le mage blanc joue avec ses serpents.

GRETE

Je vois le bateau vide glisser sur le canal, il ne transporte que le soir et le souvenir des voix éteintes. Au loin, dans la cour du vieil asile, les silhouettes s'effacent lentement, ruines humaines sans mémoire. Contre le mur du jardin reposent les orphelines, les mains jointes sur la poitrine, un brin d'herbe entre les doigts. Des chambres grises montent des anges blessés, leurs ailes souillées de terre, leurs yeux creusés où la lumière s'égoutte. La place de l'église garde son silence d'autrefois, et les pavés résonnent sous les pas de ceux qui ne sont plus. Des vies anciennes passent, fines et froides, sur leurs semelles d'argent. Les damnés rejoignent les eaux, et j'entends leur plainte se mêler au souffle du vent. Dans la tombe du mage, un éclat blanchit : il joue encore avec ses serpents, comme si le secret du monde se refusait à mourir.

GEORG

Muets, au-dessus du Calvaire, s'ouvrent les yeux d'or de Dieu.

GRETE

Muets, dis-tu, et pourtant je les vois flamboyer, ces yeux d'or suspendus dans la nuit. Ils ne jugent pas, ils ne sauvent pas, ils regardent seulement. Leur éclat ne perce plus le monde, il l'enveloppe comme un suaire de lumière. Au-dessus du Calvaire, tout s'est tu : ni plainte, ni cri, ni battement d'aile. Le ciel s'est vidé de ses anges, et la croix se dresse dans un silence d'aube. Peut-être que Dieu ne parle plus, ou qu'il s'est endormi, épuisé par la douleur des hommes. Et pourtant son regard demeure, fixe et patient, sur la poussière qui fut chair. Dans cet or froid, je reconnais l'éclat de notre fin, et l'immobile tendresse du néant.

GEORG

Aux murs de l'automne, là-bas des ombres cherchent sur la colline l'or qui tinte, nuages du soir pâturent dans le calme des platanes desséchés. Plus sombres, les larmes que respire ce temps, damnation, quand du cœur du songeur déborde un couchant pourpre, la tristesse de la ville fumante ; un froid d'or souffle derrière le marcheur, l'étranger, depuis le cimetière, comme si suivait dans l'ombre un tendre cadavre.

GRETE

Les ombres que tu vois sont celles du souvenir, elles cherchent l'or perdu dans les sillons du soir. Sous les platanes morts, le vent tourne les pages d'un livre effacé. Le temps pleure sans voix, et son souffle doré glace la marche des vivants. Au seuil du cimetière, l'étranger avance parmi les cendres du jour, suivi d'un corps sans âge, d'une douceur déjà morte. Tout brille encore un instant, avant que la nuit n'efface la trace des visages.

GEORG

Doucement sonne la bâtisse de pierre ; le jardin des orphelins, l'hospice sombre, un chaland rouge sur le canal. Montent puis sombrent en rêvant dans l'obscurité des hommes pourrissants et des portes noirâtres saillent des anges aux fronts froids ; le bleu, plaintes des mères agonisantes. À travers leur longue chevelure roule, roue ardente, le jour rond le tourment sans fin de la terre.

GRETE

La bâtisse sonne comme une cloche d'oubli, son écho roule dans les couloirs où s'éteint la mémoire. Des orphelins rêvent d'un ciel de pierre, et l'eau du canal reflète leurs mains de fièvre. Les anges penchés sur la pourriture humaine gardent

les visages des mères perdues. Dans leurs cheveux, la lumière s'épuise, pareille à un jour sans fin. La terre tourne dans son sommeil, et chaque plainte devient une prière pour ce monde qui se consume lentement.

GEORG

Dans des chambres glacées moisissent, privés de sens, des meubles, de ses mains osseuses une enfance damnée dans le bleu cherche à tâtons des légendes, le rat gras ronge la porte et le coffre, un cœur se glace dans un silence neigeux. résonnent les jurons pourpres de la faim dans l'obscurité pourrissante, les épées noires du mensonge, comme si retombait une porte d'airain.

GRETE

Là où tu entends le givre, je vois l'enfance prise au piège du froid. Les chambres sont des tombeaux où les jouets pourrissent avec les rêves. Une petite main cherche la légende et ne trouve que la faim. Le rat, gardien du temps, griffe la porte close tandis que la neige étouffe les cris. Le mensonge brille comme une épée d'ombre, tranchant le dernier souffle de l'âme. Et lorsqu'une porte d'airain retombe, c'est le silence lui-même qui se ferme sur la lumière.

Un long silence. La voix de Grete s'éteint dans le tremblement d'une étoile. L'air devient immobile, suspendu. Au dehors, le bateau vide s'éloigne, traînant sur l'eau une ligne de lumière. Georg entrouvre les yeux — peut-être seulement dans le rêve — et murmure quelque chose qu'on ne peut entendre. Puis tout retombe. Une brise referme la fenêtre. Le silence du canal reprend le monde.

SCENE 3

Neufriedenheim, Munich, à l'asile psychiatrique. Une salle de visite blanche, modeste, mais propre. Une table. Deux chaises. On entend de temps en temps un bruit lointain de chariot, des pas feutrés, le cliquetis d'un trousseau de clés — rien d'inhumain, mais rien de chaleureux non plus. Une odeur de désinfectant. Grete est là. Elle regarde la table. On pourrait croire qu'elle dort les yeux ouverts mais non, elle attend. On frappe doucement à la porte — non pas comme on demande l'entrée, mais comme quelqu'un qui avertit simplement de sa présence avant d'ouvrir. Heinrich entre. Il ne se précipite pas, mais son visage s'éclaire, vraiment.

HEINRICH

Grete, enfin je te revois...

(Il le dit presque avec soulagement, comme si tout ce qu'il avait prévu de dire venait d'être repoussé d'un pas. Grete lève les yeux — et cette fois, il y a quelque chose qui ressemble à un sourire, léger mais franc.)

GRETE

Karl, pourquoi es-tu venu ? Tu devais m'oublier comme on oublie ces épaves qu'un long fleuve emporte vers la mer... Je ne t'en veux pas et même ça me réjouit de te revoir, tu étais l'ami de Georg, un ami fidèle... le plus fidèle, j'en suis certaine. Il te manque à toi aussi, moi il m'a vidée de tout mon être et je ne suis plus rien, tu comprends, celle qui court derrière une ombre comme un chien derrière un os/ Mais tu es là et dans tes yeux, oui c'est Georg qui m'est présent.

(Pas de reproche, juste une phrase simple, presque fraîche, comme un souvenir partagé qui refait surface. Heinrich s'assoit sans attendre qu'on l'y invite, de cette manière naturelle propre aux amitiés anciennes. Il ne demande pas comment elle va, ils ne parlent pas comme ça, jamais entre eux. Il pose sa main à plat sur la table, non pas pour la toucher, mais comme pour s'ancrer. Il la regarde un moment, vraiment. Sans détour. Il attend quelques secondes...)

HEINRICH

Grete... j'ai quelque chose. Je dois te lire quelque chose. C'est le document officiel, le document entier. Je ne peux pas en changer le moindre mot.

(Grete ne répond pas, mais elle incline légèrement la tête. Elle est prête. Heinrich sort les feuillets. Ils sont pliés très soigneusement, plusieurs fois, comme on plie quelque chose dont on ne sait pas quoi faire dans une poche. Il prend une respiration. Et commence.)

HEINRICH

La défenderesse est reconnue responsable du divorce et condamnée à supporter les frais de la procédure.

GRETE

(Elle relève soudainement la tête et regarde Heinrich en silence durant quelques secondes en écarquillant les yeux...)

Supporter les frais de la procédure ! Mais comment ? Avec quel argent ? Langen, mon ex-mari, m'a tout pris, tu entends, tout, il ne me reste rien. Même les premiers droits d'auteur de Georg, il les a pris. C'est ce brave Willy qui m'envoie un peu d'argent, de temps en temps...

HEINRICH

Et des amis aussi, j'ai cru le comprendre...

GRETE

Des amis ! Mais quels amis, mon pauvre Karl ? Ils achètent ma compagnie pour quelques Marks, c'est vrai, mais, crois-moi, je paie le prix fort, de nos jours l'usure se paie cash et sans pudeur... Mais continue ta lecture...

HEINRICH

Exposé des faits

Les parties se sont mariées le 17 juillet 1912 à Berlin-Wilmersdorf, mais vivent séparées depuis novembre 1914. Il n'est pas issu d'enfants de ce mariage.

Le demandeur est né le 13 janvier 1858, la défenderesse le 8 août 1891. Tous deux sont de religion évangélique et sujets de l'Empire allemand.

Le demandeur a introduit la demande de divorce dans les termes reconnus et a motivé cette demande en affirmant que la défenderesse avait eu des relations sexuelles avec le pianiste Richard Buhlig depuis l'été 1914 jusqu'à la séparation des parties, puis encore après la séparation, ainsi qu'avec l'écrivain von Ficker à l'automne et au printemps 1915, et même déjà auparavant. Il est fait référence à l'acte introductif d'instance (feuillets 2 et 3 du dossier).

La défenderesse, qui n'était pas représentée par un avocat agréé auprès du tribunal, a comparu à l'audience. Elle a fait des déclarations conformément au procès-verbal du 28 janvier 1916 (feuilles 20 et 21 du dossier), auquel il est renvoyé.

Conformément à l'ordonnance d'instruction du 28 janvier 1916, a été entendu comme témoin au sujet des affirmations du demandeur : le pianiste Buhlig.

Sa déposition figure dans le procès-verbal du 10 mars 1916, le témoin Buhlig, qui devait être entendu au sujet de l'adultère de la défenderesse avec lui, a fait usage de son droit de refus de témoigner conformément au § 384.2 du Code de procédure civile. L'adresse du témoin von Ficker n'a pas été communiquée, de sorte qu'il n'a pas été entendu.

Motifs de la décision

D'après la déclaration de la défenderesse, conjointement avec le refus de témoigner du témoin Buhlig, il est établi que la défenderesse a eu des relations sexuelles avec le pianiste Buhlig depuis l'été 1914 et encore après la séparation des parties.

En raison de l'adultère ainsi constaté de la défenderesse avec le pianiste Richard Buhlig à Berlin, il y a lieu, conformément au

§ 1565 du Code civil allemand et en application du § 1574 du même code, de statuer sur la question de la faute, et, conformément au § 91 du Code de procédure civile, sur les frais de la procédure, comme il a été jugé.

Signé : **Lachmann — Ecke — Buttler**

Rédigé à Charlottenburg, le 28 mars 1916

[Signature]

Greffier

du Tribunal Royal de Grande Instance III à Berlin.

(Heinrich baisse la feuille. Silence. On entend un chariot dans le couloir. La vie administrative continue, dehors. Heinrich replie lentement les feuillets. Il ne les range pas encore. Grete regarde la table, puis parle sans lever les yeux, avec une grande simplicité – comme on parle quand il n’y a plus rien à sauver de l’image de soi.)

GRETE

(Calmement)

J’ai comparu sans avocat...

(Elle marque à peine un silence)

... et je ne me suis pas défendue, parce qu'il n'y avait rien à défendre.

(Elle tourne très légèrement la tête vers Heinrich, non pas pour chercher son regard, mais simplement pour signifier : je ne fais pas de geste contre toi, je parle.)

HEINRICH

(Très doucement, avec ce tact rare qui vient de l'amitié véritable)

Grete... dans ce dossier... il est écrit ton nom à côté du sien et aussi Richard Buhlig.

(Silence.)

Dis-moi... Georg... Ficker... Richard...

(Il ne demande pas des faits. Sa voix n'est pas inquisitrice. Elle est habitée d'un besoin de comprendre ce qui n'est pas dans le papier.)

Est-ce que... quelqu'un... a vraiment compté ? Ou est-ce que c'est le monde qui a mis des noms là où il n'y avait que... de la confusion ?

(Grete ne se crispe pas. Elle respire. Et répond sans détour, avec une étonnante lucidité nue, presque claire, comme si parler de

cela n'avait plus rien de honteux, juste un constat du naufrage partagé.)

GRETE

Richard... il passait, comme passe un vent chargé de fièvre sur une maison où plus rien ne veille. Il venait, il s'asseyait, il laissait ses doigts chercher le piano, non pour jouer vraiment, mais pour couvrir un instant le bruit du sang qui montait dans mes tempes. Je ne l'aimais pas, je ne le haïssais pas non plus. Il était le passage lui-même, la trêve entre deux douleurs. Ce qu'il m'apportait n'était pas un amour, ni même une consolation, mais une forme d'oubli qui ressemblait, parfois, à la paix.

(Lentement, comme si elle remontait plus profond.)

Ficker... Georg l'aimait. Pas comme on aime un frère. Comme on aime celui qui tient la lampe pendant qu'on descend dans un puits. Moi, je... j'ai cherché la lumière sur son visage, non pas par désir...

(Elle réfléchit, cherche le mot juste)

... mais pour voir si j'étais encore une vivante aux yeux de quelqu'un.

(Silence plus long.)

Je ne me suis pas offerte. Je me suis laissée conduire, comme on laisse conduire une barque quand on ne tient plus l'aviron. Tu te souviens de l'étang étoilé dont Georg parlait si souvent, j'ai compris qu'il n'avait pas de berges, qu'on navigue dans la nuit sans repères parmi les étoiles qui flottent sur l'eau sombre.

(Elle pose enfin ses yeux sur Heinrich — un regard direct, sans défense mais sans plainte.)

Tu comprends ? Je ne cherchais pas des hommes. Je cherchais une place où ne pas mourir tout de suite, une berge où accoster pour m'y reposer, m'y oublier surtout, un leurre pour échapper mais la malédiction vous tient, elle vous serre comme un étau, elle brise les os et vous empêche de respirer, Georg l'avait compris et il veillait comme le font les poètes, je n'avais rien à craindre et même sa souffrance me justifiait, j'étais sa sœur lunaire, disait-il, une lueur vacillante dans son obscurité. Mais la nuit n'est plus, il l'a prise avec lui et la lumière aussi/

(Heinrich reçoit ces mots sans jugement. Son visage se contracte légèrement, non de réprobation, mais de compassion tragique, celle de l'ami qui sait que rien ne peut réparer cela.)

Silence. Heinrich ne supporte pas ce qu'il vient d'entendre, pas parce qu'il juge Grete, mais parce que le nom de Ficker, prononcé ainsi, comme une halte pour survivre, vient heurter l'image qu'il avait de l'amitié entre Georg et Ludwig von Ficker.)

HEINRICH

(D'abord retenu, puis la voix tremble légèrement de colère contenue, pas contre Grete, mais contre ce qu'on lui a fait)

Grete... Ficker... c'était...

GRETE

Il se disait l'ami de Georg. Tu entends ? *L'ami*. Celui qui le publiait, celui qui prenait les poèmes comme on recueille des braises dans ses mains, celui qui parlait de lui comme d'un élu de la douleur mais... c'était trop beau pour être vrai. Tu comprends il fallait que Georg souffre pour que moi je brille tout au fond de sa nuit mais Ficker, l'ami de Georg ? Non Karl. Georg était sa rente, la page sombre du Brenner. Et d'ailleurs qu'est-ce que cela peut faire ? Le Brenner, ils y sont tous passés, ils ont rongé mon corps comme un loup une charogne, pour trouver, disaient-il, mais trouver quoi ? L'ombre de Georg ? Allons, je n'étais qu'une pianiste, déchue, une proie... tu sais, elles sont faciles les proies quand elles vivent à peine,

qu'elles se couchent pour ne pas tomber. Un vertige, voilà ce que j'étais, une tête si lourde qu'on doit la déposer.

HEINRICH

Et pendant ce temps, lui, l'ami et bienfaiteur, il posait les mains sur toi comme sur un souvenir, sans remord. En somme tu n'étais rien, pas un reflet de Georg ni même son ombre, une enfant sans tuteur, un lierre dérobé à son arbre, un passe-temps, un outrage, un sacrilège, une vengeance peut-être ou un exploit, une blague malsaine que l'on raconte entre deux verres. Le Brenner ? Mais ils l'avaient compris : un journal trop petit, presque une insulte, pour un poète de la trempe de Georg et d'ailleurs il y en a un autre qui l'a compris, lui aussi, un autre qui avait pour Georg une admiration sans faille : Rainer Maria Rilke. Un étendard, lui aussi, pour les affaires de Ficker et consorts mais Rilke n'était pas dupe et bien rares ceux qui ont su lui passer les chaînes.

(Grete ne baisse pas la tête. Elle reçoit. Heinrich se lève à moitié, puis se rassoit comme si un mouvement de révolte l'avait traversé mais n'avait pas trouvé de lieu pour se déposer.)

HEINRICH

(Plus bas, mais avec un feu douloureux)

Georg... t'aimait. Pas comme un homme aime une femme, il t'aimait comme on aime la seule chose vivante qui peut encore mourir avec soi. Tu étais sa sœur, mais pas une sœur. Tu étais... Quand il parlait de toi, ses phrases changeaient de lumière. Même ses silences. Tu ne sais pas ce qu'il devenait, quand il te disait « Grete »... Son front se penchait un peu, comme si ce prénom le brûlait et le consolait en même temps.

(Grete bouge à peine, mais ses doigts se serrent l'un contre l'autre comme pour contenir un tremblement.)

GRETE

(Très lentement)

Je le sais. Pas parce qu'il me l'a dit, mais parce que son silence changeait, quand je me tenais près de lui. Georg ne m'a jamais touchée. Il m'approchait comme on approche une eau très pure, de peur d'y jeter une ombre avec un geste. Parfois, il posait un poème entre nous, comme on pose une pierre précieuse entre deux mains pour la faire briller sans qu'aucune ne la possède. Je ne pouvais pas porter son regard. Il me voyait

vivante, là où je ne me voyais plus que consumée. « Passion », tu te souviens de ce poème, n'est-ce pas ? Ils l'on lu là-bas, à Innsbruck et ils se sont frotté les mains, une aubaine pour les plus dépravés de la bande, un aveu, pensaient-ils. Un aveu oui, celui d'une souffrance indue et plus pesante que tous les maux, non pas l'amour passionné qui se noue dans la chair, mais la passion d'une croix aussi lourde que la terre. Mais le monde est bien trop sale pour la pureté : c'est le pur que l'on suspecte, jamais la boue. Georg et moi, nous formions une seule âme mais tu le sais, toi qui fut son ami : « l'âme est de l'étranger sur terre. »

HEINRICH

Tu sais... un jour, à Innsbruck, il m'a dit cette phrase — je ne l'ai jamais oubliée. « *Je marche vers toi, sœur, dans la nuit de neige.* » Il ne disait pas cela comme on écrit un vers. Il le vivait, Grete. Il marchait. Vers toi. Toujours vers toi. Même dans ses derniers poèmes, tu es là, tu le sais.

(Grete écoute, immobile, mais ses mains ont cessé de se serrer comme si enfin, quelque chose de vrai venait toucher ce qui restait de vivant en elle.)

GRETE

Bien sûr que je le sais, j'ai lu Grodek : « Toutes les routes débouchent dans la pourriture noire. Sous les rameaux dorés de la nuit et les étoiles Chancelle l'ombre de la sœur à travers le bois muet Pour saluer les esprits des héros, les faces qui saignent ; Et doucement vibrent dans les roseaux les flûtes sombres de l'automne. » Tu vois, Karl, et Georg le savait bien, j'étais faite pour saluer les morts, les héros, et les faces qui saignent, comme la sienne dont les mots étaient de sang, et le mien aussi, celui du voile maculé dans l'étang, celui que Georg seul a pu boire.

(Un souffle.)

Je me tenais près de lui, mais je n'osais pas marcher à la même hauteur. Il était déjà dans la brûlure, moi, je n'étais encore qu'une plaie, une goutte de sang échappée de mon front, un ange prisonnier des épines. Lui se consumait de l'intérieur, ses poèmes étaient son sang versé, je n'étais que l'entaille, le pied nu lacéré sur les chemins d'épine, « déchire, noire épine », non je n'étais pas son double, erreur fatale des maudits du Brenner, mais la blessure d'où s'écoulait son sang.

HEINRICH

Et Karl Röck, tu l'a bien connu lui aussi à Innsbruck ?

GRETE

Röck... oui, je me souviens. Un magistrat, disait-on, mais si empressé de fréquenter les poètes. Il venait me voir avec des phrases pleines de prudence, des regards pesés, l'air de celui qui veut consoler sans se compromettre. Il parlait de Georg, toujours de Georg, jamais de moi. Il me disait : « Il faut sauver ce qu'il reste de lui. » Mais ce qu'il voulait sauver, Karl, ce n'était pas Georg, c'était le prestige de l'avoir connu. Il tournait autour de moi comme on tourne autour d'une tombe qu'on rêve de posséder. Il voulait que je porte son nom, non pas pour m'aimer, mais pour que son nom à lui se trouve à côté du nôtre dans les lettres, dans les archives, dans les journaux.

Il se croyait pieux, fidèle, protecteur, il n'était qu'un greffier du sacré. Il pensait pouvoir classer Georg dans un dossier, tamponner sa mémoire. C'est cela, le pire : la dévotion de ces hommes. Ils ne supportent pas que le feu leur échappe, alors ils le mettent en vitrine, sous verre.

Moi, j'ai senti son regard, non de désir, mais de convoitise : il cherchait le frère à travers la sœur. Et quand il a compris qu'il ne trouverait pas Georg en moi, il s'est retiré, dignement, comme on referme un dossier inutile.

HEINRICH

Mais comment es-tu tombée entre ses pattes ? Et puis comment as-tu pu croire à son baratin ? Ces gens sont des fourbes : Georg le savait et, crois-moi, j'ai eu l'occasion de m'en rendre compte par moi-même.

GRETE

C'est Ficker qui m'a fourrée entre ses pattes et puis c'était un magistrat et à cette époque avec mon mari Langen les choses se passaient mal, nous nous étions séparés peu après la mort de Georg. J'étais naïve, je te l'accorde, mais surtout j'étais perdue et je m'accrochais désespérément à tout ce qui pouvait me rapprocher de Georg : c'était ma faille et ils l'ont très vite compris. Ils voulaient garder Georg comme une relique, une momie dans un cercueil en verre : raccrocher Georg au Brenner et à Innsbruck, c'était du pain béni pour eux mais Georg leur échappait, non parce qu'il était mort mais parce qu'il était publié en Allemagne et jouissait là-bas d'une certaine notoriété, et puis j'étais l'héritière unique de ses droits d'auteur : c'est moi qui négociais avec les éditeurs. Pour ramener Georg sans le cénacle d'Innsbruck, il fallait passer par moi, que je leur cède les droits mais Georg était si peu de là-bas, d'ailleurs la poésie n'a pas de patrie. Enfin ils savaient que Langen m'avait ruinée, j'ai toujours été trop bavarde, la proie

était d'autant plus facile à capturer. Moi j'étais aveuglée par mon chagrin, incapable de discernement.

HEINRICH

Et Else Lasker-Schüler, elle fut ton amie à Berlin peu après la mort de Georg : elle aurait pu t'aider à y voir clair...

GRETE

M'aider ! Mon pauvre Karl, je te découvre aussi naïf que moi, plus peut-être. Elle était une proche amie de Ficker et c'est vrai qu'elle m'a tenu la main après la mort de Georg. Mais, crois-moi, les choses ont rapidement : j'ai appris qu'elle écrivait des choses horribles sur moi à Ficker. Peu après la mort de Georg, nous nous sommes séparés, mon mari et moi, mais elle, elle ne m'a pas lâchée, bien au contraire. Il fallait garder un œil sur moi, pas à cause de l'héritage, non, mais parce que Georg avait fait de moi sa légataire universelle. Imagine un instant que je négocie ses droits avec d'autres éditeurs ou même que j'élargisse les accords avec son éditeur de Leipzig : Georg leur échappait irrévocablement. Moi j'ai toujours voulu ce qu'il y avait de mieux pour lui, pour son œuvre et c'est bien la rare chose sur laquelle, avec mes frères et sœurs, nous étions d'accord, et je ne te parle pas de notre mère. Ficker a bien tenté de l'embobiner, elle aussi, et même ça a failli marcher

quand on s'est retrouvé chez les Ficker en été mais j'étais l'électron libre : toute cette mémoire du bout des lèvres, intéressée bien plus que sincère, cela m'exaspérait, alors je disparaissais. J'ai accepté d'être touchée, salie, souillée par tant d'hypocrisie mais jamais, tu entends, jamais je n'ai accepté que l'on touche à Georg. Non, Karl, ce n'est pas juste une mémoire, Georg continue de m'habiter, comment dire ? Je suis ses yeux, ses mains, sa bouche aussi et lui est ma pensée.

HEINRICH

Tu veux dire qu'il pense à travers toi ?

GRETE

Non, c'est moi qui pense à travers lui, je ne parle pas de Georg mais depuis lui, c'est aussi depuis lui que je pense. Ce que je suis ? La vie qu'on lui a prise, moi je ne vis que par lui ou en lui, si tu préfères : ce n'est pas Georg qui est mort à Krakau, c'est moi qui suis morte à Berlin.

HEINRICH

Et le piano ? Tu joues encore du piano ?

GRETE

Mais pour qui le ferais-je puisque Georg ne m'entend plus. Quand je jouais, c'était pour lui, pour apaiser cette fureur de Wagner qui cognait dans sa tête et brisait sa pensée. Mais à présent Wagner, comme les canons de Pologne, il ne les entend plus ; ce n'est pas qu'il est sourd, non, mais il n'entend que les murmures et surtout le silence. Tu te souviens de ce murmure de la sœur dans les branches noires : crois-tu qu'avec la mort sa vie est devenue plus claire, qu'il a troqué sa nuit contre un faux jour ? Georg était mort depuis longtemps, a-t-il seulement vécu : c'est le monde qui l'a dissout, englouti, brûlé jusqu'à la cendre.

HEINRICH

Grete, je crains de te blesser mais il faut qu'on en parle, pour Georg et pour toi aussi. Quand j'ai retrouvé Georg à Berlin, il était anéanti, les doutes avaient brisé en lui tout attachement ; il était, comment dire, coupé de sa propre existence, étranger à lui-même.

GRETE

J'imagine, Karl, que tu veux parler de cet enfant que j'ai porté, trop longtemps sans doute, et que j'ai fait disparaître avant ce

jour fatidique où il verrait le jour. J'étais compromise et tu le sais, non seulement j'avais trahi Langen mon mari mais je portais en moi cet enfant qui n'était pas le sien. Alors oui j'ai refusé le divorce, Berlin est comme Salzburg : elle n'aime pas les inconvenances. Alors qu'il disparaisse et avec lui cette tromperie, ce scandale, cette infamie.

HEINRICH

Et le père de cet enfant ?

GRETE

Un amour de passage en été à Salzburg, son nom ? Celui que le procès n'a pas cité. Et tu te doutes pourquoi : si cet amour fut léger, la suite fut une sale affaire, une affaire qu'on garde dans le secret des caves : si moi j'étais souillée, privée de ma propre chair, Langen était coupable, ma seule faute dans cette sombre histoire fut ma lâcheté, ma naïveté sans doute et surtout, oh oui, les croyances, la faute originelle et ultime qui a fait de moi une pénitente.

HEINRICH

Mais Grete, tu fus baptisée selon le rite protestant et le divorce d'avec Langen ne te condamnait pas : si tu avais choisi cette voie, beaucoup pouvaient t'aider : moi bien sûr mais Georg

surtout et ta famille aussi : tes deux sœurs n(ont-elles pas divorcé, qui leur en a voulu ?

GRETE

Ce n'est pas simple, Karl car le baptême ne fait pas tout, il inscrit ton nom dans un registre mais il ne forge pas ton être. Par commodité pour masquer sa propre faute, ma mère a changé de religion avant d'épouser Tobias, ce fut noté sur le registre, mais crois-tu que pour autant elle a renoncé à ce qu'elle était, à ce qu'elle croyait : non, elle est restée catholique et, parce qu'elle nous aimait, elle a imposé à son mari que Georg et moi, nous marchions dans ses traces. Contrairement aux autres, nous avons fait nos armes dans une école catholique : l'école, ça forge les connaissances mais la pensée aussi et surtout les convictions. Tu comprends à présent ce faux dilemme entre un divorce impossible et un enfant qui ne pouvait pas naître. Je n'avais pas le choix mais, dans ce monde où l'apparence est sauve, c'est moi qui porte seule le poids de cette souffrance. Je ne l'ai jamais voulu mais je l'ai toujours dû...

HEINRICH

Cette souffrance, Grete, Georg l'a portée avec toi et, malgré cette faute, tu es demeurée son ange lunaire, sa lumière si

fragile dans sa nuit trop épaisse. Puisque tu l'as évoqué,
permets-moi de te réciter ce poème de Georg, un poème
d'avant les événements dont nous parlons mais, à ton égard,
de ce que Georg écrivait alors, il n'a rien changé, rien, tu
m'entends, pas une virgule.

Dépérissement qui enténèbre vaguement le feuillage,

Dans la forêt habite son vaste mutisme.

Bientôt un village semble se coucher, fantomatique.

La bouche de la sœur murmure dans des branches noires.

Le solitaire bientôt disparaîtra,

Un berger peut-être sur de sombres sentiers.

Une bête sort sans bruit des arcades de l'arbre,

Tandis que les paupières s'ouvrent à la divinité.

La rivière bleue s'écoule belle,

Des nuages se montrent avec le soir ;

L'âme aussi dans un mutisme angélique.

Des formes périssables s'engloutissent.

GRETE

C'est « Ame de la vie », un poème qu'il a terminé début 1912 : tout Georg se trouvait déjà dans ce poème. Il l'a repris ensuite sous une tout autre forme en avril 1914 quand il était à mes côtés à Berlin pour me soutenir après cette épreuve, c'est « Printemps de l'âme ». Georg fuyait le jour et la pureté de sa lumière étincelante, un abîme disait-il, et c'est la nuit qui lui apportait la douceur d'un peu de repos de son âme tourmentée.

HEINRICH

(Tout près, voix presque dans ses cheveux, voix d'ami chaude, basse, vraie)

Tu n'es pas seule, Grete. Je t'ai entendue. Je garderai ce que tu as dit, et je ne laisserai personne salir ton nom auprès de Georg. Ce que vous étiez... je le dirai comme on dit une prière.

(Karl se lève, s'approche de Grete et la prend dans ses bras avec tendresse. Grete ferme les yeux. Elle ne pleure pas. Mais sa tête vient se poser un instant contre son épaule comme un enfant fatigué qui trouve un appui. Karl la retient plus longtemps qu'il n'est permis dans un lieu comme Neufriedenheim et personne n'entre pour l'en empêcher, comme si ce moment était hors du temps administratif. Puis enfin, doucement, il desserre l'étreinte. Il pose une main derrière sa nuque, brièvement, avec une infinie délicatesse, un geste simple, ancien, humain.)

HEINRICH

(Debout, prêt à partir, mais la voix encore pleine d'elle)

Je reviendrai.

Grete reste seule. La salle devient plus grande d'un coup. Le monde administratif va pouvoir revenir. Et pourtant quelque chose a changé : un battement de lumière du fond s'est rallumé.

SCENE 4

[Comme pour la scène 2, pour une mise en scène on pourrait imaginer une scène vide dans la pénombre avec juste une lanterne qui fissure la pénombre mais ne l'efface pas et deux voix off]

Une clarté vacille sur la colline. Dans le silence de l'aube, Georg et Grete apparaissent, deux silhouettes assises au bord du temps, séparées par l'ombre d'un étang. Leurs voix ne se parlent pas : elles se traversent. Entre elles, le vent tourne les pages d'un livre invisible, et la lumière, déjà, se retire dans les pierres.

GEORG

Dans les heures solitaires de l'esprit aller au soleil est beau contre les murs jaunes de l'été. Légers bruissent les pas dans l'herbe ; mais toujours dort le fils de Pan dans le marbre gris. Le soir sur la terrasse nous nous enivrâmes de vin brun. Dans le feuillage embrase rougeâtre la pêche ; sonate douce, rire gai.

GRETE

Dans les heures solitaires de l'esprit, la lumière s'attarde sur les murs et s'y dissout comme un souvenir. Le fils de Pan ne dort pas, il veille sous la pierre, et son souffle encore fait

trembler les herbes. Le vin brun brûle nos lèvres, et dans la pêche s'allume un feu qui ressemble à l'enfance. J'entends, derrière le rire, la source d'un silence plus ancien, là où le soleil touche la mémoire.

GEORG

Beau est le calme de la nuit. Sur une plaine sombre nous rencontrons des pâtres et de blanches étoiles. Quand l'automne est venu une clarté sobre se montre dans le bois. Nous, apaisés, marchons au long des murs roux et les yeux arrondis suivent le vol des oiseaux. Au soir l'eau blanche descend dans les urnes tombales.

GRETE

Le calme de la nuit me parle comme une voix qui revient de très loin. Dans la plaine, les pâtres s'effacent, et seules demeurent les étoiles, pareilles à des regards qui n'espèrent plus. L'automne répand sur les murs un or de poussière et de fatigue. Nous marchons dans cette paix qui précède la perte, tandis que l'eau tombe, blanche et lente, dans les urnes du temps.

GEORG

Fête du ciel dans les branchages dépouillés. L'homme de la terre dans ses mains pures porte pain et vin et paisibles les

fruits mûrissent dans le cellier ensoleillé. Ô comme est grave le visage des morts aimés. Mais l'âme se réjouit d'un regard juste. Intense est le mutisme du jardin dévasté, quand le jeune novice ceint son front de feuilles brunes et son souffle boit l'or glacial.

GRETE

Sous les branches nues, la fête du ciel s'ouvre comme une plaie lumineuse. L'homme qui porte le pain et le vin connaît le poids du monde, et pourtant ses mains demeurent claires. Les fruits mûrissent encore dans l'ombre tiède des caves, mais les morts, eux, gardent la gravité du retour. Dans le jardin dévasté, j'écoute le souffle du novice, et son or glacé me rappelle le seuil où la vie s'incline.

GEORG

Les mains touchent l'âge des eaux bleuâtres ou dans la nuit froide les joues blanches des sœurs. Silencieuse harmonie d'une marche près des cellules accueillantes où sont solitude et bruissement d'érable, où peut-être encore la grive chante. Beauté de l'homme, et qui paraît dans l'ombre lorsqu'il déplace bras et jambe, s'étonnant, et qu'en silence bougent ses yeux dans leurs cavités pourpres.

GRETE

Les mains se souviennent avant le cœur, elles effleurent l'eau bleue des âges et la froideur des visages endormis. Sous les feuilles, la grive chante encore, et c'est comme un écho du monde d'avant, une promesse qui tremble dans l'air. Dans les cellules paisibles, la solitude s'ouvre comme une porte sur la clarté des âmes. Et l'homme, surpris d'exister, découvre dans l'ombre la lente beauté du mouvement, ce frisson premier qui le relie à la terre.

GEORG

À Vêpres l'étranger se perd dans la ruine noire de novembre sous les branches pourries, près des murs pleins de lèpre où est allé déjà le frère sacré, plongé dans les doux accords de sa folie. Ô combien solitaire s'achève le vent du soir. Mourant, la tête penche dans les ténèbres de l'olivier.

GRETE

L'étranger s'avance dans la ruine de novembre, porté par un vent sans nom. Les murs suintent la mémoire, la lèpre du temps, et pourtant, dans les fissures, je sens encore battre la douceur de la folie sacrée. Le frère s'est perdu là, entre pierre et silence, là où les feuilles mortes deviennent prière. Et quand la tête du mourant s'incline dans l'obscurité de l'olivier, c'est

toute la terre qui retient son souffle pour qu'un instant dure encore.

GEORG

Bouleversant est le déclin de la race. En cette heure les yeux de celui qui regarde s'emplissent de l'or de ses astres. Au soir un jeu de cloches s'engloutit, qui ne vibre plus, les murs noirs de la place se délabrent, le soldat mort appelle à la prière.

GRETE

Bouleversant est le déclin, oui, mais dans la chute persiste une lumière qui ne s'éteint pas. Les yeux du veilleur recueillent les astres comme des larmes d'or, et dans le ciel vidé résonne le souvenir des cloches. Tout se délite : murs, places, visages — et pourtant un souffle passe encore sur la prière du soldat mort. Il n'appelle plus personne, mais son silence veille, comme une braise sous la cendre des mondes.

GEORG

Ange blême, le fils entre dans la maison vide de ses pères. Les sœurs sont allées, loin, chez de blancs vieillards. De nuit, le dormeur les trouva sous les colonnes du porche au retour de tristes pèlerinages. Ô comme leurs cheveux sont raides de vers et de boue, quand s'y arrêtent ses pieds d'argent et qu'elles, trépassées, sortent des chambres nues.

GRETE

Ange d'ombre, le fils revient là où les voix se sont tues. Dans la maison vide, il ne trouve que la poussière du temps et l'écho des pas perdus. Les sœurs dorment sous la pierre, leurs cheveux mêlés à la boue, leurs visages blanchis par l'absence. Il les effleure de son regard d'argent, et la nuit entière semble frémir d'un souffle ancien. Sous le porche, le silence se lève comme une prière sans mots, et tout ce qui fut amour devient mémoire.

GEORG

Vous psaumes dans les pluies ardentes de minuit, quand les serviteurs fouettaient d'orties les tendres yeux, quand les fruits candides du sureau se penchent étonnés sur une tombe vide. Des lunes jaunies silencieusement roulent sur les linons enfiévrés de l'adolescent, avant que suive le mutisme de l'hiver.

GRETE

Ô vous psaumes brûlants, vous cris noyés dans la pluie de minuit, que reste-t-il de vos larmes sinon ce goût d'ortie sur les paupières closes ? Les fruits du sureau se penchent comme des enfants qui ne comprennent pas la mort. Dans le drap enfiévré de l'adolescent se perdent les lunes fanées, et leurs

reflets tremblent avant l'hiver. Le monde se retire doucement du rêve, et l'âme, à son tour, devient tombe vide où le vent prie.

GEORG

Un sublime destin médite, descendant le Cédron, où, créature tendre, le cèdre se déploie sous les sourcils bleus du Père ; où dans la pâture, de nuit, un berger mène son troupeau. Ou bien ce sont des cris dans le sommeil lorsqu'un ange d'airain aborde l'homme dans le bois, et que la chair du saint fond sur le gril ardent.

GRETE

Sur les rives du Cédron descend une pensée de feu et d'innocence. Le cèdre s'élève, frémissant sous le regard du Père, et la nuit respire au rythme du troupeau. Mais parfois, un cri perce le sommeil, la chair se souvient du feu, et l'ange s'approche, lourd d'airain et de douleur. Alors le saint devient flamme, et dans la brûlure s'ouvre le secret de la vie — cette lumière que seule la souffrance révèle.

GEORG

Autour des huttes de glaise grimpe la vigne pourpre, des gerbes sonores de blé jauni, le bourdonnement des abeilles, le vol de la grue. Sur des sentiers rocheux, le soir, des ressuscités

se rencontrent. Dans des eaux noires se mirent des lépreux, ou ils ouvrent, pleurant, leurs vêtements souillés de boue, au vent balsamique qui souffle de la colline rose.

GRETE

La vigne enroule ses bras rouges autour des huttes, comme si la terre voulait retenir le souffle des hommes. L'air vibre du chant des abeilles et des herbes mûres, et dans la lumière du soir, les morts reviennent marcher parmi nous. Leurs pas font frissonner les pierres, leurs regards s'ouvrent dans l'eau noire où se mirent les lépreux. Le vent venu de la colline emporte la cendre et la douleur, et dans son haleine de baume s'éveille une paix que nul ne nomme.

GEORG

De sveltes servantes tâtonnent dans les ruelles de la nuit cherchant le berger amoureux. Un doux chant résonne dans les cabanes à la veille du dimanche. Que le chant se souvienne aussi du garçon, de sa folie, et des sourcils blancs, et de son décès, du corps décomposé qui ouvre ses yeux bleuâtres. Ô comme est triste ce revoir.

GRETE

Les servantes errent sous les lampes tremblantes, appelant un nom que la nuit dévore. Dans les cabanes, le chant s'élève,

fragile, comme un fil d'or tendu sur le vide. Il se souvient du garçon et de sa folie, du corps ouvert à la clarté du néant. La tristesse du revoir descend sur les visages, et dans les yeux bleus du mort s'allume un reflet d'enfance. Ainsi le chant se clôt sur un dernier souffle, où l'amour s'efface dans la mémoire de l'air.

GEORG

Les degrés de la folie dans les chambres noires, les ombres des ancêtres sous la porte béante, lorsque l'âme d'Hélian se regarde au miroir rose et que de son front tombent neige et lèpre. Aux murs se sont éteintes les étoiles et les formes blanches de la lumière.

GRETE

Les chambres noires se peuplent d'ombres qui ne dorment plus. Les ancêtres reviennent, vêtus de leur silence, et l'âme d'Hélian s'y regarde comme dans une eau troublée. De son front tombe la neige du temps, la lèpre de la mémoire. Les murs ont perdu leurs étoiles, les lumières s'effacent comme des visages qu'on oublie. Et pourtant, dans ce miroir rose, persiste un éclat de pureté, fragile demeure de l'esprit au bord du néant.

GEORG

Du tapis sortent les ossements des tombes, le silence des croix en ruine sur la colline, la douceur de l'encens dans le vent pourpre de la nuit. Ô yeux brisés dans des bouches noires, quand le descendant, dans ses calmes ténèbres, médite solitaire sur la fin plus sombre, et que le dieu muet abaisse sur lui ses paupières bleues.

GRETE

Sous le tapis, la mort s'éveille lentement, mêlant ses os aux fils du passé. Sur la colline, les croix tombées gardent le secret du silence, et le vent d'encens embaume la nuit pourpre. Les bouches noires s'ouvrent sur des prières brisées, les yeux s'éteignent comme des astres sans ciel. Le descendant médite, seul, dans la paix des ténèbres, tandis que le dieu muet ferme ses paupières sur le monde. Et dans ce geste immense s'accomplit le dernier regard de la lumière.

Le dernier mot s'éteint dans l'air comme un flocon de cendre. Georg baisse la tête ; Grete ferme les yeux. Rien ne bouge, sinon la lune qui glisse sur leurs mains jointes. Au loin, les villes s'effacent, les fleuves s'assombrissent. Seul demeure le murmure d'une étoile — souffle d'un monde qui ne sait plus s'il meurt ou s'il commence.

SCENE 5

LE FRERE

Lorsque Orphée, d'un argent, touche la lyre, se lamentant sur un Mort dans le jardin du soir, qui es-tu, toi qui reposes sous les hauts arbres ? Un bruissement de plainte dans les roseaux d'automne, l'étang bleu, agonisant sous les arbres verdoyants et suivant l'ombre de la sœur ; sombre amour d'une race sauvage, à qui sur des roues d'or le jour s'enfuit. Nuit silencieuse.

LE PÈRE

Que me parles-tu d'Orphée et de sa lyre d'argent : elle était d'or, il me semble. Et quel ce mort dans le jardin du soir sur lequel, dis-tu, il se lamente. Et l'autre, celui qui repose sous les hauts arbres, qui est-ce ? Tu cherches à m'embrouiller avec tes mots mais, après tout, n'es-tu pas poète ? Alors réponds ! Dis les choses d'une manière telle que je puisse les comprendre...

LE FRERE

Tu as raison, elle était d'or mais un temps méprisable en a fait de l'argent ; sa lyre il l'effleure à peine dans une plainte sans fin, non pour réveiller les morts, comme il l'a fait dans les enfers, mais pour les accompagner de sa propre douleur. Ce

mort dans le jardin du soir, mais ce n'est personne, seulement ce qui s'est effacé du jardin en été quand ma sœur et moi, nous jouions, âmes innocentes, à l'ombre du sureau dans l'herbe verte. Voilà ce qui est mort et qui jamais ne reviendra : il est des morts que rien ne sauve, pas même un chant d'Orphée.

LE PÈRE

Et l'autre qui se repose sous hauts arbres, un bruissement de plainte dans les roseaux d'automne, un étang bleu, dis-tu, qui agonise sous les arbres verdoyants et qui suit l'ombre de la sœur : me diras-tu enfin ce que tu caches derrière ces mots ?

LE FRERE

Ainsi tu ne comprends pas ! Alors je vais t'éclairer. L'étang bleu, c'est l'étang nocturne car bleu est la couleur de la nuit, des ténèbres même, un bleu vif et mordant que pâlit la blancheur de la lune. Quand songeur tu regardes vers le ciel, tu n'y vois que des étoiles car elles scintillent dans la nuit sombre et glacée mais les étoiles sont sans lumière, elles n'éclairent rien, jamais ; seule la lune dépose sur le monde de la nuit un peu de sa blancheur. L'étang bleu, c'est l'immensité du ciel, une immensité noire qui déborde de l'âme assombrie. Alors oui il agonise sous les arbres verts car l'âme se perd en

s'étirant, elle se vide de tout ce qui l'habite, ne demeure que le vide et devant l'ombre de la sœur qui a perdu sa clarté, dont les cheveux d'or sont mangés par les ténèbres.

LE PÈRE

Cette sœur, c'est la tienne j'imagine, Grete et toi le frère, tu es cet homme qui repose sous les hauts arbres, ténébreux tel que je t'ai toujours connu, toujours sur le seuil de la mort intérieure et cette innocence perdue, le mort du jardin du soir, n'a laissé de Grete que son ombre. Je commence à comprendre ce que disent tes mots entortillés mais ce que je ne comprends pas en revanche, c'est pourquoi tu me dis cela, à moi, ton père qui ne suis pas poète, tout juste un commerçant.

LE FRÈRE

« Que parles-tu de ta sœur ! J'ai vu son visage cette nuit dans l'étang d'étoiles, enveloppé de voiles sanglants. L'étrangère pour son père » : te souviens-tu de ces paroles ?

LE PÈRE

Oui ! Je les ai prononcées quand nous étions dans la cabane après que tu m'aies dit « ta fille... » ; cette fille dont j'ai vu le visage la nuit dans l'étang n'étoile, enveloppée de voiles

sanglants, non ce n'est pas ma fille, jamais, une étrangère, je le redis.

LA SŒUR

Et moi, que dois-je en penser ? Je ne suis plus ta fille, dis-tu, mais je ne l'ai jamais été : il a fallu que je sois souillée, meurtrie pour que tu t'en rendes compte ? Allons, trêve de mensonges.

LE PÈRE

Je ne te permets pas de me soupçonner ainsi, je n'ai rien à cacher moi, j'ai toujours été un commerçant honnête, entends-tu, honnête !

LA SŒUR

Mais je ne te soupçonne pas, je t'accuse...

LE PÈRE

Et de quoi donc petite insolente ?

LA SŒUR

Je t'accuse d'avoir menti, d'avoir fait de ta vie, et les nôtres aussi, une apparence, une simple apparence, un voilé jeté comme un linceul sur une faute impardonnable. Tu peux jouer les innocents, tu t'es perdu toi-même, à force de jouer avec le destin, et nous avec.

LE PÈRE

Apparences, dis-tu...Tu parles comme si tu savais... mais que sais-tu vraiment ? Je n'ai fait que tenir la maison debout. Rien de plus. Rien de moins.

LA SŒUR

Ce que je sais et bien je vais te le dire ! Ainsi donc la sœur Grete, moi avec mon voile de sang, je ne suis plus ta fille mais ce premier-né que vous avez maquillé d'un mariage arrangé, il n'était pas ton fils, lui aussi ? Ce n'est pas ta fille que tu rejettes, c'est ce voile de sang qui t'en rappelle un autre : c'est cela qui te ronge et les autres avec toi. Je suis une femme adultère comme l'a été ma propre mère : tu vois, l'histoire se répète ; comme une malédiction. Ce qui t'offense, c'est que cette fois tu ne peux rien cacher, te réfugier, la politesse aux lèvres, derrière le comptoir de ta boutique. Il n'y a pas de solution et tu le sais, alors Grete n'est plus ta fille. Ton infamie n'est pas moindre que la mienne ; mais moi je suis damnée car rien ne pourra me sauver, pas même le mensonge.

LE PÈRE

Tes mots sentent la fièvre et la honte, pas la vérité. Vous parlez, toi et ton frère, de malédiction comme des enfants qui jouent à se faire peur. Moi, je ne crois qu'aux choses qu'on

peut peser, vendre ou perdre pour de bon. Le reste, c'est du théâtre.

LE FRERE

Soit ! Et pourtant combien malheureuse a été notre mère, plus que nous tous sans doute, mais toi tu ne voyais rien, respectable et aveugle, ou borgne seulement : ne dis pas que tu n'as rien vu, jamais...

LE PÈRE

Malheureuse votre mère ! Mais dis-leur, Marie, que tu n'as jamais manqué de rien, que j'ai toujours marché à tes côtés, que j'ai veillé sur toi comme un mari aimant, dis-leur, je t'en conjure, ce bonheur sans faille et toujours partagé...

LA MERE

Bonheur ! Mais, mon pauvre Tobias, ce mot t'est étranger, tu n'as jamais su que les chiffres et tes livres de comptes. C'était ton idée, cette conversion, ce mariage étendu sur la faute pour qu'elle demeure secrète, ton idée, jamais la mienne. Toi tu cherchais une mère pour ton fils Willy, je n'ai été que l'occasion. Et cette faute, je l'ai bue jusqu'à la lie, pénitente recluse dans les chambres sombres que je quittais si peu, parmi toutes ces vieilleries, avide de ce passé pour fuir tous les présents. Ce que tu m'as pris, Tobias, c'est l'amour, tout

l'amour que je pouvais donner. Blanc le visage de la mère, comme un spectre, comme un linceul tendu sur mensonge.

LE PÈRE

Mais ces deux-là, Georg et Grete, tu les a aimés, tu leur a tout donné, jusqu'à ta religion. Une pianiste et un poète, avoue-le, tu tenais ta revanche et moi je n'ai rien dit, j'ai laissé faire : les ai-je maudits une fois seulement ?

LA MERE

Tu les as ignorés, pas un regard, pas un mot, toujours caché dans tes absences et tes mensonges ; ces enfants, tu ne les voyais pas, tu faisais semblant d'être leur père, digne et irréprochable, mais tu l'as toujours su, je ne t'ai rien caché : tu n'étais pas ce père, un substitut seulement, convenance d'un commerçant et dans la chambre close le prix de ce silence, l'obole d'un adultère. Alors oui je les ai choyés, une gouvernante, la musique, les grands auteurs, pour les rendre dignes de ce père ignoré. Une faute de plus ? Non Tobias, un peu d'esprit, un peu d'amour pour éclairer, si peu, ma repentance.

LE FRERE

« Georg, fils le plus sombre, mendiant tu es assis à la lisière du champ pierreux, affamé d'accomplir le silence de ton père. »
Ces paroles, t'en souviens-tu ?

LE PÈRE

Oui je m'en souviens ! Je les ais prononcées dans la cabane obscure, tandis que tu m'accablais de renier ta sœur, une étrangère. De tous tu es le plus sombre, inaccessible, témoin de ce que tous ignorent et tu te tiens, murmure, au bord d'un champ de pierres comme si la vie t'était insupportable, mendiant un soupçon de lumière, toi le ténébreux, poète qui ne sait que la nuit. Ta seule faim ? M'imposer le silence, faire taire les apparences, dis-tu, rendre au monde sa nudité mais à quoi bon cette impudeur ? Tu fais couler les plaies, moi je les panse, tu fais saigner les mots, moi je les rends courtois, ce monde n'est-il pas assez laid que sans cesse tu le répètes : tu veux faire taire ce qui enchante et bien soit : moi je le vends, je m'enrichis de la misère des autres. Que disais-tu déjà ?

LE FRERE

La sœur chantant dans le buisson d'épines et le sang coulant de ses doigts d'argent, la sueur, de son front de cire. Qui a bu son sang ? Est-ce toi ? Non puisque son sang n'est pas le tien...

LE PÈRE

Dans l'étang étoilé j'ai vu ses voiles couverts de sang : tu aurais voulu que j'y goute, moi le faux père, le silence sur la faute, brave, on l'a souvent dit, mais pas héros ? Je me suis tu, c'est vrai, pour sauver ma fierté. Ce sang, dis-le, qui l'a bu puisque ce n'est pas moi ?

LE FRERE

Souvent j'entends tes pas Sonner dans la ruelle. Dans le jardin brun Le bleu de ton ombre. Sous la tonnelle crépusculaire J'étais assis muet devant mon vin. Une goutte de sang tombait de ta tempe dans le verre chanteur, heure d'infinie tristesse. Il souffle des astres un vent neigeux dans le feuillage. Chaque mort, et la nuit, l'homme blême les endure. Ta bouche pourpre habite en moi, blessure. Comme si je venais des vertes collines de sapins et légendes du pays natal, depuis longtemps oubliées, qui sommes-nous ? La plainte bleue d'une source moussue dans la forêt, où les violettes embaument, secrètes, au printemps. Un paisible village en été abritait un jour l'enfance de notre race ; mourant maintenant sur la colline du soir, descendants blancs, nous rêvons les terreurs de notre sang nocturne, ombres dans la ville de pierre.

LA SŒUR

Déchire noire épine. Ah encore ils résonnent d'orages violents, mes bras d'argent. Sang, coule des pieds lunaires, fleuris sur des sentiers nocturnes que le rat franchit en criant. Prenez feu, étoiles, dans mes sourcils voûtés ; et le cœur doucement résonne dans la nuit. Entra dans la maison une ombre rouge à l'épée flamboyante, s'enfuit avec un front de neige. Ô mort amère.

LA MERE

Douleur, les yeux pierreux de la sœur quand, au repas, sa folie vint sur le front nocturne du frère, quand sous les mains douloureuses de la mère le pain devint pierre. Ô les décomposés, quand leurs langues d'argent taisaient l'enfer. Alors, les lampes s'éteignirent dans la chambre glacée et sous leurs masques pourpres les êtres douloureux se regardèrent en silence. Au long de la nuit il y eut un bruit de pluie et elle rafraîchit la campagne. Dans les fourrés d'épines, le ténébreux suivait les sentiers jaunis dans le blé, le chant de l'alouette et le calme silence des rameaux verts, et qu'il trouve la paix. Ô, villages et marches moussues, vue brûlante. Mais les pas chancellent, osseux, par-dessus des serpents endormis à l'orée de la forêt, et l'oreille suit toujours le cri furieux du vautour. Au soir il trouva un désert pierreux, le cortège d'un

mort entrant dans la maison obscure du père. Comme un nuage pourpre enveloppait sa tête, il se jeta, muet, sur son propre sang, sur son image, visage lunaire ; et, pierre, s'écroula dans le vide quand parut dans un miroir brisé, adolescent mourant, la sœur ; et la nuit engloutit la race maudite.

LE PÈRE

Vous parlez d'une même voix, dans une langue que je ne comprends pas. Ainsi donc c'est toi, Georg, qui a bu le sang de ta sœur mais pourquoi ? Et toi Grete, quelle cette noire épine, pourquoi cette mort amère ? Marie, te voici bien mystérieuse, tu parles d'une race maudite engloutie par la nuit, du regard pierreux de la sœur, Grete, d'une folie sur le front du frère, Georg, d'un mort entrant dans la maison obscure, ma maison. Vous êtes le chœur d'un chant funèbre, me diras-tu, Georg, ce qu'il me faut comprendre ?

LE FRÈRE

Sous des sapins obscurs deux loups mêlèrent leur sang dans une étreinte de pierre ; un doré se perdit, le nuage, au-dessus du pont, patience et silence de l'enfance. De nouveau apparaît le tendre cadavre à l'étang de Triton, assoupi dans sa chevelure d'hyacinthe. Qu'enfin se brise la tête froide !

LA MERE

Tobias, comprends-tu qui sont ces loups qui ont mêlé leur sang dans une étreinte de pierre ? C'est nous, toi et moi, dans une étreinte pierre car elle s'est figée, fossilisée dans le cœur même de notre histoire et sa lignée, une pierre que rien n'efface, pas même le repentir, rien, te dis-je, une stèle dressée comme une malédiction.

LA SŒUR

Et moi, l'enfant qui rayonnait de ses cheveux dorés, me voici nuage sombre qui glisse sur le pont de nos générations. L'enfance est patiente dans son silence car elle n'attend rien, comprends-tu, rien si ce n'est qu'un rêve se prolonge, qu'il dure au-delà même de l'enfance mais le rêve, il s'est brisé. Un nuage gris, plus sombre que la mort, a glissé sur le pont, de vous à moi, comme un drame qui se répète, une faute que rien n'efface, aucun pardon, la vérité a déchiré le voile du mensonge et les secrets enfouis reviennent à la surface du jour, maudits et sans éclat : la nuit des âmes a mangé la lumière, ne reste que l'obscur.

LE PÈRE

Soit ! Je consens à la faute des premiers jours mais cet enfant qui reparait, tendre sur les bords de l'étang où je t'ai vue

sanglante, assoupi dans ses cheveux d'hyacinthe, qui est-il ?
Que vient-il faire en cette histoire ?

LE FRERE

Ct enfant, c'est le premier-né de la lignée, Gustav mort en bas âge avant la fuite de Vienne jusqu'à cette ville de pierres où tout fut consumé. Mais il en est un autre, éteint d'une mort cruelle pour assainir les apparences, enfant maudit qui ne devait pas naître, adultérin bien sûr, comme le fut le premier-né, mais damné avant même de voir le jour. La malédiction s'éteint sur le seuil du tragique.

LE PÈRE

Maudit soit celui qui ouvre la plaie... Je ne voulais pas savoir. Vous m'entendez ? Je ne voulais pas... savoir. Il suffisait de fermer les yeux. Comme on ferme une boutique, le soir... Nous avons fui, ta mère et moi, une faute, nous l'avons tue, habillée de mensonges, pour paraître, survivre pour ensuite prospérer. Je n'ai pas vu ta mère souffrir et vous non plus, aveuglé par de faux éclats, la réussite, le respect, les mots affables, blanchie ce qui était trop sombre, laisser tout derrière soi pour un nouveau départ, ignorant qu'un enfant s'était glissé dans nos bagages. Ce n'est pas une rédemption, je le sais bien, car rien n'efface de pareilles trahisons. Oui j'ai tu le premier-né comme

j'ai tu ton origine et celle de ta sœur aussi sous des destins que je croyais glorieux mais le mal nous revient, plus vif encore, plus cruel et meurtrier. La nuit sombre engloutit la race maudite qu'elle a fait naître au premier jour ; mais toi, Georg ?

LE FRERE

Car toujours suit, une bête bleue, un être qui regarde sous les arbres crépusculaires, ces sentiers plus sombres, veillant et ému par un chant nocturne, d'une douce folie ; ou bien retentirait, plein d'une sombre extase, le jeu des cordes aux pieds froids de la pénitente dans la ville de pierre.

LA MERE

Lui, traqué dans la nuit comme un gibier bleu, par une douleur qui le consume, il chante encore sur les sentiers sombres de nos pauvres vies, ému et traversé par une douce folie, non celle des loups qui déchirent une étreinte de pierre, mais celle d'un regard sombre où brille pourtant le reflet d'un ange, Grete qui fut et restera, toujours, sa seule lumière dans cette obscurité qui le dévore.

LE FRERE

Revient Orphée avec sa lyre d'argent qui pleure une sombre extase, sœur à genoux au pied d'une croix funeste, pénitente d'une faute qui jamais ne fut la sienne, les pieds froids sur le

sol d'une ville de pierres. Elle revit la Passion de l'innocent brisé sur le tombeau du premier homme. Que se brise la tête froide qui assombrit le monde de sa lumière éblouissante, fausses promesses qu'aucun dieu ne pourra un jour tenir ; sous le poids du péché ce n'est pas qu'un homme qui se courbe, c'est son salut aussi, illusoire rédemption d'une impossible humanité.

LA SŒUR

Oui je plie sous le poids de mes prières, coupable des mots qui me désignent et me montrent du doigt. Ce que j'ai fait, c'est bien peu de chose et cependant c'est trop, une pierre qui brise le bleu miroir de toutes les illusions, et pourtant je l'ai fait : j'ai cru !

LE PÈRE

Maudite soit la piété dont se gouvernent nos âmes mais il n'est pas trop tard ; tu sais, toi Georg, cette lueur fragile qui n'éclaire pas la nuit, tu l'as toujours vue dans les yeux de Gete, elle ne conduit nulle part, à présent nous le savons, mais elle permet de cheminer encore...

SCENE 6

(Beneschau, Villa Krejfcik 524, le 8 octobre 1917)

Ma chère Cissi,

Je suis donc arrivé ici hier après-midi. Le voyage dans les wagons non chauffés a été horrible ; à Linz, je suis arrivé la nuit à une heure et demie, à moitié gelé, et j'ai erré une heure dans la ville, d'hôtel en hôtel, pour pouvoir dormir encore quelques heures jusqu'au matin, mais partout on m'a refusé à cause du manque de place ; je suis donc retourné à la gare et j'y ai attendu dans le restaurant jusqu'au départ du train à sept heures et demie. Malgré cela, ma toux ne s'est pas aggravée, et je me trouve aujourd'hui relativement bien. Les Lechner sont partis d'ici le 5 du mois, et la chambre que j'ai reprise d'eux est agréable et, comme je le vois, se chauffe bien. Si seulement on pouvait avoir plus de charbon ! Le soir, la lampe à pétrole donne aussi un peu de chaleur. Eh bien, j'espère que ce sera tout de même supportable.

[...]

À Salzbourg, j'ai passé quelques heures avec tous les Trakl. Däubler avait recommandé Grete Langen à Herwarth Walden, qui s'occupa effectivement d'elle. Il la fit libérer de l'hôtel où

elle était endettée et l'installa dans la maison du « Sturm », à l'étage supérieur, chez une veuve qui louait aussi des chambres à d'autres personnes. C'est dans cette petite société qu'elle passa aussi sa dernière soirée critique, sans que les quelques personnes qui conversaient librement ensemble aient remarqué quelque chose de particulier. Grete se levait seulement de temps à autre pour aller chercher une cigarette dans la pièce voisine qu'elle occupait. Et ainsi, une fois encore, en plein milieu de la conversation, elle se leva et alla dans la chambre voisine — les autres pensaient qu'elle allait encore chercher des cigarettes — quand un coup de feu retentit soudain, ils se précipitèrent et trouvèrent Grete morte ; elle s'était tiré une balle en plein cœur.

C'est tout ce que Willy Trakl a pu apprendre. On n'a même pas pu établir d'où elle tenait le revolver. Däubler, Willy Trakl ne l'a pas rencontré, pas même aux funérailles ; il s'était excusé en disant qu'il devait voyager.

Reçois avec les enfants mon étreinte la plus tendre,

Ton

Ludwig

Il est établi, avec un degré presque certain, que le corps de Grete fut inhumé au cimetière Neue St. Matthäi, à Berlin-Schöneberg. Ce lieu est mentionné dans le registre d'autopsie, et l'inhumation y aurait été décidée par le parent légal le plus proche — vraisemblablement Arthur Langen.

En 1938, une large portion de ce cimetière fut vidée sur ordre des autorités, dans le cadre des réaménagements urbains prévus pour la capitale impériale. Les restes des défunts dont la période de concession était échue — celle de Grete avait pris fin à l'automne 1937 — furent exhumés et transférés dans deux fosses communes au cimetière de Stahnsdorf, au sud-ouest de Berlin.

Aucun emplacement individuel n'y fut conservé.

SCENE 7

Deux voix se lèvent, non de la vie qu'elles ont déjà quittée, mais d'un lieu où le nom persiste après la chair. Elles ne parlent pas pour se répondre, mais parce que la nuit les traverse. Dialogue spectral en deux voix parallèles, une liturgie où le tragique ne parle plus mais persiste...

GRETE

L'automne... il envahit l'espace. Une progression noire, lourdement dissimulée sous l'orée de la forêt. L'ombre avance sans un bruit, comme un spectre qui se faufile, glissant, rampant dans l'ombre de l'âme. Regarde bien, tu vois cette lumière ? Elle est fragile, déjà tendue vers la fin, comme un souffle qui cherche à s'éteindre. L'âme de la forêt, c'est une lente agonie. Ne le sens-tu pas, cette étrange étrangeté, ce malaise croissant ?

GEORG

Oui, je le sens. C'est comme si l'automne était une désillusion silencieuse. Il se faufile dans la terre, se couchant sur chaque brindille, dans la mousse. Tout est poids. Et cette minute, cette minute de destruction... muette, presque prémonitoire, qui écrase le monde sous son silence. Rien ne se dit ici, tout se fait dans le non-dit, comme une préfiguration. Là-bas, le lépreux

sous l'arbre nu, ses yeux sont pleins de la même lenteur, du même poids. Il n'est plus qu'un fragment d'une souffrance qui ne passe jamais. Il attend... attend quoi ? Il semble que même lui ait perdu la parole.

GRETE

Tu vois dans cet homme... quelque chose de plus grand que sa maladie, non ? Il n'est pas juste un spectre, il est l'incarnation de l'oubli. Celui qui a laissé sa souffrance devenir forme. Sa présence semble... figée. L'âme du monde s'est figée en lui. Il est ce qui reste de la lumière, une lueur morte. Regarde la scène, l'arbre nu, le ciel pâle... tout cela se ferme autour de lui, en lui. Il est comme l'image du monde qui perd son âme.

GEORG

Et puis il y a la cloche, là, au loin. Elle sonne, une note de fin, une note de solitude. Elle appelle, mais l'écho ne revient jamais. Le berger, ce simple messenger, il mène ses chevaux, mais eux aussi sont des fantômes, tu vois ? Ces chevaux noirs et rouges, ils portent l'obscurité et le sang. Ils marchent, comme en rêve, comme des ombres marchant à travers l'histoire, sans jamais parvenir à un but. Loin, là où ils vont, c'est vers une fin... mais une fin qui n'arrive jamais.

GRETE

Oui... et sous les noisetiers, ce chasseur, il a les mains

trempées de sang. Ses gestes sont vides, la bête qu'il a tuée ne l'intéresse même plus. Ses mains fument. L'odeur de la chair, de la bête morte, se mêle à celle de la forêt. Il n'y a pas de beauté dans cette scène, rien qu'une histoire tragique, une scène qui ne fait que répéter la violence. Regarde les corneilles... trois, elles s'envolent. Leur vol, c'est comme une mélodie dissonante. Leur vol n'est plus qu'un écho, une longue plainte. Une sonate qui meurt dans la nuit. Pourquoi cette tristesse ? Elle n'est pas d'ici, elle vient de plus loin, du fond de la terre, du fond de nos âmes...

GEORG

Et tu vois, ce nuage d'or, tout ce qui brille est un mirage. Il disparaît. Il se dissout sans un bruit, comme tout ce qui semble sacré... Il est là, et pourtant il n'est plus là. Nous avons la beauté à portée de main, mais elle se dérobe. Comme un rêve dont l'intensité s'éteint au matin. C'est là, mais déjà, il n'y a plus que l'écho. Et ces garçons près du moulin, leurs flammes... Elles sont la sœur de la souffrance. C'est le feu d'un monde en ruines, un monde où même les flammes ne peuvent plus nous réchauffer. Regarde la lumière... elle brûle, mais cette chaleur... elle est futile, elle ne fait que souligner notre mortalité. Leur rire, enterré dans leurs cheveux pourpres, ce n'est pas un rire de joie, c'est une moquerie, une ironie du

monde. Ils se réjouissent de la fin... c'est comme si la fin était déjà là, dans le rire et dans la lumière, mais aucun d'eux ne le voit. Ils sont comme des âmes perdues, errant sans but.

GRETE

Et ce lieu, ce chemin pierreux, qui passe juste là, tout près... Il semble ne mener nulle part. C'est un chemin dans l'intérieur des âmes. Tout s'y perd. Chaque pas, chaque respiration, c'est une note qui se dissout dans l'obscurité. Tout se fond. Ce n'est ni le début, ni la fin. Mais quelque chose s'écrit ici, dans l'ombre du monde. Nous croyons que le crime est ici, que le mal est là, mais il est dans le regard du poète. Ce chemin n'est qu'une illusion. Ou peut-être est-ce là une porte, la porte que l'on ne peut franchir, parce que nous avons déjà tout oublié. Et pourtant, tout nous appelle à travers ce voile.

GEORG

Oui, tout est illusion, et pourtant tout est réel. Ce que nous appelons mal, ce n'est pas vraiment mal. C'est juste la forme du monde, une forme qui se transforme sans fin, qui ne s'arrête jamais. La forêt, la lumière, l'ombre, tout cela forme un cercle. Le mouvement du mal n'est pas ce que nous pensons. Il n'est pas ce que l'on voit. C'est quelque chose de plus vaste, de plus profond. Quelque chose qui va bien au-delà de notre regard. C'est dans l'invisible que tout se cache. Et

pourtant, nous continuons à chercher. Nous cherchons ce qui est déjà là, mais que nous ne pouvons pas voir. Nous cherchons à comprendre un mal qui n'existe que dans la métamorphose du monde. Mais tout ce qui se transforme reste le même. La souffrance, le sang, la lumière, tout est un jeu, une danse, un rituel sans fin.

GRETE

Les épines-vinettes... vois-tu, elles ont disparu. Le temps a effacé tout ce qui semblait solide, ancré dans le sol, tout ce qui était véritablement vivant. Et tout au long de l'année, il y a ce rêve de plomb, suspendu dans l'air sous les pins. Le monde se fige, comme si chaque chose attendait de se perdre dans le néant. Il y a une peur dans cet air, une obscurité verte, presque palpable. Elle semble nous engloutir, une densité lourde comme une cicatrice ancienne, une mémoire qui ne se dissipe pas, une mémoire figée. Regarde là-bas, tu entends ? Ce gargouillement... C'est l'écho d'un noyé. Quelqu'un qui ne s'est pas simplement perdu, mais qui a sombré dans l'invisible, dans l'inexorable.

GEORG

Oui, ce noyé, ce désespoir liquide. Il semble qu'il soit là, toujours présent, même dans le silence. Rien ne meurt réellement ici, n'est-ce pas ? Chaque chose se transforme, se

perd dans les eaux de l'étang. Et ce pêcheur, ce pêcheur noir, qui sort de l'eau un grand poisson... Il n'est pas seulement un homme qui pêche. Il est le visage du mal, un visage plein de cruauté et d'égarement. Ce poisson, ce n'est pas simplement une prise, c'est la matière de l'ombre qui s'extirpe des profondeurs, une matière sombre et tordue, un reflet du monde tel qu'il se voit dans les eaux de l'âme humaine. Chaque mouvement du pêcheur est comme une violence qui sort des abysses pour être dévoilée.

GRETE

Et ses yeux... ces yeux qui luisent de terreur, de pure étrangeté, mais qui ne peuvent jamais être assouvis. Les voix des roseaux qui se dressent derrière lui, c'est l'écho d'une querelle ancienne, d'une discorde qui ne finit jamais. C'est comme un souffle du passé qui s'agite à l'unisson des voix des hommes, ces voix qui ne s'éteignent jamais. Tout ici se mélange : l'eau, l'air, les voix... C'est une symphonie dissonante, une façon de vivre dans les terreurs de l'histoire. Le pêcheur, bercé par sa barque rouge, avance, mais il avance dans des légendes sombres, dans une mer de sang et d'histoires oubliées. Il n'échappe pas à cette histoire... il la porte.

GEORG

Et il vit dans ces légendes. Pas celles qu'on raconte au coin du feu, mais les légendes de la race, des ancêtres qui, dans leur sagesse ou leur malheur, ont laissé leurs traces indélébiles. Ces légendes sont gravées dans les âmes. Elles sont la mémoire collective des peurs et des souffrances des siècles passés, des douleurs qui se tissent à travers le temps. Et les yeux de pierre... ces yeux ouverts sur les nuits sans fin, sur les ténèbres qui ne se dissipent jamais. C'est là que réside le mal. Ce mal qui ne peut être éliminé, mais qui nous regarde fixement, comme si nous en faisons partie. Le mal n'est pas quelque chose d'extérieur à nous. Il est en nous, dans notre sang.

GRETE

Et le pêcheur... tu vois, il ne s'arrête jamais. Il ne peut pas. Mais toi, toi, vois-tu ce qui te force à t'immobiliser ? Ces marches délabrées... elles sont comme une prison. Elles te figent dans une époque révolue, dans la maison de tes pères. C'est là, au sein de cette mémoire familiale, que le poids du passé s'écrase sur toi. Ces marches ne sont pas seulement des pierres usées. Elles sont les ombres du temps, les fantômes d'un monde ancien qui ne peut être effacé. Le mal, comme la noirceur de plomb, s'infiltré dans tout ce que tu es.

GEORG

Et c'est là que réside notre tourment, n'est-ce pas ? Là où nous nous croyons libres, là où nous pensons pouvoir agir, il y a en fait ce poids, cette noirceur de plomb, comme une malédiction invisible, qui nous retient. L'âme de la maison des pères est là, figée, comme un héritage qu'on ne peut fuir. Il est l'invisible dans l'air que nous respirons. Nous vivons dans les ruines de ce que nous croyons être notre héritage, mais c'est une ruine faite de faux souvenirs, de fragments de récits brisés. Le mal est là, dans les racines, dans les pierres des marches. Ce n'est pas simplement dans le monde, mais en nous. En chacun de nous. Chaque geste, chaque pensée, chaque silence nous lie à cet héritage de peur et de douleur.

GRETE

Nous ne pouvons pas fuir cette noirceur, cher ami. Elle est l'âme du monde, et elle nous façonne à chaque instant. Mais peut-être, au fond, c'est là que réside l'espoir. Non pas dans l'oubli, mais dans l'acceptation de ce mal. Dans le fait de le regarder en face, de le voir en nous. Car ce qui nous rend humains, ce n'est pas la perfection ou la pureté, mais cette lutte intérieure, cette reconnaissance du mal qui traverse nos vies. Cela peut paraître désespérant, mais peut-être est-ce le seul chemin vers une vérité plus profonde. Une vérité que

nous devons affronter, non pas pour la changer, mais pour l'accepter. Ainsi, peut-être, pouvons-nous alors enfin échapper à la malédiction, tout en en faisant l'expérience, et trouver, au bout de ce chemin tortueux, une forme de rédemption.

Dis-moi, qu'y a-t-il dans ton regard ? Que portes-tu à tes yeux, de ta main d'argent ? Ces paupières qui tombent lourdement, comme si elles se noyaient dans un voile de pavot... Quelles illusions t'envahissent ? Et pourtant, à travers ce mur de pierre, tu vois encore. Le ciel étoilé, la Voie lactée... mais aussi Saturne, rouge. Rouge comme la colère qui brûle l'horizon, comme la fin d'un monde, comme la reine de l'ombre qui éclaire tes nuits sans fin. Tu vois cela, mais à quel prix ? Ce qui perce à travers la pierre, c'est la lumière, mais une lumière vénéneuse, maléfique, une lumière qui n'offre aucune vérité mais une douleur infinie. Et soudain, l'arbre frappe furieusement contre le mur de pierre. Il hurle dans l'obscurité. Le ciel tremble, et toi, là, sur les marches délabrées, tu es ce lien entre l'arbre, l'étoile et la pierre.

GEORG

Il y a en moi, comme un mouvement intérieur, un déchirement. L'arbre frappe, oui, comme si la nature elle-même s'effondrait sous le poids de ce monde. Mais toi, ce que

tu vois, c'est plus que ce qui est... ce que tu portes dans ton regard, c'est la mort, c'est l'extinction. Et toi, l'homme, bête bleue, tremblant dans le silence... Que cherches-tu ? Que t'annoncent ces visions, ces présages ? Est-ce la fin, ou la transformation ? Le prêtre blême, l'autel noir... Cette scène qui s'étend devant nous, un sacrifice ? Un sacrifice de l'âme ou du corps ? Et ce sourire dans l'arbre, triste, mauvais... Il est là, accablant, et un enfant blêmit dans son sommeil. Que sont ces sourires, ces rires vides, qui cherchent à briser l'innocence du monde ? C'est là que tout commence à se dissoudre. La lumière est rouge, une flamme pourpre, et tout se brûle, même le phalène qui, dans sa folie, se laisse consumer par cette flamme.

GRETE

Les symboles, oui, mais aussi la violence du monde... Regarde là, ce que tu portes au cœur même du sacrifice. Ce n'est pas un simple rite. C'est une implosion des choses. La flûte de la lumière, cette flûte douce, presque divine, mais qui, en son souffle, porte aussi la mort. La flûte de la mort... Comme une musique funèbre qui traverse tout, l'air, l'âme, le corps. Elle nous enveloppe, et nous voilà immobiles sur les marches délabrées. Mais pourquoi cette immobilité ? Pourquoi restons-nous là, pétrifiés, dans la maison de nos pères ? Les

pierres, l'histoire, le temps... tout cela nous retient. Comme une prison invisible. Et là, tout se tait. En bas, un ange frappe à la porte d'un doigt de cristal. Mais qui est cet ange ? Pourquoi frappe-t-il ? Ce n'est pas le messenger de la lumière. Non, c'est celui de l'inconnu, de l'invisible. Il attend là, dans l'ombre de la porte, et son doigt glacé semble pointer l'horizon du destin.

GEORG

Cet ange... oui, un ange frappant à la porte, mais quelle porte ? Est-ce celle qui mène à l'espérance ou à l'oubli ? Et ce sommeil... je le ressens en moi, comme un enfer intérieur. Cette ruelle sombre, ce jardinet brun... Tout est confiné, tout est enfermé dans une petite boîte d'ombre, où même la forme de la morte commence à se dissoudre, à s'effacer dans le soir bleu. C'est une forme de désincarnation, de décomposition. Ces petites fleurs vertes, elles volent autour d'elle, comme une dernière danse de la nature mourante, et son visage l'a quittée, elle n'est plus là. C'est un vide qu'elle laisse derrière elle, une absence qui nous poursuit. Mais ce qui m'effraie le plus, c'est ce penchement blême du meurtrier... Pourquoi ce meurtrier se trouve-t-il là, figé, dans l'ombre du vestibule ? Et que signifie cette adoration, cette flamme pourpre de la volupté, comme si la volupté et la violence se mélangeaient

dans un même cri ? Il tombe, il meurt... le dormeur, ce dormeur dont le corps glisse dans l'obscurité. Là où il était, il n'est plus.

GRETE

Il n'est plus, mais peut-être n'a-t-il jamais été. L'obscurité est son seul refuge. Il tombe, il se laisse aller dans l'invisible, la profondeur de la nuit, là où toute réalité disparaît. La flamme rouge, la flûte de la mort : tout ça, c'est une quête sans retour, une traversée vers l'inconnu. Ce dormeur, ce meurtrier, cet ange, le sacrifice et la volupté, tout se mêle, et tout se fond dans l'obscurité. L'essentiel réside dans ce qui reste après tout cela. Cette lueur fragile qui continue d'exister même lorsque la nuit a englouti le monde entier. Le sommeil, le meurtre, l'adoration... sont-ils une finalité ? Ou simplement les étapes de cette quête infinie, de ce qui n'est jamais tout à fait achevé, mais toujours à recommencer ?

Quelqu'un t'a quitté à la croix des chemins, et tu regardes longuement en arrière, comme si quelque chose te retenait dans cette lumière morte. Que vois-tu dans ce regard perdu, dans ce détournement ? Tu scrutes l'horizon, mais l'ombre des pommiers rabougris te dissuade d'aller plus loin. Regarde-les : comme des spectres figés dans l'agonie du temps. Ils portent une lourdeur étrange, les fruits pourpres s'accrochent à eux

comme des souvenirs mourants, déjà trop vieux pour être encore réels. Et puis, il y a ce serpent, qui se faufile dans l'herbe, qui dévore lentement l'existence même, te rappelant que tout a un prix. Que cherches-tu à retrouver, à réparer, à nourrir dans cette vision pourrie de la nature ? Le mal est déjà en toi, en nous tous. Et le serpent ? C'est toi.

Tu vois cette sueur froide perler sur ton front, tu sens l'étreinte du passé qui te colle à la peau, comme un vêtement trop serré. Tu ne peux pas bouger. C'est la peur qui t'enferme dans cette auberge, sous les poutres noires, là où le vin n'est pas un réconfort mais un poison, une illusion. Le mal se fait soudainement plus palpable, dans les rêves tristes qui s'enchevêtrent avec les souvenirs de ceux que tu as perdus. Mais toi, tu ne veux pas les affronter. Non, tu préfères la douleur, cette douleur douce, bien que perverse, qui te lie encore à ce passé. Mais la vérité, Georg, c'est que tout a été changé. Les épines vinettes ont disparu, la terre est stérile, et tout ce que tu vois s'effrite sous tes yeux. Le serpent, il est déjà dans ta chair, et pourtant, tu ne veux pas l'admettre. Pourquoi cette fuite ? Pourquoi ce silence qui te dévore ? La mer, la tempête, les glaces, tout ça t'attend. Tu t'accroches à des voiles déchirées. C'est le prix que tu dois payer.

Oui, il y a en toi cette lueur de rébellion, ce désir de fuir vers quelque chose de plus pur, de plus sain, mais tout est devenu cendres autour de toi. Les griffons ? Ils tournent dans ton esprit, leurs ailes noires se déploient dans l'obscurité, ils te regardent avec mépris. Tu veux partir, mais tu sais très bien que le monde te retient dans son cercle de feu. Les temps sombres t'ont forgée, tu as vécu dans la douleur, mais cette chute flamboyante que tu cherches, tu sais qu'elle n'est pas un salut. Elle ne t'élève pas, elle te consume. Le feu, c'est ce qui est en toi, dans ton âme, ce qui te dévore de l'intérieur, ce qui t'empêche de respirer. Mais tout ça, Georg, c'est ton désespoir. Il est profond, il est ancien. Tout ce que tu veux, c'est fuir dans la tempête. Mais sais-tu ce que tu trouveras là-bas ? Rien, ou peut-être un vide encore plus grand. Tu cherches à échapper à ta douleur, mais tu es toi-même ce feu qui te consume. Et tu le sais. Pourquoi cette fuite alors ?

Ce désespoir, il se manifeste dans chaque souffle que tu prends, et dans cette quête sans fin vers une cible illusoire. Ce cri muet, ce silence qui te fait tomber à genoux, ce poids qui te pousse au sol. Tu le portes avec toi à chaque instant. Et dans cette vision, il y a ce mort qui te visite, il revient dans ton esprit, dans tes rêves. De son cœur s'épanche ce sang que lui-même a versé. Est-ce qu'il te juge, te tourmente ? Non, il te réveille.

Ce mort, il est une part de toi, une part du passé que tu ne peux plus effacer. Le mal a été semé là, dans ce cœur perdu. Il te hante, il te défie. Son sang est le même que celui que tu portes dans tes veines. Il n'y a plus de répit, Georg. Tu ne peux plus fuir. Le sommeil est là, il se fait sombrer en toi, un noir profond, un abîme sans fin. Et pourtant, tu continues à chercher, comme si le chemin de la souffrance te guiderait vers la libération. Mais tu sais bien que tout ce que tu trouveras, c'est cette nuit imperceptible. Le cri sauvage du griffon, il résonne en toi. Mais il ne t'élèvera pas.

L'ombre verte de l'olivier cache une autre lune, mais elle n'est pas celle du salut, elle est pour toi un fardeau, une malédiction, un reflet des horreurs passées. Tout ce qui t'entoure devient un reflet de ta propre souffrance. La lune pourpre, c'est ta douleur, ta perte, et toi, tu ne peux plus t'échapper. Tu es une ombre, un écho d'un autre temps. Le passé revient toujours, implacable, et te fixe dans l'obscurité. La nuit impérissable, l'ombre de la lune, c'est là où tu es. Mais peut-être que tu n'as plus de place ailleurs. Peut-être que ce qui te reste, ce qui reste en toi, c'est la cicatrice que la vie t'a laissée.

GEORG

Grete, la douleur t'a définie, elle t'a sculptée dans ses ombres.

Ce qui te reste aujourd'hui, c'est cette cicatrice profonde, un souvenir douloureux gravé dans tes veines, dans ton souffle. Mais, et je le dis à voix basse, car il faut à peine le murmurer, il est encore un instant où l'espoir pourrait s'épanouir, là, dans les fissures invisibles du temps, dans les ombres qui se font plus claires lorsque l'on les regarde de près. Pourtant, toi, tu n'as pas voulu de cette lumière. Tu as fui chaque lueur, chaque mouvement qui t'eût permis d'échapper à ce tourbillon de souffrance dans lequel tu es tombée. Tu t'es laissée engloutir par l'obscurité et maintenant, tu l'habites, tu es devenue cette obscurité même. Il n'y a plus de retour possible. La route a été tracée, le voyage est achevé. Tout ce que tu vois autour de toi est déjà la trace de ta chute, le reflet d'une fatalité qui ne fait plus qu'un avec toi. Peut-être que tu n'as jamais cherché à t'en échapper, peut-être que tout ça t'a paru nécessaire, comme une épreuve que tu devais endurer pour te trouver toi-même, mais à quel prix ? Les griffons, les larmes de sang, la lune pourpre : tout cela t'appartient désormais. Le silence de la nuit t'engloutira, imperceptible et éternel, comme une mer sans fond dans laquelle tu te noieras sans jamais voir la surface. Et là, dans cette nuit sans fin, dans cette ombre imperceptible, tu découvriras enfin la vérité : il n'y a pas de salut dans cette course, il n'y a que l'écho de ce que tu as perdu. Tout ce que tu cherchais, tout ce que tu

désirais, n'a fait que te dévorer de l'intérieur. Alors, oui, peut-être que tu t'interroges encore : est-ce que j'ai encore une place ailleurs ? Mais la réponse te le dira bientôt, Grete : il n'y a plus d'ailleurs, plus d'autre, plus d'avant, il n'y a que l'obscurité de ce qui est devenu ta demeure. Le reste est éteint, le reste n'existe plus.

GRETE

Georg, je ne cherche rien ! Cette réponse, je la tiens depuis longtemps. Nous rêvions d'être un seul mais le monde a voulu qu'on soit deux : la mort n'y changera rien car elle fait partie du monde. L'âme est de l'étranger sur terre, disais-tu, mais l'âme n'a pas d'ailleurs où elle serait chez elle. La mort n'efface rien : nous serons toujours deux dans un tragique face-à-face. Je me suis donné la mort, ma dernière illusion, je pensais te rejoindre et à tes côtés briller d'une seule flamme. Ce qui est impossible, Georg, ce n'est seulement nous, c'est l'homme condamné à saigner éternellement de la blessure qu'il porte en lui. Tu le lais toi aussi : ce qui est tragique, c'est l'impossible humanité. Notre blessure à nous, c'est d'être deux et nous le resterons, éternellement.

GEORG

Oui, Grete... notre souffrance est grande, mais elle chante.
C'est dans le feu de la perte que la joie se reconnaît. Nous
serons deux, dans une même nuit, deux flammes portées par
un même vent...